16e année
chaque
mois

n° 172
mars 1968

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Mario Sarchielli

Un classique du space-opera

Voici, enfin réédité, l'un des romans les plus célèbres de la science-fiction, qui lança la collection « Le Rayon Fantastique » et amena beaucoup d'amateurs à cette nouvelle forme de littérature. Mais voici aussi sa suite inédite, achevée par l'auteur à la demande du Club du Livre d'Anticipation, spécialement pour cette édition.

La première partie de ce volume conte l'odyssée de John Gordon, petit employé new yorkais du XXe siècle qui, par-delà le gouffre du temps, a accepté d'échanger son esprit avec Zarth Arn, Prince de l'Empire qui domine la Galaxie à deux mille siècles de notre ère. Mêlé malgré lui à une guerre galactique, Gordon est amené à commander les escadres impériales et à utiliser une arme fabuleuse dont il ignore tout, tout en devant faire croire qu'il est bien Zarth Arn.

Dans la seconde partie, Gordon, qui a réintégré son corps dans notre temps, est rappelé dans les Royaumes des Etoiles, gagne le cœur de la Reine de Fomalhaut et combat l'Horreur venue de Magellan.

Avec ce livre, on a un chef-d'œuvre du space-opera dans la grande tradition, avec ses flottes d'astronefs lancées dans de gigantesques batailles, avec aussi tout ce que cela comporte de lyrisme, de sens épique et de couleurs. Cette geste de l'âge stellaire, haletante et dépaysante, replongera le lecteur d'aujourd'hui au cœur de l'âge d'or de la science-fiction.

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs Français et suisses	Francs belges
☐ *Le monde du non-A* *Les joueurs du non-A* par A.-E. VAN VOGT	30	300
☐ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Le livre des robots* par ISAAC ASIMOV	28	280
☐ *Le silence de la Terre* *Voyage à Vénus* *Cette hideuse puissance* par C. S. LEWIS	40	400
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *L'empire de l'atome* *Le sorcier de Linn* par A.-E. VAN VOGT	30	300
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

CHARLES BEAUMONT

Plus on est de fous...

Un futur où l'humour est interdit.

LLOYD BIGGLE Jr.

A son image

Un robot a-t-il une âme ?

HILARY BAILEY

Les petites victimes

Fabrique de surhommes ou de monstres ?

GABRIEL DEBLANDER

Le soleil des taupes

Une terrible malédiction.

Collection Galaxie-Bis

Le public français de S.F. qui, chaque mois, grâce à **Fiction** et **Galaxie,** se voit proposer une importante sélection des meilleures nouvelles du genre, était quelque peu frustré dans le domaine du roman depuis la disparition du Rayon Fantastique.

Nos lecteurs considèrent donc, comme nous, que la création de la collection Galaxie-Bis était une nécessité impérieuse. Désormais bimestrielle, Galaxie-Bis continuera de vous révéler les œuvres inédites et marquantes des maîtres du genre et des jeunes auteurs qui s'imposent dans les pays anglo-saxons.

Titres disponibles :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

Chaque volume : 6 F, en vente aux

éditions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris (9e)

A paraître :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

Vient de paraître :

JAMES BLISH

Semailles humaines

Pour conquérir les étoiles, la race humaine consent au plus grand sacrifice, celui de sa forme.

Sur les mondes lointains, les stupéfiants fils de l'homme, les « pantropistes », modifiés et adaptés à des conditions inhumaines, suivent à nouveau le long chemin de la découverte.

La Terre et la Connaissance se perdent entre les soleils tandis que l'humanité multiforme se répand dans la galaxie...

Un tableau immense brossé par un visionnaire intelligent qui a réussi à maîtriser les idées les plus cosmiques pour en faire une chronique des lendemains stellaires.

Un volume de 256 pages : 6 F.

(En vente chez les dépositaires de journaux exclusivement)

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

Le début d'une fascinante série de

PHILIP JOSÉ FARMER

Le jour du grand cri

Quelque part sur les rives d'un fleuve
immense, revivent les milliards
de morts de l'humanité.

FRITZ LEIBER

Dans les corridors noirs

FREDERIK POHL

Trois portraits et une prière

CLARK DARLTON

Mourir pour être utile

Lorsqu'on parle de science-fiction en Allemagne, l'un des premiers noms venant à l'esprit est celui de Walter Ernsting, qui y rendit populaire la littérature d'anticipation. Walter Ernsting est né le 13 juin 1920, à Coblence. Prisonnier des Russes pendant la guerre, il ne revint de Sibérie qu'en 1950. C'est à cette époque qu'il eut, interprète auprès des troupes d'occupation anglaises, son premier contact avec la S.F. anglo-saxonne. En 1954, il devint, pour les éditions Pabel, rédacteur et directeur de la première collection de S.F. outre-Rhin ; il publia le premier magazine de S.F. en langue allemande et, en 1955, écrivit un roman d'anticipation qu'il signa du pseudonyme de Clark Darlton. Le livre connut un très gros succès ; plusieurs éditeurs s'intéressèrent à lui, et Walter Ernsting, pour trois autres de ses ouvrages, reçut le prix du meilleur auteur de S.F. allemand.

En 1955, 56 et 57, son œuvre littéraire lui valut d'autres distinctions. Bien que chargé par les éditions Moewig de diriger une nouvelle collection de S.F., Walter Ernsting se consacre désormais, de plus en plus, à son métier d'écrivain et à l'agence littéraire qu'il dirige à Salzburg. Il reste également l'animateur du groupe d'écrivains rédigeant en équipe la série des Perry Rhodan, dont dix volumes sont déjà parus en France, au Fleuve Noir.

Les gaz d'échappement de milliers de voitures planaient comme un voile empoisonné dans les rues. Il s'épaississait d'année en année.

« Bien des gens sont déjà morts, intoxiqués par cet air qui n'en est plus un ! » songeait Pierre Claude. « Mais c'est la raison pour laquelle, justement, nous ne sommes pas près d'avoir les moteurs atomiques, qui nous délivreraient de cette pestilence. » Aujourd'hui du moins, qui était dimanche, il allait y échapper, lui et sa famille.

Le trafic devenait de plus en plus intense, à l'approche du tunnel. Tous ceux qui quittaient la ville devaient y passer.

Les mains de Pierre se crispaient sur le volant ; ses yeux attentifs fixaient l'auto qui le précédait. Il en connaissait vaguement le conducteur, car ils travaillaient dans la même usine. A

côté de lui, une jeune femme et, à l'arrière, deux adolescentes (leurs filles, certainement) blondes et gracieuses.

— « Ne peux-tu pas ouvrir la fenêtre ? » gémit Yvonne, haletante. « J'étouffe presque ! »

— « Tu étoufferas encore plus si je l'ouvre, » dit Pierre. « Ici, où nous roulons au pas, la nappe des gaz en devient visible ! Evitons de les respirer. »

— « Il fait si chaud, papa, » se plaignit Jeanne, une grimace boudeuse sur son visage rond ; elle avait six ans. « Quand arriverons-nous au bord de l'eau ? »

— « Bientôt, » promit Pierre, pour la consoler. Il vit à cet instant que les deux fillettes, à bord de l'autre voiture, agitaient les mains en souriant ; il leur répondit d'un geste bref.

Toutes les rues adjacentes menaient au tunnel ; les voitures s'y engageaient sur toute la largeur. Elles y repasseraient de même, vers le soir, mais dans l'autre direction. Car le tunnel était à sens unique.

« Pourquoi ne pas rester en ville, le dimanche ? » songeait Pierre. « Tant pis pour l'atmosphère empoisonnée : un peu plus tôt, un peu plus tard... Ce bol d'air pur, que nous allons chercher à la campagne, nous permet de survivre : mais il prolonge d'autant nos maux ! »

— « Passerons-nous au travers ? » demanda Yvonne, répondant aux préoccupations inexprimées de son mari. « La dernière fois, cela s'est fait vers midi. Mais on ne peut s'y fier : *ils* changent toujours l'heure. »

— « Cette semaine, il y a eu plus de trois mille morts à Paris dans les accidents de la circulation. Peut-être renonceront-ils... »

— « Oh ! non, Pierre. Ils ne renoncent jamais ! » Elle secoua la tête, espérant, contre toute espérance, que son mari eût raison. « Trois mille, c'est beaucoup trop peu. » Elle soupira. « *Ils* considèrent le contrôle des naissances comme immoral ; mais *ils* légalisent le meurtre ! »

Pierre freina sec, comme le feu passait au vert pour la colonne de droite. Le conducteur qui le précédait, arrêté lui-même, se retourna et le salua. Il ne s'était donc pas trompé : l'homme travaillait bien dans un atelier voisin. Il sourit et désigna le ciel embrumé de vapeurs d'essence, où le soleil n'apparaissait que comme une tache blême.

— « Tu ne devrais pas employer de tels mots, » reprit Pierre, répondant à la remarque de sa femme. « *Meurtre*... Non. La sur-

population exige des mesures draconiennes. Il faut bien que les uns meurent, pour que d'autres vivent un peu plus longtemps. C'est tout. »

— « Tu en parles à ton aise ! J'imagine que tu changerais de ton, si tu tirais le mauvais numéro ! »

Il ne discuta pas, car les voitures repartaient. Yvonne, sans doute, avait raison. Mais pourquoi l'avouer ? Mieux valait ne pas penser à l'inévitable. Si son tour venait, il lui faudrait bien s'incliner. Nul ne l'aiderait à sauver sa peau : sa mort serait une chance de sursis pour un autre...

L'allure se ralentissait encore. Les voitures n'avançaient plus qu'au pas, dans un brouillard bleuté. Pierre dut freiner, car la rue descendait maintenant en pente vers le tunnel. Il avait deux kilomètres de long, à trente mètres sous terre. A l'entrée, la voûte béait comme une gueule vorace — ce qu'elle était, d'ailleurs.

Il ne savait pas exactement à quelle distance commençait la zone mortelle, et cela valait peut-être mieux. Du coin de l'œil, il vit qu'Yvonne regardait droit devant elle et tremblait de tout son corps. Jeanne ne soupçonnait pas encore le danger inhérent à ces sorties dominicales; elle avait simplement peur du noir et se recroquevillait dans son coin.

Huit autos pénétraient de front dans ce tunnel. Il existait bien un éclairage, au plafond, mais il était insuffisant. Un système de ventilation, insuffisant lui aussi, prétendait absorber les gaz d'échappement, à travers lesquels les longues ampoules brillaient d'un éclat trouble. A partir de cette limite, Pierre savait qu'il se trouvait en péril de mort.

La souricière pouvait, naturellement, se refermer au retour. Personne ne connaissait les instructions données pour ce dimanche. Personne ne devait les connaître, puisque le hasard seul (pour interdire toute tentative de corruption) décidait de l' « élagage ».

— « La moitié ! » dit Pierre, en montrant une ligne sur la voûte. « Nous serons bientôt au bout de nos peines. »

La voiture devant lui commença de rouler plus vite, et Pierre, prudemment, appuya sur l'accélérateur. Dès la sortie du tunnel, les grandes routes se déployaient en éventail, dans toutes les directions, dispersant le trafic au milieu de faubourgs très peuplés, petites villes et villages ; mais les gens y respiraient un air plus pur. Avantage tout relatif : ils avaient à se rendre à Paris au

moins une fois par mois et pouvaient alors se trouver dans le tunnel au mauvais moment. Le tunnel ne fonctionnait pas que le dimanche. Le tunnel fonctionnait tous les jours. Et toutes les nuits.

La lueur devint plus vive et la pente plus forte. Ils se retrouvaient maintenant sains et saufs, avec la perspective de longues heures de vacances, en pleine campagne, verte et caressée d'une brise vivifiante. Mais leurs affres renaîtraient avec le soir.

Pierre ouvrit la vitre et sourit.

— « Quel vent merveilleux ! Qu'il sent bon ! On voudrait toujours vivre à la campagne ! Mais, à ma naissance, mon père a tiré pour moi un billet urbain. Le pauvre cher homme n'a jamais eu la main heureuse. »

— « Ton collègue d'usine suit le même chemin que nous, » dit Yvonne, détournant la conversation. « Par ce temps, quoi de plus agréable que d'aller se baigner ? »

C'était un jour d'été radieux. Ou, plutôt, il l'eût été sans la fuite inexorable des minutes et la menace latente, toujours plus proche, du retour.

Les enfants s'ébattaient au bord de la rivière ; Yvonne et son mari parlaient de petits riens avec l'autre couple.

— « Serons-nous encore de l'équipe de nuit ? » demanda Pierre.

— « Oui. Et pourtant il y a surproduction. »

— « Nous pourrions aussi bien rester ici au lieu de rentrer travailler. Mais à quoi bon ? Le tunnel n'en cessera pas moins d'exister. Et nous devrons y passer. »

— « Qui sait si ce n'est pas ce soir même que... »

— « Essayons de ne pas y penser. »

— « Ou bien nous nous en tirerons une fois de plus ? *Ils* ont peut-être déjà fait leur élagage, dès cet après-midi ? *Ils* ne recommencent jamais deux fois dans la même journée. »

— « Oui... Mais s'*ils* n'élaguaient pas, où irions-nous, avec tous ces... »

Pierre se tut, découragé. Puis, voyant que le crépuscule tombait, il insista pour reprendre la route. L'autre couple décida de l'imiter et partit en avant. Maintenant ou plus tard, les chances restaient les mêmes.

— « Pourquoi roule-t-il comme un escargot ? » grogna Pierre. « Il pourrait bien se presser un peu ! »

— « A quoi bon ? » dit Yvonne d'une voix lasse. Jeanne dormait déjà.

— « Plus tôt nous franchirons le tunnel, plus tôt nous serons en sécurité ! »

La circulation devenait intense ; de longues colonnes de voitures se dirigeaient vers Paris.

L'auto de son collègue avançait encore à petite allure. Pierre, comme la route était soudain libre, ne se maîtrisa plus : il accéléra et doubla. Dans le rétroviseur, il constata que l'autre accélérait aussi, collant à son pare-choc. Sans doute avait-il craint, jusque-là, d'arriver le premier au tunnel.

Celui-ci semblait mieux éclairé que le matin ; mais ce n'était qu'une illusion due à la nuit tombante. Les voitures y roulaient à cinq de front.

Deux cents mètres. Trois cents mètres. Quatre...

Pierre, automatiquement, comptait les bornes, en maudissant la lenteur du trafic qui l'engluait dans le tunnel. Une seconde de plus, une chance de moins !

Son collègue le suivait toujours ; les mains crispées sur le volant, les yeux attachés à ses feux arrière.

Deux mille mètres...

Et ce fut l'élagage.

Pierre vit quelque chose de rouge jaillir de la voûte et s'abattre sur lui. Il accéléra désespérément et vint heurter le véhicule qui le précédait. Il put, de la sorte, gagner quelque cinquante centimètres. Toute la distance séparant, pour lui et sa famille, la vie de la mort.

La colonne continua son avance, comme si de rien n'était. Mais, dans le rétroviseur, Pierre suivait en détail les phases de la tragédie. Il ne prêtait aucune attention aux gestes de colère de l'homme dont il avait embouti la voiture. Un peu de tôle froissée, quelle importance ?...

Une grille écarlate barrait maintenant le tunnel dans toute sa largeur. L'auto de son collègue s'était écrasée contre les barreaux. Mais, là encore, quelle importance ? Plus personne, jamais, ne la conduirait. En une seconde, toute la colonne, derrière Pierre, se trouvait brutalement arrêtée. Des portes s'ouvrirent à la volée, des cris d'épouvante montèrent, que Pierre, de toute sa vie, ne pourrait plus oublier. Mais il n'oublierait pas non plus — et ce souvenir-là serait pire — qu'il avait, sur la route, doublé la voiture de son collègue.

La grille, il le savait, n'était que la seconde ; la première s'était abattue un kilomètre plus loin, vers la campagne. Entre les deux, des autos, roues à roues, sur cinq rangs. Mille mètres d'autos. Mille véhicules, environ. Et trois ou quatre mille passagers.

A qui il ne restait que quelques minutes à vivre.

Pierre vit encore son collègue qui s'accrochait à la grille et la secouait, affolé. Le sol du tunnel s'inclina comme une trappe. Les autos glissèrent sur la pente, puis tous, hommes, femmes, enfants, perdirent pied et s'abîmèrent dans le trou noir, vers des ténèbres inconnues qui étaient, disait-on, l'antichambre des convertisseurs atomiques qui les dévoreraient.

Tel était le sort commun : et chacun, qu'il vécût à Paris, à la campagne ou dans d'autres villes, avait à s'y soumettre. Mais chacun aussi, naturellement, espérait bien profiter le plus longtemps possible de son sursis. Nul ne se sacrifiait de gaîté de cœur aux impératifs de l'impitoyable politique qu'exigeait la surpopulation !

Le tunnel s'achevait. Pierre s'efforça d'oublier l'horreur qu'il laissait derrière lui. C'était la première fois qu'il était directement témoin de ce qu'il avait maintes fois imaginé, toute son existence ayant été, depuis toujours, assombrie par la peur. Le tunnel et sa loterie de la mort faisait partie intégrante de son destin ; car, pour survivre, il fallait à l'humanité cet « élagage » aveugle...

Le trafic, maintenant, se dispersait.

Pierre regarda sa montre.

— « Les Dupont ne seront là que dans deux heures. Rentrons-nous, Yvonne ? »

— « Oui, je préfère. Nous aurions mieux fait de rester à la maison, aujourd'hui. »

— « Pourquoi ? Nous avons encore eu de la chance. »

— « Et ton collègue ? L'as-tu oublié ? »

— « Pas plus que sa jolie petite femme et leurs deux filles. A une seconde près, nous partagions leur sort. N'y pense plus, Yvonne, cela ne sert à rien. Nous vivons, que veux-tu de plus ? Mais, dimanche prochain, nous pourrions ne pas sortir. » Il secoua la tête, contrarié. « Ah ! impossible ! L'appartement ne sera pas libre. »

Se loger posait un problème épineux.

Il n'y avait pas assez d'immeubles pour que chacun pût disposer de sa propre demeure. Considérant que, durant les heures de travail, les maisons restaient inutilement vides, l'Etat avait ordonné de répartir chacune entre deux familles. A tour de rôle s'entend. Grâce à des horaires de travail différents qui, évitant la promiscuité, sauvegardaient la morale. Car un relâchement de la morale se fût traduit par un accroissement du nombre des naissances...

Ainsi les Dupont, pour l'instant, travaillaient de jour et laissaient pendant ce temps l'appartement aux Claude ; la nuit, c'était l'inverse. L'échange avait lieu à huit heures. La semaine suivante, ce serait le contraire..

La question des meubles se résolvait aisément : ils appartenaient à l'Etat, sauf les quelques affaires personnelles de chacun. De quoi remplir à peine une valise.

Vers huit heures moins dix, Yvonne passa son manteau à Jeanne.

— « Le serein tombe : il fait frais. Et *ils* chauffent si peu le jardin d'enfants ! Jeanne risque de prendre mal. » Elle boutonna sa salopette. « Nous pouvons encore nous estimer heureux de travailler dans la même usine : il nous reste au moins l'illusion d'être ensemble ! »

Sa voix était amère. Pierre hocha la tête.

— « Ne tardons pas trop, » la pressa-t-il. « Les Dupont aiment bien trouver la maison vide : cela flatte leur sens de la propriété ! »

— « La maison ! » dit la jeune femme avec ironie. « Une chambre, et c'est tout. Il paraît qu'il y avait autrefois de vrais appartements, avec plusieurs pièces. » Elle soupira. « Autrefois ! Il y avait aussi des guerres perpétuelles, tandis que nous, nous sommes en paix. Mais peut-être la vie serait-elle meilleure, avec quelques bonnes bombes atomiques pour réduire à néant la moitié de l'humanité ? Qui peut savoir ? »

Ils partirent à pied, car le trafic était, à ce moment, si dense que l'on n'avançait presque pas. De plus, l'usine de comprimés d'eau, où ils travaillaient, ne se trouvait qu'à dix minutes. Ils firent pointer leurs cartes, laissèrent Jeanne à la garderie et se rendirent à leurs ateliers.

Pierre, au-delà des rangées de tables et de cloisons de verre, pouvait apercevoir Yvonne. Elle contrôlait un appareil électronique. Lui-même vérifiait l'emballage des comprimés, glissant sur

une bande sans fin. Un travail facile mais monotone, et qui permettait de s'abandonner à ses réflexions.

Alex Ferran, le contremaître, s'arrêta devant lui.

— « Nous produisons bien plus que nous ne pouvons exporter, Pierre, » dit-il. « *Ils* ont conclu un traité commercial avec l'Amérique. Ce qui nous accorde un délai. Car tu sais comme moi ce qu'*ils* font, avec les usines devenues inutiles. » Après une pause, Ferran reprit : « Et avec les gens qu'elles emploient. Le tunnel n'est pas pire. »

Pierre haussa les épaules.

— « Un traité ? Pour l'exportation ? Quelle plaisanterie ! Les Américains n'auront rien de plus pressé que de jeter nos comprimés au rebut. »

— « Bien sûr. Mais nous nous en moquons. L'Amérique, en échange, nous livre d'autres marchandises... »

— « Que nous mettons, nous aussi, au rebut. Mais le commerce fleurit et prospère : n'est-ce pas le principal ? Surproduction ou surpopulation, cela se vaut. La Terre est trop petite. Ah ! si seulement nous avions eu la sagesse de mener à bien la conquête de l'espace, peut-être aurions-nous trouvé là une solution à nos problèmes ? Sur Mars ou sur Vénus. Mais non ! Des bombes atomiques et encore des bombes, il n'y avait que cela qui les intéressait ! Et, au nom de la paix, sous prétexte de les rendre inoffensives, on les a fait exploser là-haut. Tout l'espace est maintenant pollué. »

— « L'élagage n'est pas un mauvais palliatif. »

Pierre grogna de mépris et, saisissant un emballage défectueux sur la bande transporteuse, le jeta au broyeur.

— « Crois-tu ? Ce n'est pas une vie que de mourir de peur tous les jours ! Aujourd'hui, nous avons bien failli ne pas sortir du tunnel. »

— « Sept membres de notre personnel ne sont pas pointés ce soir, » répliqua Ferran, sans émotion.

Lorsque Pierre se retrouva seul, il songea au contremaître. Un brave garçon, bien qu'égoïste et borné. Il jouissait de la minute présente, sans se poser de questions. Un imbécile, mais digne d'envie !

Pierre, de loin, sourit à sa femme, et se pencha sur son ouvrage.

Le lendemain matin, comme ils rentraient chez eux, la police les attendait.

Sans un mot d'explication, les agents embarquèrent Pierre Claude dans une voiture aux fenêtres grillagées.

— « Vous pouvez occuper l'appartement jusqu'à ce soir, » dit l'un d'eux à Yvonne. « Ensuite, faites-vous inscrire, vous et votre fille, à l'hospice. »

Yvonne lâcha Jeanne et se jeta vers la voiture. Deux agents l'empoignèrent pour la ramener de force dans la maison ; Jeanne suivait en pleurant.

Pierre tenta de se défendre ; une matraque électrique le rappela vite à la raison. Il aurait pourtant dû savoir qu'il était vain de résister à l'Etat tout-puissant. Yvonne et Jeanne disparurent sous le porche de l'immeuble et il pensa qu'il ne les reverrait sans doute jamais.

Le mariage était toléré, car les gouvernants se souvenaient encore avec effroi des révolutions sanglantes qui avaient dévasté les pays où l'on avait tenté d'interdire la vie commune aux deux sexes. Le peuple se serait incliné devant n'importe quel ukase, et même devant la perte plus ou moins totale de sa liberté. Mais le vieil instinct animal restait invincible. Les gens acceptaient la loterie de la mort (qui, selon les régions, pouvait prendre des formes différentes) ; ils n'acceptaient pas de renoncer à la procréation. Nul n'avait pu les y contraindre. Ni la politique ni les médecins.

Pierre aimait Yvonne et, parce qu'il l'aimait, ne lui avait fait qu'un unique enfant. Elle allait maintenant échouer à l'hospice, comme toutes les femmes dans son cas, et y attendrait son heure. Car, là aussi, on procédait à l'élagage. Rapidement, en général. Le manque de place caractérisait ces établissements. Ils étaient surpeuplés. Tout, d'ailleurs, n'était-il pas surpeuplé ?...

Sirènes hurlantes, la voiture de police fonçait dans les rues et s'arrêta devant la prison. Car les règles devaient être respectées : on n'éliminait personne sans jugement préalable. Et Pierre, curieux, se demandait quel crime on allait bien pouvoir lui imputer.

Il commençait à se dire qu'il était, tout simplement, victime d'une autre forme de la loterie de la mort. Arrestation, procès, exécution : et la société se trouvait heureusement débarrassée d'une bouche en surnombre.

Mourir pour être utile !

Les policiers le poussèrent hors de la voiture et, avant d'avoir eu le temps de s'informer de ses forfaits, il se retrouva dans une cellule, où dix autres suspects attendaient le bon vouloir des juges.

Pierre s'assit sur le sol, dans un coin, et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il avait entendu parler des tribunaux mais n'avait jamais eu affaire à eux. Il était de notoriété que la faute la plus légère entraînait la peine de mort. Façon élégante de réduire le chiffre de la population ! Les débats étaient publics ; chacun pouvait y assister. Le code pénal prévoyait tous les délits et la peine qu'il convenait d'appliquer : la peine de mort, sauf à de très rares exceptions. On pouvait compter sur les doigts de la main les coupables châtiés d'emprisonnement : et ce n'étaient sans doute pas les plus malheureux !

— « Ça empeste ici ! » grogna quelqu'un.

Pierre se retourna ; il s'agissait d'un homme âgé. Par quel miracle avait-il survécu si longtemps ? On ne voyait presque plus de vieillards. Celui-ci avait au moins quarante ans.

— « Qu'est-ce qu'*ils* te reprochent ? » demanda-t-il à Pierre.

— « Je n'en ai pas la moindre idée. *Ils* m'ont mis la main au collet, comme je rentrais du travail. »

— « Moi, je suis ici depuis hier. Le procès aura lieu aujourd'hui. Pour nous tous. Il faut bien faire de la place pour d'autres ! Le jugement rendu, j'ai entendu dire qu'*ils* n'attendront pas pour nous emmener. Dans le tunnel, probablement. »

Pierre frissonna. Hier il avait, par pur hasard, échappé à la souricière. Et tout à l'heure on l'y reconduirait, en bonne et due forme. Dans le tunnel !

— « Croyez-vous que nous serons tous condamnés à mort ? »

L'homme se mit à rire.

— « J'ai beaucoup de temps libre et j'assiste souvent aux débats. Chaque accusé dispose de cinq minutes, pas une de plus. Tu vois donc que cela va vite ! Pour quatre-vingt dix-neuf pour cent d'entre eux : couic ! *Ils* se garderaient bien d'arrêter quelqu'un qui, d'après le sacro-saint Code, ne mériterait que la prison : manque de place, tu comprends ? »

— « Pourquoi vous ont-*ils* arrêté ? »

— « Comment le saurais-je ? » Un rictus lui tordit les lèvres. « Peut-être parce que je travaille peu ? Mais pourquoi travaillerais-je, puisqu'*ils* s'empressent de jeter au broyeur ce que je

viens à peine d'achever ? « L'indispensable circuit économique », qu'*ils* disent. Imbéciles ! »

— « Une bonne raison pour te condamner ! » lança un des détenus. Un garçon jeune, au visage crispé ; ses mains tremblaient. « *Ils* vont me régler mon compte, mais je sais au moins pourquoi ! » Il éclata d'un rire hystérique. « J'ai commis un crime épouvantable : je me suis fait porter malade et je suis resté chez moi... et les... les autres locataires m'ont trouvé là, en rentrant de leur travail. J'occupais indûment les locaux. »

— « Et ils t'ont dénoncé ? »

— « Sans perdre une seconde ! Cinq minutes plus tard, la police était là pour les débarrasser de moi. »

Pierre s'enfonça dans une sombre méditation. En quel monde vivait-il donc ? Certes, il n'en connaissait pas d'autre ; mais d'anciens récits se transmettaient de père en fils, même s'il n'y avait plus de livres pour en conserver le souvenir. Le passé n'était qu'un rêve, un conte de fées, beaucoup trop beau pour que l'on pût y croire. Le présent seul était réel, et, dès l'instant de sa naissance, chaque homme devait se plier à ses impératifs. On ne vivait que pour mourir et permettre ainsi à d'autres de vivre.

Mourir pour être utile !

Lorsque les agents vinrent chercher le premier des détenus, la peur, dans la petite pièce, devint presque tangible. Ils étaient onze. Pierre serait appelé le dernier. Il lui restait donc une heure.

Une heure qui se traîna.

Deux gardiens le poussèrent devant eux, comme ils auraient mené un bœuf à l'abattoir. Etait-il autre chose, d'ailleurs ?...

Trois hommes se tenaient assis derrière une table tendue de noir. Leurs yeux, sans haine et sans bonté, se posèrent sur lui avec indifférence. Presque avec ennui. Pour eux, il n'était qu'un « cas », auquel ils accorderaient les cinq minutes d'usage. Puis, après une pause de quelques secondes, ils passeraient à un autre « cas », tout aussi banal.

La salle d'audience n'était qu'à demi pleine. Ces badauds, n'ayant pas osé se risquer au passage du tunnel, venaient chercher là une distraction pendant leurs heures de loisir. Ils semblaient aussi mornes que les juges.

— « Vous vous appelez Pierre Claude. Marié. Un enfant. Ouvrier à la chaîne. »

C'était une constatation. Pas une question.

Pierre hocha la tête.

Le juge haussa les épaules, renonçant à exiger une réponse à haute voix. Quelle importance ?

« Vous êtes accusé d'avoir dérobé trois boîtes de comprimés d'eau. On les a retrouvées à votre domicile. »

— « Mais ce n'est pas vrai ! » protesta Pierre, sans le moindre espoir d'être cru. « Je n'ai jamais rien emporté de l'usine. »

— « Les marchandises volées ont été retrouvées par vos colocataires, » précisa le juge, en bâillant derrière sa main. Ses deux collègues feuilletaient le dossier de l'affaire suivante. « Ils ont averti la police. Avez-vous quelque chose à dire ? »

Il loucha vers sa montre.

Pierre chercha, du regard, une aide dans les rangs des spectateurs. Quelques-uns le fixaient, à peine curieux, apathiques. Il y avait trop de gens dans la ville pour que l'on y cultivât l'amitié. Rien ne rend plus solitaire que la foule.

L'homme en robe noire, derrière la table noire, reprit :

« Nous rendons jugement, sans appel : Pierre Claude, vous avez nui à la Société. Vous avez, par un vol odieux, réduit le potentiel de la production et troublé le bon ordre du plan d'élimination rationnel des marchandises en surplus. Ce crime mérite une seule punition : la mort. L'arrêt sera exécuté dès aujourd'hui. Au suivant. »

Pierre ne bougea pas. Il comprenait à l'instant que l'élagage n'était pas uniquement remis à un hasard qui laisserait une chance égale à chaque citoyen. Il existait aussi d'autres méthodes, favorisées par l'Etat. Une dénonciation, et le piège se refermait. Qui avait fait cette dénonciation ? Les Dupont ? Non, sûrement pas. Tout au plus avait-on pu les y contraindre.

— « Je n'ai pas volé les comprimés !... »

Le cri monta de sa poitrine, comme deux gardes s'approchaient. Les trois juges le contemplèrent avec une surprise pleine de réprobation. Mais ils n'émirent aucun commentaire : ils attendaient déjà le prochain criminel.

Criminel ?

Pierre lutta de toutes ses forces contre les deux hommes qui, brutalement, l'entraînaient dans le couloir. L'un d'eux braqua sur Pierre sa matraque électrique :

— « Qu'est-ce qui te prend ? Tu ne t'imagines tout de même pas pouvoir nous échapper ? Tu es condamné à mort. Un point, c'est tout ! »

— « Je suis innocent ! »

— « Il en meurt mille par jour dans le tunnel, dans les hospices, dans les rues, partout. Tu aimerais bien être l'exception, hein ? »

— « Je suis innocent, ne comprenez-vous donc pas ? »

Le garde haussa les épaules.

— « Pourquoi te mets-tu dans des états pareils ? Moi, je peux y passer aujourd'hui ou demain. Et je ne broncherai pas, en marchant au bourreau ! »

Pierre s'étonna : ces hommes n'étaient donc pas à l'abri de l'élagage ? Il l'aurait pourtant cru. Et les juges ? Etaient-ils au-dessus de toutes les sentences ?

Et qui était le juge suprême ?

Les gardes le poussèrent dans une cellule; la porte retomba derrière lui avec un bruit de verrous.

La pièce, nue, ne contenait qu'un banc. *Ils* considéraient peut-être que c'était accorder aux condamnés une dernière grâce que de leur permettre de s'asseoir ? En attendant que s'ouvre la seconde porte, celle qui menait à la mort !

Et, dans cinq minutes, un nouveau candidat le remplacerait...

« N'y a-t-il donc rien à faire ?... » sanglota Pierre, en se laissant tomber sur le banc dont le bois dur le blessa. « Pourquoi faut-il que des hommes soient si cruels ? Même les guerres de jadis n'étaient-elles pas préférables à cet atroce élagage ? Pourquoi n'essaye-t-on pas d'irriguer les déserts, de défricher les forêts vierges : il en reste encore ! *Ils* disent que c'est impossible. Tout vaudrait pourtant mieux que le meurtre en série, institution d'Etat ! »

Ils ? Qui étaient-*ils* ? Nul ne le savait au juste. A moins que...

Pierre se redressa ; les cinq minutes devaient être passées depuis longtemps. Pourquoi ne venaient-*ils* pas le chercher ? Se repaissaient-*ils* du spectacle de son désespoir ? Non, il ne leur donnerait pas ce plaisir ! Sa peur se dissipa. Pour le reste du monde, il était déjà mort et, de plus, ne souffrirait pas. Les convertisseurs travaillaient vite et bien.

Yvonne et Jeanne !

Leur souvenir le traversa comme un éclair. C'est pour elles qu'il avait vécu. Pour les quelques heures de bonheur parfait qu'il goûtait auprès d'elles, dans leur petite chambre, seuls à trois, loin de la foule débordante. Elles et lui, après avoir vécu pour ces heures, allaient maintenant en mourir.

Yvonne et Jeanne n'en avaient plus pour longtemps. Tout le monde savait que l'hospice n'était qu'une halte, sur une voie de triage. La famille d'un condamné ne méritait aucun ménagement. Des bouches inutiles, bonnes pour le convertisseur.

Une rage soudaine saisit Pierre. Pourquoi ne se défendait-il pas ? Pourquoi s'abandonnait-il, stoïquement, à ce destin qu'il n'avait pas choisi ?

Il bondit vers la porte, la frappa à coups redoublés ; ses poings saignèrent.

« Combien de temps me reste-t-il encore ? Une minute ? Dix secondes ? Ou une éternité ? »

Son regard tomba sur le banc, seul meuble de cette antichambre de la mort. Un banc de bois. Un objet insolite, en cette ère de plastique. De lourdes planches, grossièrement assemblées. Ses yeux se rétrécirent, comme il observait la plus longue. S'était-il trompé en croyant la sentir céder sous son poids ? Serait-elle mal fixée aux pieds ?

Il s'approcha du banc. La planche se détacha sans peine. Il la souleva, appréciant son poids. Elle constituait une arme primitive, certes, mais efficace, d'autant plus que personne ne devait compter avec une tentative de résistance.

Pierre n'espérait pas pouvoir s'enfuir et quitter sain et sauf la prison. Mais il voulait au moins mourir en combattant. Peut-être tuerait-il un innocent ? Mais, lui-même, n'était-il pas innocent ? Qui s'en souciait ?

Des pas retentirent dans le couloir, s'arrêtèrent.

Pierre étreignit la planche. Une fureur sauvage, dont il ne se serait jamais cru capable, le soutenait. Il se glissa, silencieusement, près de la porte qui allait s'ouvrir.

Un homme en vêtements noirs, collant au corps, et qui portait un masque noir, entra. Le bourreau.

Le coup l'atteignit en pleine nuque, à toute volée. Il y eut un craquement d'os et l'homme s'abattit sur le sol, sans un cri. Après quelques sursauts, il s'immobilisa.

Pierre, d'un bond, se jeta vers le seuil où il se heurta à un garde, au visage découvert, celui-là. Grimaçant d'effroi, il fit un pas en arrière et leva sa matraque.

Pierre le frappa sur le poignet, puis, brandissant sa planche, sur la tête.

Le corridor était vide. Pierre ne remarqua pas le judas minuscule, au plafond : l'œil d'une télévision qui suivait ses moin-

dres gestes, jusqu'au moment où il vint donner droit dans un groupe d'hommes à l'affût, qui le désarmèrent en une seconde.

Et le poussèrent dans une autre pièce.

Une pièce vide, à l'exception de chaises et d'une table.

Un homme y était assis.

Pierre eut l'impression vague de le reconnaître. Mais où, mais quand l'aurait-il rencontré ? La robe noire témoignait de sa qualité de juge ; les deux assesseurs, toutefois, manquaient.

L'inconnu montra une chaise.

— « Prenez place, Claude. Et plus de sottises ! »

Pierre s'assit ; il tremblait, les membres fauchés par une soudaine faiblesse. Tout son courage avait fui ; il s'avouait vaincu. Les deux gardes étaient morts, sans aucun doute : et maintenant, que lui voulaient-*ils* encore ? On l'avait déjà condamné. Très bien. Prétendaient-*ils* l'exécuter trois fois ?

— « Je vous observais d'ici, » dit le juge, d'une voix curieusement douce, en montrant un petit écran sur l'un des murs. Pierre regarda et reconnut sa cellule ; le bourreau gisait toujours sur le sol. On distinguait fort bien sa nuque broyée, dans une flaque de sang.

— « Vous avez découvert la planche mal fixée, sur le banc. Et vous avez agi comme l'on peut attendre qu'agisse un meurtrier. Il ne vient à l'idée que de peu d'entre vous de se défendre. Vous venez de rendre service à la société, en abattant ces deux hommes, et...

— « Rendre service ?... » haleta Pierre, stupéfait. « Qui êtes-vous ? »

— « Le juge suprême. Je suis seul, ici, et nul ne connaît mes décisions. Vous quitterez cette pièce, soit pour mourir, soit pour vivre encore une très longue vie. A vous de choisir. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Vous allez comprendre, Claude. Personne n'est à l'abri de l'élagage, pas même les juges dans la salle des audiences publiques. Ils accomplissent leur devoir jusqu'au jour où le destin les désigne. La mort frappe à toutes les portes. Il n'en est aucune pour l'arrêter. Aucune. Sauf celle-là. »

Il montra le lourd battant de métal, maintenant fermé.

« Vous savez que la ville n'est plus qu'un bloc compact d'immeubles. Cette porte, derrière moi, mène à la prison — la vraie.

Ceux qui y pénètrent en sortent un jour. En passant par cette porte d'acier, qui ne laisse pas passer la mort. »

Le juge suprême se renversa sur le dossier de sa chaise et sourit.

« Vous inclinerez-vous devant la sentence que je prononcerai, vous concernant ? »

Pierre le regardait, les yeux fixes.

— « Que voulez-vous de moi ? J'ai déjà été condamné ! »

— « Le jugement précédent est annulé. Vous étiez condamné à mort pour un crime grave... »

— « Un crime que je n'ai pas commis ! »

Le juge souriait toujours.

— « Vous aurez encore beaucoup à apprendre, au cours des années à venir, » dit-il mystérieusement. « Quoiqu'il en soit, vous avez été arrêté pour vol et condamné. Ce qui vous plaçait devant un dilemme. Lorsqu'on vous a conduit dans l'ultime cellule, il vous restait cinq minutes pour vous décider. Vous l'avez fait. Vous avez tué deux hommes, un délit qui annule le précédent arrêt. Etes-vous d'accord ? »

— « Comptez-vous me jeter trois fois au convertisseur ? »

Une ombre de mécontentement glissa sur le visage du juge.

— « Etes-vous d'accord ou non ? »

Pierre acquiesça en silence.

Le juge soupira.

« Vous ne me facilitez pas les choses, Pierre Claude. Bon. Je vais donc rendre un nouvel arrêt. Mais souvenez-vous en : nul n'en sera témoin, car nous sommes seuls ici. Nul ne saura ce qu'il en est advenu de vous. Officiellement, vous avez été condamné à mort en audience publique. Votre nom est déjà porté sur la liste des exécutions. Vous n'existez plus pour le monde. »

— « Et quelle est cette nouvelle sentence ? »

— « Vous avez tué deux hommes et, de ce fait, contribué, pour une petite part, au bien général. Ce ne fut pas un meurtre mais, humainement parlant, un délit. Pour lequel vous devez être châtié. Je vous condamne donc, au nom de la morale, à cinq ans de réclusion. Votre famille quittera l'hospice pour séjourner dans un asile spécial, où elle attendra votre élargissement... »

Pierre s'était levé d'un bond.

— « Voulez-vous dire que... Yvonne et Jeanne ne risqueraient plus l'élagage ? »

— « Exactement. Tant que durera votre incarcération, elles

seront en parfaite sécurité. Ensuite nous déciderons du poste à vous attribuer. Vu vos capacités, je pense que nous pourrons vous trouver un travail qui vous mettra à l'abri de ce genre de mésaventure. »

Le juge, de la main, montrait l'écran : des gardes emportaient le cadavre du bourreau et le précipitaient dans le convertisseur.

« Vous demeurerez cinq ans dans votre cellule. Vous ne rencontrerez vos codétenus qu'à l'heure des repas ou de la promenade. Ce sont, tous, des hommes et des femmes qui, condamnés à une mort qu'ils estimaient inique, ont réagi comme vous. Il y a un lustre, ils avaient à subir dix ans d'emprisonnement. Mais, dans quatre ans, je ne leur infligerai plus que douze mois. Vous devinez à quoi je veux en arriver : dans cinq ans d'ici, exactement, je disposerai, pour les placer aux postes-clefs de l'Etat, d'un groupe d'hommes et de femmes qui se refuseront à accepter passivement leur destin. Des hommes et des femmes pour qui — sauf la leur — la vie humaine n'aura plus le moindre prix. Une nouvelle génération, j'ose le dire, assez résolue pour trouver des solutions radicales au problème qui écrase notre monde. Ce que pourront être ces solutions, je l'ignore. Mais nous avons cinq ans pour y réfléchir. »

Derrière le juge, la porte s'ouvrait. Un garde se tenait sur le seuil, qui salua Pierre de la main. L'air aimable et joyeux, il ne portait pas d'arme à la ceinture ; ses vêtements, de bonne qualité, étaient propres et soignés.

« Au revoir, Pierre Claude, » dit le juge. « Dans cinq ans, vous me ferez connaître votre décision. »

Comme en rêve, Pierre passa près de la table et franchit la porte, qui se referma sans bruit. Un large corridor, peint de clair, s'offrait à son regard, avec d'autres portes, à droite et à gauche.

Devant l'une d'elles, le garde s'arrêta et lui fit signe d'entrer.

Pierre vit une chambre agréablement meublée d'un lit, d'une armoire, d'une table et d'un fauteuil ; un poste de télévision assurait la liaison avec le reste du monde. Au fond, il y avait une cabine de douches.

— « Je vous apporte le menu, » dit le garde avec politesse. « Vous avez de la chance, M. Claude, il est tout juste midi. »

La porte retomba derrière lui. Pierre vérifia : elle n'était pas verrouillée.

La fenêtre s'ouvrait sur un merveilleux jardin, tel qu'il n'en

existait plus dans la cité surpeuplée. Tout était vert et fleuri, les arbres, les buissons, les pelouses. Des oiseaux chantaient, comme dans un dernier paradis.

Pierre se laissa tomber sur le lit. Il ne comprenait pas encore le comment — ni surtout le pourquoi — de ce qui s'était passé. Mais il avait un lustre pour y réfléchir. Au bout de ce temps, il saurait.

Pour le moment, rien ne comptait pour lui, sauf cette certitude : la mort ne pouvait l'atteindre durant ces cinq ans ; non plus qu'Yvonne et Jeanne. Et il demeurerait seul dans sa propre chambre, sans avoir à la partager avec qui que ce soit...

Et dans cinq ans...

Quoi qu'il pût arriver, il n'accepterait plus jamais de trembler devant la mort. Il se défendrait si d'autres hommes prétendaient le tuer. Il se sentait capable, désormais, de tuer, tuer, tuer... jusqu'à ce qu'il ne se trouvât plus personne pour oser porter la main sur lui.

Quand bien même il devrait dépeupler la ville entière !

Quelques mois plus tard, il avait acquis la certitude que tous les détenus — on en comptait vingt mille — étaient animés, sans exception, de la même volonté.

Traduit par Jacqueline H. Osterrath.
Titre original : Sei tot und hilf !

CHARLES L. HARNESS

Papillons-espions

Charles L. Harness est l'auteur d'un « classique » du paradoxe temporel : **L'enfant en proie au temps,** admirable nouvelle qui parut dans notre numéro 26 et que, sans nul doute, nos plus anciens lecteurs ont encore en mémoire. Elle fut reprise ensuite dans l'anthologie **Histoires fantastiques de demain** (Casterman), puis — sous le titre **L'amour, le temps, le temps, l'amour...** — dans le numéro 33 de **Planète.**

Depuis, Charles Harness n'a plus jamais figuré à notre sommaire. Le court récit qui marque aujourd'hui sa rentrée ne laissera pas une aussi forte impression que **L'enfant en proie au temps.** Pourtant, son thème très actuel (espionnage et miniaturisation), en dépit de l'humour du traitement, suscite un vertige de pure science-fiction.

CELA faisait maintenant une demi-heure que le camion atelier suivait la limousine noire à travers les mornes steppes d'Anatolie. Peu soucieux de donner l'éveil à sa proie, le lourd véhicule s'efforçait de rester loin en arrière, presque hors de vue. Comme on passait très vite du crépuscule à la nuit, il n'y avait pas de problème. Mais le camion ne pouvait allumer ses phares et il était de plus en plus difficile à l'homme de la KGB de rester sur la route. Il fut donc soulagé quand il vit s'éteindre les phares de la limousine. Abandonnant le volant, il se fraya un passage parmi les innombrables appareils électroniques et les écrans de télévision. Il gagna ainsi l'arrière du camion et pointa le périscope à infra-rouge.

— « La voiture s'est arrêtée, » dit-il. « Ouvrez les cages, professeur. »

— « Hum... » grommela le professeur Skarav. « Non. Trop tôt. »

— « Mais leurs portières s'ouvrent. Pourquoi attendre ? »

— « Trop tôt, » répéta doucement le professeur. « Supposons que je lâche les bestioles dès maintenant et que ces gens estiment l'endroit peu propice à leur conversation. Supposons qu'ils aillent

plus loin. Tout échouera. Non. Il faut d'abord les laisser s'éloigner suffisamment de leur voiture. »

— « Mais ils sont peut-être déjà en train de parler. »

— « N'importe comment, ils ne diront rien d'important si près de la voiture. Ils doivent croire — et à juste titre — qu'elle est garnie de microphones. C'est pour cela qu'ils ont poussé si loin dans la campagne. Ils ne parleront sérieusement qu'une fois en pleine nature. » Et le professeur continua à vérifier les commandes de multiplex.

— « Ah ! cette fois, ils ont fait halte. Je distingue quelque chose qui doit être une torche électrique, professeur... »

— « Je sais. C'est le moment. J'ai lâché les bestioles. Elles ne devraient pas tarder à atteindre l'endroit où sont les Américains. Cette espèce vole très vite. Quarante kilomètres à l'heure, ou presque. »

— « Excellent. Des libellules ? »

— « Non. Certes, la libellule vole vite, et elle est robuste, puisqu'elle happe sa proie au passage. Mais ce n'est pas un insecte nocturne. J'utilise des papillons de nuit. »

— « Des papillons de nuit ? Ont-ils de bons yeux ? »

— « Suffisamment bons pour les besoins de la cause. Bien sûr, l'œil d'un insecte ne vaudra jamais celui d'un vertébré. Il n'a pas de cristallin et ne peut donc accommoder sa vision. Ce n'est qu'un faisceau groupant plusieurs milliers de tubes creux. Chaque tube est relié à un nerf optique, lequel est actif ou inactif suivant la quantité de lumière reçue. De sorte que l'image résultante perçue par l'insecte et transmise jusqu'à nous se présente sous forme de milliers de petits points, comme les photos dans les journaux. Il est donc nécessaire que les papillons s'approchent très près, car les insectes ne voient pas nettement au-delà d'un ou deux mètres. »

— « Mais chaque papillon a ici son propre petit écran de TV ? » L'homme de la KGB désignait la rangée de micro-écrans.

— « Oui. Chacun des milliers de signaux transmis par l'œil composé de l'insecte est reproduit sur l'écran prévu pour chaque papillon. Et tout est enregistré, de sorte que nous pouvons faire repasser plus tard tout ou partie de ces signaux. Comme chaque œil a un angle de vision de 180 degrés, nous obtenons une image panoramique presque complète, laquelle est projetée sur un plan horizontal. »

— « Les papillons sont-ils capables de transporter des... des mouchards ? »

— « Il y a longtemps que le problème est résolu, » expliqua le professeur. « Il faut admettre qu'au début nos émetteurs-récepteurs de TV étaient lourds et voyants. L'ensemble, y compris la pile, avait presque la grosseur d'un bouton de col. Seules les espèces dites Hercule et Atlas pouvaient les porter — encore n'étaient-elles utilisables que de nuit. Le bloc était fixé au thorax de l'insecte, donc facile à repérer, surtout si l'on songe que ces papillons ont une envergure de 25 ou 30 centimètres et qu'ils attirent immanquablement l'attention. Par la suite nous avons imaginé des appareils encore plus petits. Finalement, nous sommes parvenus à les incorporer à la chrysalide même. »

— « Vous voulez dire que l'appareil est *à l'intérieur* du papillon ? »

— « Oui. Une fois qu'on connaît le procédé, cela paraît bien simple. Peu après la formation de la chrysalide, les tissus larvaires commencent à se liquéfier. C'est alors que nous plaçons le micro-émetteur-récepteur. Nous pratiquons une minuscule incision dans le cocon, par où nous introduisons l'appareil. C'est rapide, indolore et sans risques d'infection. La métamorphose se poursuit normalement. Les tissus des ailes prennent forme autour. Les nerfs optiques s'intègrent bientôt aux colloïdes électroconducteurs du récepteur et le bloc émetteur aboutit à un réseau qui devient partie intégrante des nervures de chaque aile. Une fois le lépidoptère sorti du cocon, le mouchard est totalement invisible. »

— « Mais vous n'utilisez plus ces gros papillons. Les petits peuvent-ils porter la même charge ? »

— « Très facilement. Nos micro-blocs ne pèsent plus que quelques milligrammes. Le principal progrès a été réalisé quand nous avons réussi à supprimer la pile. L'électricité nécessaire provient maintenant du système nerveux même de l'insecte. Deux ou trois microwatts, ce qui est largement suffisant. Actuellement, la partie la plus lourde est le réseau colloïdal nécessaire à la synchronisation des diverses synapses sensorielles — optiques, auditives, tactiles, etc. »

— « Et comment ces papillons peuvent-ils percevoir les sons vocaux ? »

— « Là, bien sûr, nous devons nous limiter aux espèces qui peuvent entendre — et en plus entendre sur une échelle étendue de vibrations. Le moustique mâle entend, mais même s'il était assez

gros nous ne pourrions l'utiliser, car il n'est sensible qu'à une seule fréquence, celle du bourdonnement de la femelle. Nous avons donc choisi l'espèce qui possède des « oreilles » dans l'abdomen ou dans les pattes. Notre papillon de nuit a de telles oreilles à tympans dans ses pattes. Elles lui sont utiles pour détecter les petits cris de son ennemi, la chauve-souris. Ce soir, elles vont lui servir à détecter les voix d'un genre d'ennemi différent. »

— « Quelle espèce vont-ils utiliser ? » demanda l'envoyé américain.

— « Le Sphinx colibri, » répondit l'agent secret.

— « Bizarre. Etant gosse, je collectionnais les papillons. Celui-là, je le trouvais sur les plants de tomates, dans le Maryland. Je n'aurais pas cru qu'il existait par ici. »

— « C'est exact. Le Sphinx colibri n'est pas de la région. Vous comprenez, il ne leur est pas possible d'utiliser une espèce locale. L'odeur attirerait un trop grand nombre de mâles hors des champs. L'odeur de la femelle du Sphinx attire les mâles dans un rayon de trois à cinq kilomètres. En temps normal, une dame Sphinx aurait bientôt des douzaines de prétendants à sa suite. Attention... le sentier est mauvais. Allumez votre torche. Nous nous arrêterons là-bas, à la clairière, et nous les y attendrons. »

— « Pourquoi êtes-vous si sûr que ce sera le Sphinx ? » demanda encore l'Américain incrédule.

— « Mon domestique est de la KGB. Naturellement, il ignore que je suis au courant. Ce matin, il a vaporisé l'odeur du Sphinx femelle sur ma veste. A midi, le laboratoire nous a donné les résultats de l'analyse. Simple affaire de chromatographie. Procédé excellent quand il s'agit de détecter d'infimes traces de corps essentiellement volatiles, comme le phéromone de la dame Sphinx. Il suffit d'un millionième de microgramme pour attirer les galants, et je pense qu'ils m'en ont gratifié d'au moins dix fois plus. »

— « Mais à quoi bon cette analyse ? Qu'importe de connaître à l'avance l'espèce qu'ils utilisent ? »

— « Pour programmer en conséquence notre anti-mouchard. » L'agent secret eut un petit rire. « Et puis, il serait dommage que nos sympathiques visiteurs nocturnes se fussent donné tant de mal en pure perte. » Il sortit de sa poche un minuscule vaporisateur. « Un petit peu dans le sens du vent, un petit peu sur

votre figure, sur vos mains — et sur moi. Là ! Et nous en gardons un peu pour le « paquet ». A présent, installons nos appareils. Il faut que les bandes se mettent en marche dès l'arrivée des premiers papillons. » Il posa le coffre sur le sol, déplia les pieds et sortit l'antenne.

— « Croyez-vous qu'ils ont déjà lâché les papillons ? » demanda l'Américain.

— « Nous allons regarder. » L'agent secret brancha le récepteur de télévision. L'image apparut aussitôt : une vue dansante de l'intérieur du camion où travaillait le professeur Skarav. « Exactement ce que vous verriez si vous étiez papillon. Cet effet de grille est dû à ce que les bestioles volètent derrière un fin réseau métallique. Les cages voisines semblent vides. J'ai l'impression que ce bon vieux Skarav a lâché seulement deux groupes. »

— « Les voilà qui arrivent ! Quelles merveilleuses créatures... »

— « Ah ! on peut dire qu'ils sont rapides ! » murmura l'homme de la KGB en regardant avec admiration les petits écrans. « C'est pour cela que vous avez choisi le Sphinx ? »

— « En partie, oui. Mais principalement pour la raison qu'ils peuvent pratiquer le vol immobile, comme les oiseaux-mouches. Cela aide à mieux lire les documents écrits et donne une image claire des objets que l'on manie. Mais ce n'est pas tout, bien sûr. Le Sphinx colibri a le sens gustatif dans ses pattes. Quand il se pose sur un objet il transmet aussitôt un message. Si c'est un objet métallique, il peut même nous indiquer la nature du métal. »

— « Et si ce n'est pas du métal ? »

Le professeur eut un sourire indulgent. « Vous n'allez tout de même pas vous entêter dans cette histoire de diamant synthétique ? Je vous répète que c'est pure légende ! »

— « Evidemment, ça ne vaut pas la vraie pierre précieuse, » dit l'agent secret en disposant soigneusement le petit tas étincelant avec sa pince de joaillier. « Mais c'est quand même une égrisée de bonne qualité. Diamants pour l'industrie. Indispensables à la technologie occidentale. Pour ajuster les outils d'abrasion qui constituent votre équipement. Sans compter l'étirage des fils métalliques, les trépans, et autres. Sans le diamant nous sommes

fichus. Les principaux gisements se trouvent en Afrique australe et vous n'ignorez pas les problèmes qui se posent là-bas. Or, on nous offre un procédé permettant d'obtenir le diamant synthétique à partir du graphite. Peu coûteux, simple, et à prendre dans le pays même. »

L'Américain contemplait le petit tas qui brillait de mille feux. « Etes-vous *certain* que notre entretien ne leur est pas retransmis ? »

L'agent chassa plusieurs papillons posés sur son visage. Puis il rit et montra les appareils. « Ils reçoivent uniquement ce que nous voulons bien. Leurs mouchards transmettent ce qu'ils perçoivent, ni plus ni moins, et ils perçoivent ce que nos propres mouchards leur disent. Mais je vois que vous n'êtes pas tout à fait dans le bain. Eux, ils utilisent le système du mouchard-à-l'intérieur-du-mouchard. Nous, nous avons mieux : le mouchard-à-l'intérieur-du-mouchard-placé-dans-le-mouchard. Si vous préférez : nous contaminons leurs larves avec certains protozoaires ultra-sensibles aux radiations électro-magnétiques. »

L'Américain réprima un petit sifflement. « Le comble de la ruse ! »

— « En un sens, oui. D'ailleurs, beaucoup d'insectes véhiculent des protozoaires : le moustique celui de la fièvre jaune, la mouche tsé-tsé celui de la maladie du sommeil. Le typhus est transmis par le pou, etc. Certains sont bénéfiques, tel le protozoaire qui convertit la cellulose dans l'intestin du termite. Et les protozoaires sensibles à la lumière sont bien connus : l'œil rouge de la paramécie l'aide à trouver la lumière, et ce même organe que possède le Stentor lui permet de se diriger dans l'obscurité. La lumière, on le sait, est simplement une radiation comprise entre 3800 et 7000 angströms. Nous utilisons donc des protozoaires réceptifs dans les limites de la micro-gamme des longueurs d'ondes. Ce n'est qu'une différence de degré. »

— « Mais comment parvenez-vous à placer un émetteur-récepteur dans un être vivant monocellulaire ? »

— « Ce ne fut pas facile. Nos premiers essais consistèrent à placer un cristal sub-microscopique d'arsenide de gallium dans le corps protozoïque. Sans résultat, car la paramécie l'expulsait comme un corps étranger. Et il fallait plusieurs minutes pour chaque insertion, ce qui est un travail de chirurgie extrêmement délicat, alors que nous avions besoin de millions de protozoaires dotés de mouchards. Nous avons finalement trouvé le moyen de modifier

certains gènes dans les chromosomes protozoïques, de façon à inclure des unités monomères d'arsenide de gallium, et la structure insérée chirurgicalement devient une caractéristique mendélienne qui est transmise aux descendants : mutation artificielle, si vous voulez. Une fois que nous avons contaminé les larves des insectes du bon Skarav, nos protozoaires forment une cuirasse entourant les semi-conducteurs dans les lamelles micro-électroniques au cours de la métamorphose. »

— « De sorte que nous brouillons leurs émissions ? »

— « C'est dire les choses un peu trop grossièrement. Nous superposons nos propres émissions, provenant d'enregistrements préparés, sur ce que leurs bestioles recueillent et envoient. De la sorte, Skarav reçoit des messages parfaitement clairs, mais qui lui apprennent ce que nous voulons bien lui apprendre, et pas plus. Si nous nous bornions à un système de brouillage, ils chercheraient un autre procédé et nous aurions peut-être de sérieuses difficultés. »

L'Américain esquissa un sourire forcé. « Je reconnais que c'est là un progrès. Mais je regrette quand même l'époque où l'on pouvait entièrement se fier aux mouchards comme aux bâtonnets fichés dans les olives. »

— « Les papillons enregistrent une conductivité spécifique très élevée, » déclara le professeur. « Des millions de fois trop élevée pour correspondre au diamant. Ce serait plutôt de l'or, peut-être avec une faible quantité d'argent ou de cuivre. »

— « De l'or ? » grommela l'homme de la KGB. « Nous recevons des signaux satisfaisants de plusieurs mouchards différents. » Il montrait la rangée supérieure des micro-écrans. « L'Américain est en train de compter quelque chose... des objets qui tombent dans un sac... ou dans une pochette. Ecoutez ces petits chocs métalliques. Des pièces d'or, à coup sûr. Il doit y en avoir une vingtaine. » Ses paroles trahissaient l'envie. « Ma foi, ils paient bien. »

— « Vingt-deux, » conclut l'agent secret en refermant le sachet qu'il tendit à l'Américain. « Voyons maintenant les détails. » Il déplia une feuille de papier. « Il faudra que vous vous graviez ça dans la tête, car je brûlerai le document tout

de suite après. C'est censé signifier beaucoup de choses pour nos compatriotes de Fort Meade. » Il commença à lire. « Le mot-clé est « Gestion ». G pour graphite, E pour évaporation, S pour surpression... »

L'envoyé écoutait sans mot dire.

— « Vous entendez ? » chuchota Skarav. « Le mot-code... A-P-K... La transmission se fait sans bavures. »

— « Chut... Regardez. Un document. Qu'est-ce que c'est ? Une formule ! Pouvez-vous distinguer les mots ? »

Skarav regarda attentivement les écrans de la rangée supérieure. « Nitrate d'ammonium... »

— « Il s'agit d'un explosif ! Un explosif qui a fait sauter Leuna peu après la première guerre mondiale ! Attendez... Il y a autre chose. Kainite... »

— « Chlorure de potassium minéral ! »

— « Puis super... super... »

— « Du superphosphate. Il s'agit d'une formule d'engrais ! A est mis pour Azote, P pour Phosphore, K pour Kalium, c'est-à-dire Potassium... »

— « Alors ils sont fous. A moins que ce ne soit nous. Ils se sont aperçus que nous les suivions. Ils se moquent de nous ! »

Le professeur semblait réticent. « Hum... je ne pense pas. Il leur arrive de mêler des renseignements sans importance pour dissimuler le vrai message. Attendons encore. Ce n'est pas fini. »

— « Maintenant je crois que je le sais par cœur, » déclara l'Américain.

— « Bon. C'est terminé, ou presque. » L'agent secret eut un de ses rares sourires. « Car j'ai encore un message à leur adresser. Et en clair, celui-là. » Il abattit la main sur sa manche gauche, où était posé un papillon, et tint l'insecte à hauteur de son visage.

Les yeux de Skarav brillèrent. « Ah ! Que vous disais-je ? Voilà enfin un message codé. Cette histoire d'engrais était destinée à nous abuser. »

Son compagnon n'était pas moins radieux. « Vous aviez raison,

professeur. Notre Q.G soumettra ce message au déchiffreur électronique, et nous possèderons bientôt le secret. Je compte l'expédier à Moscou ce soir même. Voulez-vous le refaire passer, je vous prie ? »

Skarav remit l'appareil en marche et lut ces mots sur l'écran coordinateur :

Une grosse bête a toujours sur le dos une petite bête qui la pique, et la petite bête en a elle-même une plus petite ; et ainsi de suite à l'infini...

Traduit par René Lathière.
Titre original : Bugs.

JACQUES RAIVAN

La venue de Joseph Litaka

Jacques Raivan, qui est de nationalité belge, est âgé de 33 ans. A notre connaissance, **La venue de Joseph Litaka** est sa première nouvelle publiée. A un moment où la science-fiction d'expression française est à la recherche de nouveaux talents, il nous semble que le sien mérite d'être remarqué. Sur un thème difficile à manier (l'écroulement de la civilisation mondiale au cours d'une future grande guerre raciale), il a écrit un récit qui frappe par la solidité de son évocation et son arrière-plan visionnaire.

PROLOGUE

C'ÉTAIT dans l'Europe heureuse d'avant-guerre, en 1970.

Friedrich Bohlen regardait la fille se déshabiller sur scène. Ce soir, comme chaque soir, il reverrait ce corps se dévêtir au Sexy Show, à la Lune Verte, au Crusada, puis une dernière fois dans sa chambre où il le ramènerait. Il était amoureux de Christiane et, jeune étudiant allemand égaré à Paris, il découvrait la ville, la jeunesse et sa propre existence grâce à ce corps de strip-teaseuse.

Il n'entendait qu'à peine discourir ses compagnons. Edouard Chanzy, son hôte parisien, parlait avec une passion froide et rageuse de l'unification européenne et de progrès économique ininterrompu. Parfois, en sourdine, montait la voix de Joseph Litaka, son ami noir, naïf et perdu dans la grande ville.

— « L'année dernière, lors de mon premier retour en Afrique, je me souviens d'avoir dessiné, pendant des jours et des jours, des cercles sur le sable de la grève. »

Christiane, nue, regagnait les coulisses. Elle allait les rejoindre et Friedrich croyait déjà sentir le parfum de sa peau.

« Je songeais, » continua Litaka, « que dessiner des cercles dans le sable représente peut-être une occupation plus importante que fabriquer et vendre des avions ou des aspirateurs. Chaque

cercle est un monde, une manifestation cyclique. C'est comme... »

Christiane écarquillait les yeux en essayant de comprendre. Ainsi poursuivaient-ils tous, chacun pour soi, leurs rêves intérieurs, dans la camaraderie factice de la jeunesse, dans l'Europe factice d'avant-guerre, de 1970.

Pour démêler les raisons de la guerre de 1988, sans doute faudrait-il remonter loin dans le passé, au temps des conquêtes coloniales et de leurs séquelles.

Ce fut durant la guerre des Andes, en 1973, que Perez Andrez, un Péruvien de race indienne, publia un mince opuscule, *La peau que j'ai*, qui allait devenir la Bible pour des millions d'hommes. La haine de l'homme blanc formait le ciment qui unissait Asiatiques, Africains et Sud-Américains. Les années 1970 à 1988 furent marquées par l'union des peuples de couleur sous l'étendard de la Chine communiste.

Cette union se révéla de plus en plus efficace malgré la diplomatie occidentale. Des républiques populaires de type chinois furent successivement créées en Malaisie, au Cameroun (1972), en Ouganda et en Guinée (1973), au Congo Léopoldville (1974), au Mexique (1976). Déjà la république populaire d'Amérique du Sud était née dans les troubles et les massacres.

Ce nouvel empire en édification, que liaient la haine, l'espoir et la faim, avait été concrétisé en 1976 par la création du W.F.P.R. (World Federation of Popular Republics) qui comportait un état-major unique installé à Hanoï et un comité de planification économique dont le secrétaire, toujours de nationalité chinoise, semblait de fait le maître de ce nouveau monde. Le premier choc important avec le monde blanc eut lieu en Inde. De 1981 à 1984, les forces unies des USA et de l'URSS s'essayèrent à endiguer la révolution communiste. Les combats dans la plaine du Gange et la brousse du Dekkan entre le corps expéditionnaire russe et les forces chinoises furent atroces. Finalement les Blancs, trahis de toute part, en butte au climat, harcelés par les villageois, durent se retirer. Le corps expéditionnaire russe réussit une périlleuse retraite par les cols de l'Himalaya cependant qu'à Delhi était proclamée l'adhésion de l'Inde au W.F.P.R.

Après cette défaite qui sonnait le glas de l'homme blanc, le monde occidental se décida à s'unir. Dans le mois qui suivit, on annonça un traité étroit d'alliance entre les U.S.A., l'Union Européenne et l'U.R.S.S. Le mouvement d'unification des armées commençait aussitôt avec la nomination du général allemand Eckert à la tête de l'état-major commun. La Ligue Arabe, sollicitée par les deux partis, proclamait sa neutralité.

En Sibérie, clé de voûte de la défense occidentale, l'URSS construisait une immense forteresse. La citadelle H 332.3 (du type des forteresses plus petites H 332.1 dans le Caucase et H 332.2 dans le Turkestan) formait un immense assemblage de casernes, de forts, de rampes de lancement de fusées, et s'étendait sur des dizaines de kilomètres.

Les Etats-Unis étaient secoués par le mouvement de révolte des Noirs qui, encadrés par des émissaires communistes, menaient une guerre de subversion à travers le pays.

Ainsi le monde entier se préparait au pire. Il ne savait pas encore jusqu'où ce pire pourrait aller.

2

JOSEPH LITAKA reparut en Europe en 1975 ; il revit Edouard Chanzy, prêcha un changement complet d'existence, le retour à une espèce d'âge d'or, fut conspué ou traité de fou.

Deux étudiants le suivirent : Hubert et Etienne, ainsi qu'une femme. Ils vivaient dans des garnis, des hôtels de passe, à Paris, Londres, Marseille.

La fatigue vint. Litaka se retrouva seul. On a conservé une photo datant de cette époque. Un visage hâve, inquiet, perdu.

Il repartit en Afrique, erra le long du fleuve Congo, passant pour un sorcier. Il ne put supporter les contraintes de la république populaire et s'enfuit seul dans les montagnes du Ruwenzori, où il vécut de nombreuses années de solitude et de sauvagerie.

Parfois le directeur d'une revue parisienne recevait un projet d'article, véhémente satire du monde moderne. Certains de ces articles furent publiés à titre de curiosité. L'auteur ignorait même cette parution. Savait-il encore autre chose que les matins sur les

sommets, la chaleur du midi, l'épouvantable soleil frappant les rochers ?

3

LES premiers morts de cette guerre furent tués aux confins du Pakistan et de l'Iran, le 12 mars 1988 à l'aube. Dans les environs de Zahidan, une patrouille iranienne prise sous un feu d'armes automatiques fut exterminée. La guerre commençait, comme un conte, aux frontières de l'Orient.

Les premiers morts de cette guerre furent tués presque simultanément dans un paysage de science-fiction. Par les volcans pétrifiés de la Lune, des commandos de soldats vêtus de scaphandres se massacrèrent, au nom de querelles lointaines. Autour des stations d'alunissage, se déroulaient de furieux et silencieux combats. Au-dessus d'eux tournait la Terre.

Les premiers morts de cette guerre furent tués durant cette même matinée, à Moscou, New York, Pékin, Buenos Aires, Londres et dans soixante-sept villes et centres industriels répartis à travers le monde. Une vague de bombes thermonucléaires transforma les capitales en champignons de fumée.

Les premiers morts furent tués un peu partout, comme allaient l'être tous les autres.

4

LE président Nasser menait les débats de la conférence de la Ligue Arabe avec la rancœur lassée d'un vieux lutteur. Partisans de la neutralité et de l'alliance européenne s'affrontaient tandis qu'il rappelait les épreuves de la colonisation et les campagnes de 1956 et 1967 contre Israël. Dans la loge des traducteurs, le représentant spécial européen, admis par une faveur insigne, scrutait les visages et refaisait le décompte des voix. C'était un diplomate inconnu et adroit nommé Edouard Chanzy.

Le front occidental craquait de toutes parts. Deux semaines de guerre avaient rompu les défenses de l'Eurasie. Les troupes chinoises, surgissant par le Caucase, avaient sectionné le front sur

l'Oural et isolé la forteresse H 332.3. Des régiments malais, indiens et indochinois déferlaient le long de la mer Noire.

Le ministre des Affaires étrangères d'Irak, qui venait de recevoir une dépêche, demanda la parole :

— « Messieurs, je vous prie de prendre rapidement une décision. On m'annonce des concentrations de troupes indiennes à la frontière irakienne. Allez-vous abandonner mon pays comme vous avez abandonné l'Iran ? »

L'air conditionné permettait de supporter la chaleur de Tunis. Par d'immenses baies on voyait la rade, la mer étincelante, les cargos. Sur le téléscripteur devant lui, Edouard Chanzy vit s'inscrire ces mots : « *Stalingrad aux mains des Chinois. Troupes russes et allemandes se sont rendues.* » Tunis continuait à vivre à l'heure méditerranéenne, dans les bavardages, la sieste, le balancement des vaisseaux à l'ancre.

Edouard passa la moitié de la nuit à l'ambassade d'Irak puis chez le ministre d'Algérie, promettant, discutant, persuadant. Le lendemain, ce fut avec une palpitation d'angoisse et d'orgueil qu'il vit se lever le ministre des Affaires étrangères de Jordanie. Celui-ci annonça qu'il avait accepté l'aide militaire du gouvernement européen, que deux divisions aéroportées françaises étaient attendues à Amman et que, si l'état de guerre n'était pas prononcé immédiatement, il se retirait de la Ligue avec la Syrie et l'Irak.

A midi, les états membres signaient le traité d'alliance qu'Edouard Chanzy transportait depuis huit jours dans sa mallette.

Le lendemain la canonnade éclatait entre troupes marocaines et guinéennes, cependant que sur l'Euphrate les avant-gardes chinoises montaient à l'assaut des lignes de défenses irakiennes. A son retour, Edouard Chanzy fut nommé ministre des Affaires étrangères du gouvernement européen.

5

LE 12 mars 1988, Choun Tang, généralissime des républiques populaires, disposait d'un potentiel humain et mécanique écrasant. C'est cependant l'utilisation qu'il ferait de ces possibilités qui allait arracher la victoire. Après la campagne, il

expliqua ses méthodes dans la *Revue Chinoise d'Histoire Militaire* (Tome XXI, Chap. VII, p. 65 et suiv.) :

« *Il eût été désastreux de heurter de front le groupe d'armées russes disposé en arc de cercle le long de la Mongolie. Nous avons décidé d'attaquer au sud-ouest, à travers le Turkestan et l'Iran, de façon à prendre à revers le front soviétique. Notre axe d'attaque s'est ainsi situé au sud du front occidental.*

Notre marche sur le terrain nous était dictée par le souci d'avancer rapidement, de devancer perpétuellement les prévisions ennemies, d'éviter les rassemblements de troupes, proies trop faciles pour les armes atomiques tactiques, et de supprimer les complexités administratives qui mobilisent les troupes et le temps. Ainsi nous avons organisé nos armées sur ce que j'appellerai l'anarchie systématisée.

L'armée entière est répartie en unités autonomes de trente hommes, appelées phalanges. Les phalanges doivent se suffire à elles-mêmes pour le ravitaillement en nourriture et munitions. Elles échappent à toute hiérarchie et relèvent directement des ordres radio émanant du commandement suprême. Elles appliquent ces ordres qui restent simples et globaux. Elles avancent sans autre coordination que le but commun.

Dans la phalange il n'existe ni officiers ni sous-officiers au sens classique. Chaque homme porte un numéro qui marque son ordre de succession dans le commandement. Au fur et à mesure des décès, les responsables se succèdent automatiquement.

Ainsi l'armée populaire avance comme une horde, une marée. »

6

A la mi-septembre la situation se fit dramatique.

Certes l'Australie résistait à l'invasion asiatique. Ses ingénieurs avaient couvert les îles polynésiennes d'un rideau atomique perpétuellement entretenu par de nouvelles explosions et qui servait de bouclier protecteur. En Afrique les républiques populaires noires prises en étau entre l'Afrique du Sud et les états arabes étaient en pleine déroute. Tandis que les Sud-Africains s'emparaient du Katanga, les troupes algériennes atteignaient le golfe de Guinée, massacrant tout sur leur passage.

Mais, sur les principaux champs de bataille, l'Occident était

battu. Les fusiliers marins américains venaient de se faire tuer jusqu'au dernier sur le canal de Panama, moins pour protéger la voie d'eau détruite par les bombardements que pour empêcher la jonction des forces brésiliennes et noires. La jonction était chose faite. Un état-major combiné dirigeait de Mexico les forces populaires qui remontaient le Mississippi immobilisant les forces blanches et détruisant les armes nucléaires et balistiques du monde occidental.

En Europe, le front russe avait craqué. Les forces chinoises arrivées sur la mer d'Azov avaient reçu l'ordre de remonter vers le nord, vers Moscou, de façon à encercler toute l'armée rouge. L'état-major soviétique n'était plus maître de son armée. Les phalanges chinoises surgissaient de partout, innombrables, insaisissables, sans lien entre elles, fluides comme une vague qui s'infiltre par la moindre fissure.

Le 20 juillet, cinq cent mille hommes encerclés à Tcheliabinsk se rendaient. Huit jours plus tard le général Touikov, commandant les forces soviétiques en Sibérie, se suicidait dans une ferme au bord de la route. Le 10 août, Moscou en flammes était prise par la 2e armée indochinoise. Le 28 août, jour de l'entrée des troupes mongoles dans Léningrad, un communiqué annonçait que Basile Alexandrov, premier secrétaire du parti communiste soviétique, avait été capturé et fusillé pour crimes de guerre.

Quelques jours plus tard le gouvernement américain, acculé par l'invasion noire, rappelait ses troupes d'Europe. Edouard Chanzy, parlant à la télévision, appelait cet acte une lâcheté sans nom. L'Europe se retrouvait abandonnée à elle-même, face à la marée asiatique.

7

L'ARMÉE asiatique se déversait sur l'Europe.

Ils venaient de Shangaï, de Hanoï, de Bombay, ils avaient traversé toute l'Asie, ils montaient à l'assaut, inconscients, titubant de fatigue ; ils submergeaient de leurs cadavres les positions ennemies, ils se faisaient massacrer à la mitrailleuse et au napalm, ils passaient, affamés et impitoyables, ils surgissaient sans cesse comme s'ils étaient massés en foule d'un bout à l'autre de l'Eurasie, jusqu'à la mer de Chine, ils étaient la vengeance de

plusieurs générations, ils sortaient de la crasse du Gange et du Mékong pour conquérir l'univers.

Déjouant à nouveau les prévisions de l'état-major occidental qui attendait les Chinois dans la plaine polonaise, Chou Tang avait lancé son attaque principale par l'Autriche, la Bavière et la Suisse. Ainsi il attaquait le point le plus faible, coupait les forces européennes de la Méditerranée et manœuvrait en un terrain difficile pour les blindés européens. En quelques jours les avant-gardes surgirent à Innsbruck, Berne et Genève. Les troupes européennes, harcelées par les phalanges, agonisaient doucement dans la plaine prussienne. Femmes et enfants faisaient le coup de feu à côté des hommes, le long des chemins, dans les bois.

On assista ces jours-là à une scène étrange. Rome avait été épargnée par les bombardements. Le haut-commandement communiste demanda par radio la libération de trois régiments d'élite capturés au Danemark, faute de quoi Rome serait détruite le 1er novembre à minuit. Les trois régiments furent mitraillés, ce qui était le sort commun des prisonniers.

Le 1er novembre au matin, le pape, accompagné du Président de la République italienne, traversa la ville à pied. Dans l'impossibilité d'évacuer toute la population il avait été décidé de fermer les portes de la ville et d'interdire toute sortie. Il y eut du tumulte non pour sortir de la ville mais pour y entrer. Les cordons de police qui entouraient la ville étaient assiégés de solliciteurs qui demandaient à rejoindre leurs proches.

Le pape passa lentement au milieu d'une foule recueillie. Il longea la Via Veneto, le Forum, entouré de prélats et d'officiers. Il dit la messe aux pieds de Saint-Pierre. L'air était doux. La foule récita à haute voix la prière des agonisants. Après la messe le peuple de Rome resta assemblé sur les places et dans les rues tandis que le soir tombait.

A minuit une bombe thermonucléaire détruisait la ville.

8

Des éclairs dans la nuit éclairaient périodiquement les visages. Pour un instant ils illuminaient les petits cafés du port, les tables basses, le juke-box, les femmes blêmes. L'escadre de la Méditerranée, au large de Marseille, bombardait les positions ennemies d'Aix-en-Provence. Dans les cafés les filles sursautaient

à peine. Depuis vingt-quatre heures elles travaillaient sans désemparer. Après les soldats, les réfugiés, les marins, elles attendaient les Chinois.

Vers 11 heures un étrange cortège pénétra dans la ruelle. Des femmes en loques, des blessés, des soldats débandés s'engouffrèrent dans le quartier du port, en criant et gémissant. Puis apparut un groupe de jeunes gens qui se frayèrent un passage en criant : « Place au Maître ». Ils ouvraient le chemin à un Noir, barbu, squelettique, vêtu d'une bure de moine, imperturbable au milieu de l'agitation. On le fit asseoir au milieu du café. La foule se calma, s'assit sur le sol, et dans le silence on entendit une voix basse et chaude :

— « Nous sommes dans la main de Dieu, des enfants perdus dans la main de Dieu. Rien n'existe, rien ne peut nous arriver si nous nous remettons comme des enfants dans la main de Dieu. »

La voix parfois hésitait, s'arrêtait. Dans l'ombre on devinait les visages suspendus à ce souffle.

« Quels démons avons-nous créés qui soudain se retournent contre nous ? Ces monstres d'acier et de feu, est-ce nous qui dans notre folie les avons fait naître ? Nous nous sommes prostitués à une idole d'acier et de feu. La vie n'est pas dans les canons, les avions, l'électricité, les machines. Retournons au travail de nos mains, à la subsistance quotidienne, au pain, au champ. Là Dieu nous attend dans l'humilité de sa création. »

9

SURGISSANT d'Autriche et de Suisse, les troupes chinoises avaient occupé Lyon et rejeté les troupes françaises du sud sur la Côte d'Azur. En vain le général de Monceau avait-il essayé par une contre-attaque hardie de briser le verrou ennemi à Grenoble. Ses hommes, après avoir repris les cols et poussé jusqu'à Annecy, étaient bientôt décimés. Monceau, nommé Maréchal de France sur le champ de bataille, était cerné à Martigny et, dans un combat de rues, périssait avec un dernier noyau de troupes. Déjà le général indien Akber atteignait Limoges, achevant la rupture du dispositif occidental.

La côte méditerranéenne était pleine d'une foule de fugitifs qui erraient à l'aventure. Caché dans une calanque, un groupe faisait

la sieste. La guerre semblait pour un instant suspendue dans la torpeur de l'après-midi.

Une femme traversa le campement, enjambant les dormeurs, et s'approcha d'une anfractuosité de rocher où un Noir, immobile, contemplait la mer. Elle s'agenouilla devant lui.

— « Maître, j'étais dans ce café de Marseille. Je vous ai suivi. »

— « Tu as bien fait. Quand tous auront fait comme toi, il n'y aura plus de guerre. »

— « Maître, j'étais une prostituée. »

Il continuait à fixer l'immense miroir des eaux.

— « Maître, je vous en prie. Mon nom est Christiane. Je travaillais il y a très longtemps dans un night-club de Paris. Vous y êtes venu un soir avec Friedrich. »

— « Je t'ai reconnue. Ne me quitte plus. »

10

Des souvenirs lointains l'accompagnaient qu'il avait crus morts. Le commandant de réserve Friedrich Bohlen s'étonnait de l'ironie du sort. Il était assis sur un banc, au pied de l'escalier qui remontait du quai vers la place Saint-Michel. Défendre Paris. Défendre la rive gauche. Sur l'autre rive il voyait les tours de Notre-Dame en ruines. Friedrich Bohlen, ancien étudiant à Paris, ancien bourgeois de Munich, se retrouvait avec son bataillon sur la place Saint-Michel.

— « Combien d'hommes sur le quai à gauche, lieutenant ? »

— « Douze et une mitrailleuse. »

— « Qui avez-vous placé au boulevard Saint-Michel ? »

— « C'est lequel ? »

— « La rue à gauche quand vous faites face à la fontaine, » répondit Bohlen agacé. Il existait des gens qui ne connaissaient pas le boulevard Saint-Michel. Ce lieutenant allait mourir pour une ville inconnue. Tandis que lui... les souvenirs se pressaient... Des mitraillades éclatèrent au-dessus d'eux. Une attaque. C'était la septième en moins de trois heures.

« Lieutenant, allez voir si les Français tiennent toujours la rue Saint-Jacques. »

Le bruit de mitrailleuse finit en crachotement. Les Chinois se repliaient, comme ils étaient venus, comme ils reviendraient. Ils

avaient soudain surgi par le sud, ils pénétraient dans Paris par Fontainebleau et la porte d'Orléans. Friedrich, qui battait en retraite depuis le lac de Constance, ne se faisait plus d'illusion sur l'issue de la campagne.

A cinq heures du soir commença un violent tir de mortiers. De leur position sur le boulevard Saint-Germain, les Chinois canonnaient les bords du fleuve. Un messager de la division expliqua que les Chinois remontaient l'avenue Victor-Hugo vers l'Arc de Triomphe. Friedrich, que la fatigue et le désespoir rendaient ivre, songeait au passé. Tout se mêlait dans sa tête, les ordres à donner, le fracas des explosions, les après-midi aux terrasses de café et les promenades avec Christiane le long des quais.

A l'aube la position était devenue intenable. Friedrich donna l'ordre aux survivants de son bataillon de se replier dans les ruines du Palais de Justice et de faire sauter le pont. En traversant la rive, il lui sembla dire adieu à ses dernières attaches, au jeune homme en ballade sur les quais. L'explosion brisa les dernières vitres, tandis que les Chinois occupaient la place Saint-Michel.

Le lendemain soir, le Q.G. de la 4e armée chinoise annonçait la fin de la résistance dans l'agglomération parisienne. Avant de se rendre, les défenseurs de Montmartre avaient bombardé la ville pour enrayer l'avance ennemie.

Le commandant Friedrich Bohlen avait été tué en service commandé sur une barricade dans l'île de la Cité.

11

IL y eut un court répit que les républiques populaires prirent pour la victoire. Elles recouvraient l'Europe et la moitié de l'Amérique du Nord. Pourtant ce fut à ce moment-là, lors du sommet communiste tenu à Londres et de la parade victorieuse à Pékin, que le monde occidental se ressaisit.

Le 20 avril 1989, était nommé un commandant suprême des Forces Libres avec pleins pouvoirs. A ce poste fut désigné Alexandre Rodimtsev, qui avait organisé les maquis antichinois de Crimée. Son action à ce moment crucial se révéla décisive.

Les conquêtes des Chinois leur devinrent vite une charge. Ils

héritaient d'un monde en ruines, de la famine, de la maladie, de l'anarchie. La victoire avait d'ailleurs rapidement dissocié les alliés de la veille. Asiatiques et Sud-Américains, nègres et indiens, poursuivaient des buts différents et n'avaient été unis que par la haine de l'homme blanc. A l'heure de la curée les différends apparurent au grand jour. Enfin le désordre des troupes rouges devenait anarchie et les armées, des bandes pillardes sans discipline. Rodimtsev s'appuya essentiellement sur les partisans. Il réorganisa les centres de résistance de la Scandinavie, de la Grande-Bretagne, de l'Espagne, du Maghreb. Il unifia les groupes armés qui erraient à travers l'Europe et la plaine du Mississippi. Il jeta des groupes d'hommes résolus en Afrique noire et jusqu'au cœur de l'Empire chinois vidé par ses conquêtes. Il transforma les deux pôles en centres opérationnels. Ce fut au nord du Canada qu'il installa son quartier général et que ses savants regroupés mirent au point de nouvelles armes terrifiantes : des rayons qui brûlaient toute trace de vie, des gaz qui rendaient folles des armées entières, des fusées bactériologiques qui se désintégraient lentement sur le territoire ennemi, y semant des maladies inconnues. Les Occidentaux réalisaient qu'ils luttaient pour la survivance de leur espèce et ne reculèrent plus devant aucun moyen.

12

PAR un singulier paradoxe avec le développement d'armes nouvelles, l'armement du soldat semblait devenir plus primitif. En effet les usines ravagées consacraient leurs dernières forces à la fabrication d'armes de destruction massive et ne parvenaient plus à alimenter les armées classiques. Des Noirs arrachés à la brousse se servaient de vieux lebel déclassés en guise de massues. Des régiments mongols montaient à l'assaut armés de haches et de piques. En Amérique du Sud les soldats se battaient à mains nues ou avec des couteaux.

Mais d'étranges nouvelles inquiétaient les états-majors. Un peu partout dans le monde, dans un camp comme dans l'autre, des régiments se soulevaient et jetaient bas l'uniforme. Dans les usines, des ouvriers brisaient les machines et incendiaient les bâtiments. Ces émeutiers semblaient opposés non seulement à la guerre mais à toute forme de vie civilisée. Ils parlaient d'un retour à une espèce d'âge d'or, une vie agricole et idyllique. Ils invo-

quaient un chef du nom de Joseph ou de Litaka auquel ils attribuaient des pouvoirs mystérieux. Les manifestations dégénéraient le plus souvent en pillages et en orgies. Des fanatiques se jetaient dans les flammes en implorant Litaka. La répression était le plus souvent sans pitié. Pendaisons et mitraillades s'abattaient sur les régiments et les villes révoltées.

13

CHRISTIANE était couchée dans une villa abandonnée près d'Ottawa. Dans l'été torride, elle se sentait épuisée et abandonnée. Il lui semblait que nulle part à travers le monde il n'existait plus de vie ordonnée, de repos, de sourire, mais partout la ruine et le chaos. Dans ses rêves se mêlaient les marches, les passages dans les camps de réfugiés, les prêches, les emprisonnements, la traversée de l'Atlantique sur ce cargo branlant. L'ombre de Joseph traînait dans le clair-obscur, s'arrêtait un instant près de la fenêtre puis à nouveau traversait les pièces.

— « Vont-ils venir ? »

Celui qui s'asseyait sur le bord du lit, ce Noir chauve, sale, précocement vieilli, c'était l'ancien prophète qui avait soulevé les foules en Europe. Depuis qu'il avait été lynché et laissé pour mort à Montréal, il était devenu tremblant et craintif.

— « Où est Job ? »

— « Sans doute prêche-t-il. »

— « On l'abattra lui aussi, et puis toi, et puis moi. Ils auront tué Dieu, leur dieu. »

Sa divinité et sa mort prochaine étaient devenues ses uniques sujets de conversation. Ses discours incohérents et lugubres, pleins de sombres images et d'un mysticisme funèbre, remplissaient ses auditeurs d'une espèce de folie.

— « Joseph, comment veux-tu qu'on te retrouve ? Tu es arrivé hier soir. Nous repartirons à l'aube. »

L'ombre de cet homme pesait sur elle, l'incommodait comme la chaleur.

Au soir tombant le tapage s'amplifia dans les rues. Des bandes de jeunes gens passaient en criant qu'il fallait tuer les traîtres. Un peu après minuit ils pénétrèrent dans la villa et se saisirent de Joseph Litaka cependant que Christiane s'enfuyait à travers champs.

14

ICI tout se terminait, dans ce terrain vague, à l'extrémité d'une bourgade canadienne. Christianne, exténuée, regardait le corps du Noir sous le clair de lune. Avec les deux disciples qui maintenant bêchaient le sol, elle avait recueilli le corps à la sortie de prison. La nuit tiède enveloppait les fossoyeurs et le cadavre.

Elle vit le corps descendre dans le trou, les mottes de terre le recouvrir.

Défaite par la fatigue et l'émotion, elle se coucha sur le sol, souhaitant elle aussi rester là. Joseph se trouvait sous elle, sans cercueil ni linceul, mêlé si étroitement à la terre que, comme il l'avait dit un jour, nulle fleur, nulle herbe ne pourrait plus pousser sans qu'il ressuscite avec elles.

Les paroles du Maître, en cette nuit lourde, prenaient soudain une étrange signification. Christiane sentait son propre corps se mêler au terreau et quelque chose de puissant qui s'emparait d'elle. Elle dit aux disciples :

— « Couchez-vous et priez. »

Elle étouffait tandis qu'il lui semblait étreindre l'univers. Puis la paix, à travers l'acuité de ses sensations, la recouvrit, surnaturelle, tandis que l'esprit divin la pénétrait. Au petit jour ils prêchèrent sur la place de la ville, proclamant que Joseph Litaka était Dieu lui-même.

15

LES cinq Mercédès qui contenaient le gouvernement européen en exil s'enfonçaient dans le Sud-Maroc. Coincé entre les dossiers, Edouard Chanzy, ministre des Affaires étrangères et vice-président du Conseil, contemplait le paysage désertique, les oueds desséchés, les kasbahs en ruines.

Au soir, ministres, secrétaires et chauffeurs se réunirent autour d'un feu de camp. Le président du Conseil, Tiniani, parla de replis stratégiques, des valeurs essentielles de la civilisation, puis s'enlisa en des souvenirs parlementaires.

Edouard se leva, prit une voiture et refit seul le chemin de la journée. Il arrêta la voiture près d'une montagne arrondie

qu'il avait aperçue l'après-midi et qui lui restait dans la mémoire. Déchirant son veston aux rochers, s'écorchant les mains aux ronces, il gravit la montagne.

Un homme l'attendait, un Noir, jeune, tel qu'il l'avait connu à l'université.

— « Edouard, je t'attendais. »

Joseph, environné d'une étrange lueur.

« Je fus pour toi Joseph Litaka mais je n'ai plus de nom ou plutôt je les porte tous. Je ne suis plus de ce monde ou plutôt je suis ce monde car je le porte en moi et je vis en toutes choses. »

L'homme disparut mais Edouard, épouvanté, vit une main remplir le ciel, dont le mouvement régulier marquait la pulsation de l'univers. Il vit une foule innombrable défilant dans la lueur violette de l'aube cependant qu'une voix hurlait :

« Je te donne mes peuples. Prends-les en charge. Rends-les à leur dieu. »

Au petit jour on chercha en vain le ministre des Affaires étrangères. Sa voiture fut retrouvée vide en plein désert. On crut qu'il avait été enlevé par des nomades.

16

On était au cœur de l'offensive chinoise sur la haute Egypte. Les troupes du général Tseu Hi remontaient la vallée du Nil pour détruire le bastion occidental du Soudan.

Le général assis devant le *staff car*, face à la vallée, demeurait immobile, la carte dépliée sur les genoux, guettant de lointains bruits. Le fleuve miroitait au fond de la gorge, dans l'ouate du brouillard matinal. Parfois, sur la croupe des montagnes, la canonnade s'épanouissait en feu d'artifices.

Le radio apparut :

— « Mon général, un message des avant-postes : *Des bandes de soldats occidentaux désarmés arrivent en masse en criant qu'ils se rendent. Ne savons qu'en faire.* »

Le général Mpolo, chef d'état-major, intervint :

— « Les capitalistes se rendent. Faisons-les prisonniers. Nous tenons le Soudan. »

— « Qui les fera prisonniers ? Je ne suis pas sûr de nos hom-

mes. C'est un mouvement contagieux qui risque de se retourner contre nous. Donnez ordre aux chefs de postes de détruire tout ce qui approche, armé ou non. »

A travers les trous d'obus, les soldats arabes et européens s'avançaient sous le feu des armes automatiques chinoises. Ils marchaient sans armes ni casques, les mains en l'air portant des branchages. Derrière chaque fusil mitrailleur chinois vint se placer un sous-officier, le pistolet dans le dos du servant qui tiraillait dans la foule. Mais bientôt la ligne chinoise se leva elle aussi, et les mains en l'air, ils marchèrent à la rencontre de leurs anciens ennemis. Les deux masses d'hommes se rencontrèrent et s'emmêlèrent. Alors un immense cri, jailli de milliers de poitrines rompit le silence. Mpolo, rejoignant le front, comprit le danger. Il réussit à regrouper de l'artillerie et balaya d'un feu violent les troupes qui fraternisaient. Mais, des campements derrière lui, surgissaient d'autres masses d'hommes qui lui passèrent sur le corps. Dans l'après-midi, Tseu Hi contemplait la foule s'écouler à travers la vallée. A l'horizon explosaient les réserves de munitions. Des équipes de meneurs détruisaient systématiquement tout le matériel militaire.

Le chef du peloton de défense de l'état-major vint annoncer que ses hommes ne lui paraissaient plus sûrs et qu'il ne pouvait plus répondre de la sécurité du haut-commandement. Devant ses officiers stupéfaits, Tseu Hi arracha ses décorations et ses épaulettes.

— « J'ai fait mon devoir jusqu'au bout, » dit-il, « mais je dois reconnaître que ces hommes ont raison. »

Et il alla se mêler à l'immense foule qui piétinait dans la vallée.

17

Les deux anciennes armées, emmêlées, remontèrent vers Le Caire. Elles étaient désormais menées par des orateurs inspirés que l'on appelait les « Frères » et qui le soir prêchaient, leur parlant de Dieu, de sa venue sur terre, de sa mort sur la chaise électrique.

Ce fut durant ces longues nuits de la marche en Egypte que la religion de Litaka se teignit de poésie et de mystère. Les an-

ciens soldats, groupés autour des feux de camps, écoutaient les Frères leur parler de la nature, de l'ordre primitif voulu par Dieu et du séjour de Litaka sur terre. Ces hommes si divers, venus de Chine, de Scandinavie, de Sibérie, d'Iran, après tant d'épreuves, communiaient dans le même amour de la nature et le même désir d'une vie pacifique.

Les Frères leur apprirent que Dieu hantait les profondeurs de la terre et en faisait jaillir la vie. Aussi priaient-ils couchés sur le sol. Ils offraient à la divinité des chèvres dont le sang coulait dans le sol et ils enterraient leurs morts nus à même le tuf.

Les troupes envoyées à leur rencontre se joignirent à eux et, quand ils arrivèrent au Caire, les habitants étaient déjà occupés à détruire tous les vestiges de la civilisation industrielle. Ils fondèrent la république de la Nouvelle-Union et nommèrent à leur tête Frère Edouard, ancien compagnon de Litaka qui opérait des miracles.

Ils n'eurent plus le droit de posséder appareils, machines ou livres. Ils reçurent chacun un lopin à cultiver par des procédés archaïques. Certains partirent à travers le monde rejoindre leur patrie. Sur leur passage ils créaient de nouvelles républiques de paix.

18

Le dernier avion décolla de Vancouver, pour s'écraser dans la montagne. La dernière imprimerie fonctionna en Afrique du Sud. Le dernier gouvernement de style classique fut celui du Pérou qui pendant plusieurs années résista à l'influence litakiste.

A partir de ce moment il devient difficile d'écrire une histoire du monde. Avec l'écriture disparaissent les sources historiques. La disparition des moyens de locomotion et de transmission modernes aboutit à un émiettement complet de l'activité humaine et supprime toute coordination entre les événements de la planète.

Il faut cependant souligner la diminution de la population mondiale. Les massacres de la guerre, les armes bactériologiques, la stérilisation de peuples entiers pour des motifs racistes ramenèrent l'humanité à des proportions réduites. Ainsi put-on vivre de façon purement agricole, sans plus de souci de famine.

La race noire, pure et métissée, formait la grosse part de cette

population réduite. Elle s'était répandue non seulement sur toute l'Afrique mais sur le nord de l'Amérique, le Moyen-Orient et le sud de l'Europe. Les Jaunes s'étaient réfugiés dans les îles du Pacifique ainsi qu'à l'ouest des Etats-Unis et du Canada, tout en conservant de forts habitats dans les plaines côtières de Chine.

Quant aux Blancs, réduits en nombre par la guerre et les épidémies, anémiés par les effets à long terme de la guerre bactériologique, ils avaient été repoussés dans le nord de la Sibérie, de la Scandinavie et du Canada. Couverts de fourrure, ils y menaient une existence précaire avec leurs rennes et leurs traîneaux.

L'Eurasie elle-même était vidée de ses habitants. La grande plaine centrale était devenue une immense steppe parcourue par les nomades. Ceux-ci, métissés de blancs et de noirs, menaient leurs troupeaux à travers les espaces déserts, de la Loire à l'Oder, du Rhin à l'Ienessei, à l'infini.

19

APRÈS les rives d'Italie et de Grèce, le bateau en forme de galère, poussé par les rames, remontait lentement les côtes de Provence. Tout au long du rivage les villageois se pressaient pour apercevoir le navire. Les Noirs entraient dans l'eau jusqu'à mi-cuisses et brandissaient des branchages.

Ainsi Christiane l'épouse de Dieu retournait-elle à Lyon, dans sa patrie pour y mourir. Très vieille, dernière survivante de l'avènement de la vraie religion, elle représentait pour les populations qui de loin contemplaient le bateau un personnage mythologique et sacré, baignant dans un passé immémorial. On la vénérait depuis si longtemps sur les autels que ce navire semblait un songe divin qui passait lentement. Christiane, couchée immobile sur la passerelle, dans l'atonie de l'extrême vieillesse, contemplait les villages construits sur pilotis aux lieux jadis appelés Nice, Saint-Tropez, Marseille.

Le navire accosta dans les environs d'Aigue-Mortes dont demeuraient des ruines de pierre et la litière de la sainte, gardée par des hommes en armes, remonta le Rhône. Des bandes de pillards guettaient le cortège. Les nomades qui hantaient la plaine européenne formaient le dernier noyau de Chrétiens. Ils vénéraient un chef qu'ils appelaient pape et qui séjournait sur la Volga.

Christiane mourut près de l'ancienne ville d'Arles au milieu de son escorte et des villageois agenouillés. Le prédicateur Anoulki, qui l'avait accompagnée, déclara en lui fermant les yeux que le voyage de Dieu sur terre était désormais accompli et que les choses éternelles s'achevaient.

Arrivés à Lyon, ils déposèrent le corps dans les ruines d'un ancien sanctuaire, sous la garde de quelques villageois apeurés. Cinquante ans plus tard, à la suite d'incursions de nomades, la dépouille sacrée fut ramenée sur la côte, dans la baie de Monaco. On y éleva un temple immense, centre de pèlerinages dont les richesses accumulées excitèrent plus d'une fois la cupidité des Barbares.

20

FRÈRE EDOUARD, ancien compagnon de Litaka et premier Maître de l'Eglise, avait rassemblé la doctrine du Maître en un tout cohérent. Son poème *La Voie*, retraçant la vie de Litaka et rapportant ses paroles, fut transmis oralement de génération en génération. Il tint lieu durant des siècles de tout aliment intellectuel et artistique. L'œuvre achevée, le litakisme constitué en un tout cohérent, Edouard fut enlevé dans les cieux alors qu'il priait sur le Mont Sinaï.

L'étendue de l'aire de dispersion de la nouvelle religion comme la survivance en son sein des pratiques chrétiennes provoquèrent rapidement des différenciations régionales, des mouvements hérétiques ou messianiques localisés. Ce sont là de vastes ensembles que ne pouvait réaliser le paysan enfermé dans son village. On n'y recevait que peu de nouvelles. Les communautés rurales, séparées par les forêts et les steppes, vivaient repliées sur elles-mêmes avec leurs prêtres tout-puissants, leurs statues de Litaka et de Christiane au centre du village et leurs traditions locales. Parfois passaient des prêcheurs ambulants, des envoyés du Grand-Frère du Caire ou des pèlerins partant aux centres de pèlerinage locaux, voire à Monaco. Parfois éclataient des guerres entre communautés ou avec les nomades. Les siècles passaient, très lentement, sans changements notables, dans la pulsation du temps immémorial. Trente siècles de vie hâtive, des Pyramides à la guerre

raciale, n'avaient formé qu'une parenthèse négligeable dans l'histoire de l'humanité et l'homme retrouvait spontanément la vie engourdie de la préhistoire. Les siècles passaient comme, à intervalles réguliers, tombe une goutte d'eau sur le rocher, comme se forme imperceptiblement la stalactite. Ils passaient indifférenciés, immuables, sur les mers, les bois, les champs et les peuples en prière.

(voir page 160)

R. BRETNOR

La femme de la Terre

L'amour entre un être humain et un être extra-terrestre : un thème qui, en science-fiction, a toujours donné lieu à des récits attachants. R. Bretnor en tire la matière de ce conte touchant, où la barrière qui s'élève entre les amants de planètes différentes est de nature psychique.

Après qu'ils eurent fait l'amour, Will Adamson resta étendu, baigné par le clair de lune qui dessinait sur eux l'image des volets. Seule sa main gauche caressait encore la ligne gracieuse formée par la hanche d'Halley, de sorte qu'ils étaient toujours unis, et il s'abandonnait à la douceur de cette nuit d'été.

La fenêtre ouverte lui permettait d'entendre le murmure du ruisseau sur le sable et les graviers, la note plus haute lancée par les grenouilles, les bruits des petites bêtes sauvages — le tout donnant un concert qui faisait mieux ressortir le silence de la Terre endormie. C'était un miracle, après le tohu-bohu de la grande ville, de cette New York omniprésente à laquelle il s'habituait péniblement, mégalopolis dont il éprouvait encore l'effet destructeur.

Il restait immobile, songeant à Halley, à ce monde où elle vivait, à leur rencontre et à ce qui les avait unis. Halley lui avait tout dit sur elle-même — l'important, du moins. Elle ne venait pas d'un autre Etat, comme beaucoup, mais l'endroit où elle était née, dans l'Etat de New York, semblait plus éloigné de la ville que Chicago, Saint Louis ou San Francisco. Son père occupait un poste de principal de collège et sa mère était elle aussi dans l'enseignement — tous deux d'esprit ouvert et moderne, mais à la façon dépassée des années 1930. Halley avait rêvé d'être maquettiste, pour finalement se contenter d'un emploi de sténo-dactylo ; mais c'était dans la publicité, petite porte à côté de la grande qu'elle aurait voulu franchir. A titre d'expérience, elle avait déjà fréquenté un ou deux garçons. On peut se sentir bien seule, à New York, et

chercher du réconfort, de l'intimité auprès de quelqu'un qui vous est sympathique. Elle riait en disant cela. Son prénom n'était pas Halley, mais Hazel. Et Hazel ne convient ni à une maquettiste, n'est-ce pas, ni à une secrétaire.

Halley... Elle était grande, presque aussi grande que lui, souvent belle, d'une beauté épanouie qui était à l'opposé du style mannequin. Il la considérait presque comme une femme de chez lui, de celles qu'il avait aimées et qui l'avaient payé de retour, et il se sentait envahi de pitié pour elle, pour sa jeunesse, ses espoirs, sa beauté, sa terrible solitude.

Le sommeil poussa une vague jusqu'à lui, l'emporta quelques instants, le rejeta, l'emporta de nouveau. Entre chaque vague, ni endormi, ni tout à fait éveillé, il revoyait son propre monde. « Je sais bien que tu es Américain comme moi, » lui avait-elle dit. « Pourtant, j'ai de la peine à le croire, Will. Tu es un mystérieux étranger. Oui, voilà ce que tu es. Tu viens de très loin. De très, très loin. »

« Grand Dieu ! » avait-il songé alors. « Que dirait-elle si je lui expliquais tout ? Le nombre d'années-lumière et la façon dont j'ai été préparé. Que dirait-elle si elle pouvait vraiment voir la couleur de mes yeux ? » Comme c'était étrange de l'entendre parler d'intimité entre eux...

Il s'abandonna au sommeil. A un rêve dans lequel il se retrouvait sur sa propre planète, à l'époque où il n'était question que de la grande découverte récemment faite. Un autre monde peuplé d'humains ! Il était trop jeune, alors, pour bien en saisir la portée, mais il avait pris part à la surprise, à la joie générales. Et maintenant, son rêve ne contenait que déception, une déception qui était venue plus tard seulement, après le retour des premiers explorateurs. Puis, tout à coup, comme tous les rêves, celui-ci disparut. Will se retrouva adolescent. Il revivait son premier amour, enclos dans cette intimité à deux qui lui donnait un sentiment tout neuf de perfection.

Il s'éveilla soudain. Il était seul. Sula la douce, Sula aux cheveux d'or se trouvait à des années-lumière de lui, perdue tout au fond de l'espace. Sula et tous ses frères de race. Un mur terrible, au-delà duquel on l'avait confiné, le séparait d'eux. Il était seul avec son moi, avec ses pensées, retranché des autres derrière le mur qui le protégeait du gouffre d'horreur où cette planète l'aurait précipité : gouffre peuplé de pauvres êtres hantés par les cauchemars hurlants, la répulsion, la peur, la haine. Il se

remémorait l'aventure du premier astronef rompant son orbite et plongeant à la verticale pour arriver presque en plein centre des taudis et des abattoirs de Chicago. Cette idée lui arrachait encore un frisson — oui, même à présent, alors qu'il pouvait déambuler comme n'importe quel Terrien au milieu de ce pandémonium sans éprouver la moindre gêne.

La lune mettait son reflet argenté sur la chair d'Halley, et il s'aperçut que ses doigts cherchaient le réconfort dans cette tiédeur offerte. Lentement, elle se retourna et lui donna un baiser. Puis ils demeurèrent enlacés, échangeant ces chuchotements par lesquels on se confie mille petites choses. « Ne dis plus rien. Ne dis plus rien, mon chéri. Je veux te parler de moi... » Et Halley se mit à évoquer certaine poupée baptisée Geraldine, et un chat roux qui ronronnait tout contre son oreille dans leur grenier. Un chat dont l'habitude était de grimper par le lierre pour se faire ouvrir la fenêtre en miaulant. Une fois, un matin d'hiver, elle l'avait accueilli tout transi, pattes glacées, mais ronronnant comme une fournaise. Puis, l'âge venant, il était mort. Ce dernier souvenir fit pleurer Halley.

L'esprit de Will se rebella. *Comment l'amour peut-il survivre dans un tel monde ?* Et pourtant, il survivait — bien mince et fragile, mutilé, déformé, mais il survivait. C'était là ce qu'il y avait d'extraordinaire, un miracle dont Will cherchait l'explication. Il lui fallait découvrir si cette faculté considérée par sa race comme la source même de l'amour existait sur cette planète. Il désespérait d'y parvenir. Il avait lu tous les livres traitant de télépathie — les expériences tâtonnantes, les arguments pour ou contre — et aucun n'aboutissait à quelque chose de valable. Il n'y avait ici que des cas purement fortuits ou, en mettant tout au mieux, des éclairs d'intuition désordonnés. Chaque cerveau était coupé des autres, chaque individu isolé de ses frères. Il n'y avait nul contact possible.

Et il se révoltait contre cette idée.

— « Will... » chuchota-t-elle. « Est-ce que tu m'aimes ? Rien qu'un peu ? »

— « Je t'aime beaucoup, Halley. »

— « Mieux que toute autre ? »

— « Mieux que personne à des milliards de kilomètres d'ici. »

Elle eut un petit rire. « Oh !... » La voix d'Halley se fêla un instant. « Ça me paraît rassurant. »

Elle prit son visage entre ses mains et l'embrassa. « Je vais peut-être tomber amoureuse de toi pour de bon, Will. »

Une semaine plus tôt, il se serait cabré. Pareille chose était évidemment impossible. Cela ne pouvait être. Comment s'éprendre de quelqu'un que l'on ne connaît pas ? De quelqu'un que l'on ne connaît pas *vraiment*, à la manière dont on se connaissait chez lui ? Et pourtant... oui, fait étrange, il se sentait attiré vers elle ; et plus étrange encore, à quel point il avait été sensible aux mots, aux expressions de ce visage, à ce contact charnel, à cette tendresse, à ce désir partagé, même si le partage demeurait incomplet.

Il prit peur. C'était impossible. Ridicule. D'abord, avant longtemps, il lui faudrait rassembler toutes ses forces en réserve, rompre le mur de silence et appeler ceux qui viendraient le chercher et auxquels il rendrait compte de son échec. Le mur n'était pas impénétrable. Il pouvait le percer, appeler au secours, être entendu de ses frères de race qui plongeraient en quelques minutes jusqu'à lui. Savoir cela était pour Will son ancre de miséricorde, la bouée qui l'empêchait de sombrer dans la folie. Et voici que... qu'il éprouvait maintenant du mécontentement.

Que représentait-elle donc pour lui, à présent ? Une consolation. Un refuge. Celle qui s'offrait en remplacement d'êtres chers, de ses affections réelles, des gens qu'il connaissait vraiment — et dont il se trouvait si loin. En somme, elle n'était rien de plus que le reflet de sa propre solitude, de son vide temporaire, du besoin normal qu'éprouvent les humains.

Oui, mais...

Mais il y avait autre chose. D'abord, le courage dont Halley faisait preuve. Elle se montrait gaie dans un monde où, suivant les lois naturelles qu'il connaissait, seuls les êtres durs et stupides pouvaient montrer bon visage. C'était grâce à ce don profond qu'Halley répandait l'amour autour d'elle, là où l'amour n'aurait dû être qu'une herbe chétive poussée par hasard. C'était le miracle. Miracle qui l'avait dissuadé, lui, de renoncer immédiatement.

— « Halley... » chuchota-t-il. « Halley... moi aussi, je t'aime. » Il disait vrai, tout en sachant qu'il mentait dans la promesse implicite. Il comprenait que pour elle, amour signifiait foyer, mari, enfants, présence continuelle.

Elle ne chercha pas à exiger davantage en paroles. Elle lui donna simplement un baiser, caresse légère, étrangement chaste, qui confirmait l'aveu et traduisait le bonheur. Puis elle se dressa

sur son séant, laissant tomber ses longs cheveux dont les mèches frôlèrent Will.

Il sentit la honte et le désarroi l'envahir. Il s'y arracha. Il tendit les bras, attirant Halley contre lui, laissant son corps proclamer son involontaire vérité pour réduire au silence, momentanément, le mensonge qui y faisait écho.

Will Adamson se réveilla une seconde fois à la pointe du jour et sentit que la nuit était devenue fraîche. Ce fut le silence qui l'enleva au sommeil. Il se rendit compte de nouveau à quel point il avait pris l'habitude de l'incessant vacarme urbain : tel un passager récemment débarqué et à qui, inconsciemment, manque le tangage du navire, il était sensible à l'absence de ce tumulte dont le protégeaient pourtant ses barrages mentaux.

Il le détestait, mais son absence lui semblait une ruse, la menace d'un péril caché dont il risquait d'être victime à l'improviste, son bouclier abaissé. D'un seul coup, automatiquement, il fut sur ses gardes. Mais rien ne changea : le paisible silence de la campagne stagnait toujours.

Il se détendit, et ses pensées revinrent au monde qui était le sien. Il songea à tout ce que ses frères de race connaissaient : l'éveil progressif des facultés télépathiques chez l'enfant, puis chez l'adolescent ; l'apprentissage entre l'époque où elles ne sont que la vague conscience des émotions d'un parent, d'un camarade ou d'un animal familier, et la période si délicate du « tri », lorsqu'il faut arriver à sérier cette multitude de pensées assiégeant votre propre cerveau. Il se rappelait comment son peuple avait trouvé le moyen de recevoir les pensées — plus étranges celles-là, pensées indescriptibles — d'espèces vivant sur d'autres planètes, dans d'autres galaxies. Et comment ses frères avaient fini par découvrir qu'ils pouvaient eux aussi établir la liaison, lancer leurs messages par-dessus le gouffre immense séparant les astres. Comment ils avaient résolu, du moins jusqu'à un certain point, le mystère de la mort. Et son cœur se serra, car toutes ces données étaient autant d'obstacles dressés entre lui et Halley, entre sa race et celle de la Terrienne. La honte, le remords l'envahirent à nouveau : honte d'avoir fait une promesse trompeuse, de s'être réfugié derrière un mensonge facile, et honte de sa faiblesse qui l'obligeait à y recourir.

Et soudain, il comprit que toutes les observations, toutes les

conclusions auxquelles il aboutissait au sujet de la race peuplant cette planète paradoxale, si laide et si belle à la fois, il comprit que toutes ces déductions ne suffisaient pas. Il lui fallait *savoir.* Il avait besoin d'une certitude avant de repartir. Etaient-ils infirmes de naissance, des êtres incomplets, chacun condamné à vivre isolé jusqu'à la mort ? N'y avait-il pas en eux un embryon, une étincelle cachée qui pourrait devenir flamme et faire d'eux des humains véritables ?

Sa formation intellectuelle, les doctrines reçues, tout lui dictait d'en rester là, de se borner aux faits observés, d'attendre peut-être que d'autres recherches fussent entreprises et d'accueillir philosophiquement le verdict final.

Mais Halley qui reposait à ses côtés, si paisible et si douce dans le sommeil, lui montrait bien qu'il ne pourrait pas renoncer à savoir. Il devait en avoir le cœur net.

Et il ne lui restait qu'un moyen.

Recourir à l'ultime ressource, abattre le mur protecteur, appeler les quatre qui attendaient son signal, placés en orbite autour de la Terre. Il devait essayer de pénétrer dans les pensées de Halley. Quoi qu'il arrivât, cela signifiait qu'il ne pourrait demeurer, car son propre cerveau, sans défenses et sans aide, ne pourrait survivre ici.

Quoi qu'il advînt, il perdrait Halley, comme il l'avait toujours appréhendé. *Et si... et s'il y avait une étincelle ? Peut-être alors pourrais-je revenir. Peut-être...* Puis il s'avoua l'inanité, la vanité de ce faible espoir. Non. Il n'y avait pas d'étincelle. Il ne pouvait y en avoir.

Et pourtant il lui fallait s'en assurer.

Un grand froid le pénétrait. Sa chair était glacée. Il avait peur. Méthodiquement, il s'obligea à suivre le processus physique et mental destiné à détruire sa carapace protectrice, n'ignorant pas qu'une fois la chose accomplie, le mur n'existerait plus. Il ne lui resterait alors que deux ou trois secondes pour tendre sa volonté contre l'assaut meurtrier de cette planète et pour chercher en Halley ce qui s'y cachait peut-être — avant de déployer toute son énergie pour ne pas perdre la raison et la vie.

Comme on le lui avait enseigné, il fit appel en imagination à cette expérience transcendante, à cette coordination de toutes les pensées pour atteindre à la Communion totale.

Puis, tel un homme qui se jette en furieux contre une porte

close, il sonda. Croyant être repoussé, son cerveau donna toute la force dont il disposait.

Mais il ne rencontra pas de verrou. La porte n'était pas barrée. Le cerveau endormi d'Halley n'offrait pas le moindre obstacle. Inconsciemment il s'empara du sien à l'instant même, le plongeant dans un abîme de ténèbres, dans un tourbillon qui le happait toujours plus bas, au fond d'un abîme qui se mesurait par années. Maelström sillonné de démence, de blasphèmes, de cruautés mordantes et d'aversions dévastatrices, de cauchemars frénétiques et de regrets désespérés — et d'amour, un amour exultant où l'être s'immole, amour avide de posséder, amour aveugle, splendide et conquérant.

Il tombait sans pouvoir résister, n'ayant d'autre secours que la conscience de cette Communion totale. Puis, soudain, le temps s'arrêta. Tout fut calme. C'était un monde où aucune pensée malsaine ne venait rôder, ternir sa paix et sa joie, peupler son étendue d'abominations. Une brise légère soufflait. Le ciel était limpide. Halley avait sept ou huit ans. Elle suivait le trottoir d'un pas sautillant, songeant au pain d'épices et autres friandises, et à la belle robe que grand-mère lui avait promise pour Geraldine. Will, l'intrus, faisait partie intégrante d'elle-même et de son bonheur — de sorte que quand la chose arriva, il reçut lui aussi le choc dans toute sa violence.

La faculté s'éveilla sans le moindre signe précurseur. Rien de progressif, rien qui permît de s'habituer au fur et à mesure : elle s'éveilla, simplement — et à quelque distance de là, dans un misérable galetas, un horrible vieillard, avec des gestes lents qui semblaient presque caresser, fouaillait une petite chienne sur le point de mettre bas.

Immédiatement, dans toute son horreur et sans lui faire grâce d'un détail, l'épisode envahit les pensées d'Halley. Elle s'immobilisa. Elle aurait crié si elle avait pu...

Halley avait eu un gémissement étouffé. Maintenant elle s'éveillait avec des mouvements convulsifs. Elle se dressa à genoux sur le lit. Même alors, son cri mourut entre ses lèvres. Elle restait là, à le regarder fixement, essayant en un geste bizarre de cacher sa nudité, et un frisson incoercible la faisait trembler.

Il sentit l'esprit d'Halley se rebeller contre l'horreur de cette chose survenue tant d'années auparavant — puis tendre une nouvelle fois, extasié, vers cette Communion à laquelle lui-même avait toujours part. Il sentit son épouvante indicible, glacée comme la

mort. Il sentit la compréhension naître en elle. Il n'eut pas le temps de se demander : « *Qu'ai-je fait ?* » Il se rendit seulement compte qu'Halley et ceux de sa race possédaient la faculté à un degré encore plus élevé que lui et ses frères, mais que les Terriens ne pouvaient l'utiliser. La plupart d'entre eux, afin de survivre, devenaient simplement sourds aux bruits terribles de la ville, ces bruits qu'ils entendaient sans les entendre.

Il en était ainsi depuis des générations, des millénaires, et ceux qui ne pouvaient le faire sombraient dans la démence ou dans la mort. Puis, alors que son cerveau à lui cédait inévitablement sous le choc, il sentit l'immense force innée qui existait en elle, qui la rendait de nouveau sourde au vacarme, mais de façon consciente — car si elle était encore terrifiée, elle éprouvait un sentiment de victoire volontaire.

Un peu plus tard, quand ses amis vinrent le chercher, elle le tenait serré dans ses bras, caressant ses cheveux et lui souriant, prête pour leur long, très long voyage.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Earthwoman.

J. T. McINTOSH

La scie et le menuisier

J. T. McIntosh, qui a aujourd'hui 43 ans, est moins prolifique qu'il ne le fut il y a quelques années. Il excellait alors dans un genre très personnel où se mêlaient la science-fiction et l'espionnage ou le policier, peignant des sociétés futures aux structures paradoxales et des colonies stellaires en guerre froide. De cette période datent des nouvelles comme **La main tendue, Les moutons et les loups** (**Fiction** n[os] 37 et 46), ainsi que **L'espion** ou **La première dame de Lotrin** dans l'ancien **Galaxie** et son roman **Monde en oubli** au « Rayon Fantastique ».

La scie et le menuisier est le récit minutieux d'une enquête à bord d'une vaste station spatiale, quelque part dans le système solaire, où un homme a été tué par un robot. On retrouve dans cette longue nouvelle le goût de McIntosh pour la description de milieux humains « fermés » et la multiplication des protagonistes soigneusement analysés.

Je fus réveillé au milieu de la nuit par quatre hommes taciturnes, aux visages durs, dont l'aspect me fit peur. Ils se contentèrent de me dire qu'ils devaient m'emmener d'urgence « au service ». Le seul complément d'information que je pus obtenir d'eux, c'est qu'on ne me demandait pas mon avis, ce qui était l'évidence même.

Ils me firent monter dans une grande voiture noire, qui gagna le centre de la ville. C'étaient, sans aucun doute, des agents du service de sécurité. A aucun moment je ne les pris pour des malfaiteurs ou de simples flics. Je n'en fus pas rassuré pour autant.

Il ne suffit pas d'avoir la conscience tranquille. Un savant qui s'occupe de recherches ultra-secrètes en matière de robotique (ce qui est mon cas) n'est jamais certain d'être absolument irréprochable aux yeux des officiels. Jadis peut-être, aux premiers temps de la sécurité, cela aurait été possible : on ne pouvait entrer au centre d'études sans produire un certificat de non-déviationnisme remontant au moins à neuf mois avant la naissance. Mais tout cela a bien changé de nos jours et c'est tant mieux. On estime

que la personne qui n'a pas eu quelques idées avancées à quatorze ans serait incapable d'avoir des opinions originales, audacieuses, en atteignant la trentaine, la quarantaine ou la cinquantaine. Pourtant, si valable que soit ce principe, certains faits dans le passé d'éminents chercheurs étaient encore considérés comme dangereux lorsqu'ils étaient révélés. Or, de nos jours, il arrivait souvent qu'ils se révèlent alors que vous étiez déjà au centre d'études, au lieu de vous en avoir préalablement interdit l'accès.

Par exemple quelque imbécile haut placé ne pouvait-il tirer des conclusions erronées de cet échange international de bons procédès que, le Dr Yo San Lin et moi, avions fait cinq ans plus tôt, ayant constaté que nos recherches faisaient double emploi ? Nous nous étions rencontrés en Suisse, nous évitant ainsi à chacun sept années de tâtonnements. Nous avions joué franc jeu. Yo n'aurait pu, indiscutablement, faire le travail que j'avais accompli ni moi, indiscutablement, le sien. Au point de vue politique, la transaction était neutre — notre loyauté envers nos pays n'était pas en cause. Mais le service de sécurité pouvait avoir une opinion différente.

En arrivant à destination, je fus conduit dans un petit bureau et laissé seul (était-ce bon signe ?) en présence d'un homme en qui je reconnus le général Deacon.

Le général Deacon était de ceux qui avaient un faux visage, au double sens du terme. Le visage inexpressif que j'avais devant moi ne prétendait pas être le sien ; encore qu'il fût de bonne qualité, on voyait sans peine que c'était un masque. D'ailleurs, ce masque était assez ingénieux pour permettre aux collaborateurs directs du général de passer pour son *alter ego* dans la rue, mais confectionné de telle sorte que lui seul pouvait s'en servir.

Dans l'autre sens du terme, avec ou sans masque, le général Deacon avait évidemment des fonctions plus importantes que celles qu'il était censé exercer dans le service. Les dactylos, les employés et tout le menu fretin de la bureaucratie, y compris celle touchant de près la sécurité, croyaient que ses attributions n'excédaient pas celles qu'on lui connaissait, mais nous, les initiés, savions bien que son rôle était différent.

Je le connaissais plutôt de réputation que personnellement et j'avais tout lieu de croire que c'était réciproque.

En tout cas, il ne perdit pas de temps. « Dr Spring, » dit-il, « vous allez partir pour la Station X, dont l'emplacement et

l'utilité ne vous seront pas révélés... Sachez seulement qu'elle se trouve quelque part dans le système solaire. Là-bas vous enquêterez sur un meurtre. »

Je me sentis soulagé d'un grand poids. Quand la sécurité arrive à mi-chemin de la raison, elle quitte les voies inutilement tortueuses. Il n'y avait là aucun coup fourré. J'étais chargé de mener une enquête criminelle sur une station spatiale qui *faisait* vraiment partie du système solaire.

Rassuré de ce côté, j'exprimai néanmoins ma surprise. « Enquêter sur un meurtre ? Moi ? »

— « Vous avez été sélectionné. Evidemment parce que le nœud de la question est une affaire de robotique. Il s'agit d'un meurtre commis par un robot. »

J'ouvrais la bouche pour répondre, mais je me ravisai. Il était inutile de dire que les robots n'assassinaient pas des êtres humains. Ils ne pouvaient tuer de leur propre initiative. Mais sans doute avait-on fait le nécessaire. En somme, le problème serait facile à résoudre.

— « Pourquoi vous faut-il un expert en robotique ? » demandai-je. « Un être humain a tué un autre humain. Le robot n'a servi que d'instrument. Si un homme avait la tête coupée avec une scie, feriez-vous appel à un menuisier pour débrouiller l'affaire ? »

— « Justement, » acquiesça le général de façon évasive.

Il n'était pas difficile de comprendre sa pensée. Il ne voulait pas dire qu'il ferait appel à un menuisier si un homme était tué au moyen d'une scie. Son « justement » signifiait que j'avais été choisi parce que j'étais capable de voir tout de suite, sans connaître les détails, que le meurtre commis par un robot n'était, en aucune façon, obligatoirement du ressort d'un expert en robotique.

Le général Deacon se leva. (Déjà ?) « Vous allez monter sur un patrouilleur qui part dans dix minutes d'une rampe de lancement secrète de ce bâtiment. Vous serez transbordé sur un croiseur, mais les détails de votre voyage ne vous concernent pas. Vous ne connaîtrez pas votre destination et il est superflu de vous faire remarquer que la durée du voyage peut être modifiée de manière à vous donner l'impression que vous avez fait un parcours plus long ou moins long que vous ne le croyez. »

— « Pas d'instructions ? » demandai-je.

— « Aucune. On vous donnera des renseignements détaillés à votre arrivée. Je ne vous dirai qu'une chose — cette affaire de meurtre doit être résolue. Vous n'êtes pas censé être un policier. Découvrez l'assassin, prouvez au commandant de la station spatiale le bien-fondé de vos conclusions et l'on ne vous en demandera pas plus. Vous n'entendrez peut-être jamais parler de la fin de l'histoire. Mais toute l'organisation du personnel des stations spatiales peut être bouleversée par suite de cet événement et du résultat de votre enquête. »

Il hésita un instant puis, quittant son bureau, il vint me serrer la main et me dit : « Tout ce que vous avez à faire c'est de voir juste. Si vous échouez, dites-le, un autre ira vous relever. Nous isolerons, si nécessaire, la station spatiale concernée jusqu'à ce que tous les membres du personnel meurent de vieillesse. Nous n'avons pas à introduire une instance en justice. Il est donc inutile que vous soyez le Grand Détective qui met tous les points sur les *i* en apportant ses preuves et arrache les aveux de l'assassin pour plus de sûreté. Il vous suffit de convaincre le commandant, voilà tout. »

Je ne pus m'empêcher de demander : « Mais si le commandant est l'assassin ? »

Le masque essaya de sourire. « C'est possible. Si telle est votre conclusion, vous serez à même de vous entendre avec la flotte spatiale pour qu'on vous emmène, la station demeurant isolée. Alors nous agirons et votre tâche n'en sera pas moins terminée. Mais l'hypothèse particulière que vous venez de formuler semble improbable... l'homme qu'on a tué n'était autre que le fils unique du commandant. »

Deacon avait dit vrai en me prévenant que les détails du voyage ne me concernaient pas. J'aurais pu aussi bien être un colis portant l'étiquette : « échantillons sans valeur » et enfermé dans une cale obscure. Je ne pouvais même pas être sûr que le voyage ait duré quatre jours, comme je le pensais, car l'on me fit revêtir une combinaison noire, après m'avoir dépouillé de tout ce que j'avais sur moi, y compris ma montre. Le temps passé sur les deux astronefs — le patrouilleur et le croiseur — a pu, en ce qui me concerne, faire l'objet d'un vaste truquage. On a pu me droguer à deux ou trois reprises et me raser chaque fois huit heures environ avant mon réveil.

Après x jours je fus déposé dans une station spatiale que l'on ne m'autorisa pas à voir. Je suppose que les deux raisons pour lesquelles il ne me fut même pas permis d'y jeter un coup d'œil étaient les suivantes : 1°) En examinant l'espace autour de moi je pourrais savoir exactement où je me trouvais (ce qui était faux), et 2°) la forme et les dimensions de la station pourraient être tout à fait significatives pour moi (ce qui était encore faux).

Aucun des astronautes ne débarqua avec moi. Ils me remirent en d'autres mains, firent signer un bon de livraison et repartirent.

Puis, entre deux techniciens en combinaisons blanches, aussi peu loquaces mais un peu plus souriants que les quatre agents de la sécurité qui m'avaient conduit chez le général Deacon, je suivis d'interminables couloirs...

Les stations spatiales, constatai-je, n'étaient pas aussi froidement fonctionnelles que l'on aurait pu le supposer. Celle-ci était chaude, aérée, vivante, en dépit du fait qu'un crime y avait été commis. Bien que des ordres aient dû être donnés pour qu'il n'y ait ni incidents, ni démonstrations quelconques à l'arrivée du Dr Spring, et malgré mes gardes du corps, je traversai une communauté humaine qui se comportait à peu près normalement, mais on ne pouvait se tromper sur le sens de certains signes.

Des gens sortaient par des portes ou débouchaient de couloirs latéraux et, à notre vue, selon leur connaissance de la situation et leur tempérament, ils battaient vivement en retraite ou s'arrêtaient pour nous dévisager sans façon. Les uns m'adressaient un sourire de bienvenue, les autres fronçaient les sourcils d'un air mauvais. Certains semblaient effrayés ou jetaient des regards étonnés sur mes deux gardiens (ce qui les faisait rougir) ou bien chuchotaient avec d'autres gens derrière eux. Bref, ils se comportaient comme les habitants d'une petite ville de province quand une personnalité importante du moment vient en visite officielle.

Une petite ville. Tout le problème était là. Une station spatiale de cette dimension était une petite ville. D'après ce que l'on m'avait dit, cela aurait pu être n'importe quel genre de station — un relais postal avec quatre hommes, par exemple. Pour ce que j'en savais à présent, le chiffre de la population pouvait se situer entre cinq cents et cinq mille hommes, femmes et enfants. Je ne voyais pas de gosses au-dessous de quatorze ou quinze ans — mais cela signifiait qu'ils devaient être à l'école ou dans une garderie.

Quelle que fût l'utilisation de cette station, elle était organisée

selon les principes d'une communauté permanente plutôt que d'un phare de l'espace. Le service ne se faisait pas, disons, par roulement de deux à trois mois, mais il était plus ou moins continu, avec des pauses fréquentes et des congés, moins fréquents, hors de la station. De cela découlaient plusieurs conclusions dans lesquelles je dus me débattre.

Je vis également ce qu'il y avait à voir... Un environnement chaud, bien aéré, avec une pression normale correspondant à peu près au quart de la gravité terrestre. Des gens minces, alertes (les excès de table et le manque d'exercice devaient être proscrits), vêtus comme les habitants d'une petite ville plutôt que des techniciens. Pas d'uniformes et seuls mes gardes du corps et quelques mécaniciens ou employés de labo portaient des tenues spéciales, en dehors de moi. Un vif intérêt pour ma personne, tout le monde étant au courant du motif de ma venue. Il y avait de la peur aussi, non pas que j'aie pu en inspirer à ces gens dont l'intelligence était évidente, mais parce que l'on avait dû faire appel à un étranger, dans leur petit monde, pour enquêter sur un homicide.

Puis il y eut une rencontre, qui pouvait être fortuite, comme toutes les autres, ou bien arrangée d'avance...

Un homme jeune, légèrement joufflu mais ayant une carrure d'athlète, qui marchait devant nous, entendit nos pas, se retourna et resta bouche bée. Il s'arrêta. Les gardes, mal à leur aise, s'arrêtèrent aussi.

— « Dr Spring ? » s'enquit-il.

— « Oui, monsieur, » répondis-je. « A qui ai-je l'honneur ?... »

— « Oh, excusez-moi... Je m'appelle Bob Wilde. Vous entendrez parler de moi dans un instant. Je ne veux rien dire, absolument *rien*, si ce n'est que... vous êtes un homme de science, n'est-ce pas ? Vous ne sautez pas aux conclusions hâtives. »

— « Mes conclusions ne sont jamais hâtives, » répondis-je, « car je prends le temps de réfléchir. »

Il eut un soupir de soulagement. « Bien, » dit-il et, sans un mot de plus, il disparut dans un passage latéral.

Les gardes ne dirent rien. J'eus envie de leur demander qui était Bob Wilde (qu'ils connaissaient sûrement) mais je me retins et nous repartîmes.

Soudain les gardes s'arrêtèrent à l'improviste pour ouvrir sans frapper une porte semblable à des centaines d'autres devant les-

quelles nous étions passés. L'un d'eux dit d'un air gêné : « Dr Spring... le commandant Hogg, » et ce fut tout. La porte se referma dans mon dos et je restai seul avec le commandant.

— « Je suis navré de cet accueil, Dr Spring, » fit le commandant d'un ton aimable. « Avant toute chose, permettez-moi de vous faire oublier vos premières impressions. »

— « Sont-elles forcément mauvaises ? » demandai-je doucement.

La pièce n'était ni un bureau, ni une salle d'études, ni un petit salon, mais plutôt une sorte de cabine de contrôle, avec une série d'écrans, sans aucun appareillage visible et très peu de commutateurs. Il n'y avait aucun siège, aucune table, aucun divan. Nous devions rester debout.

Le commandant était un homme mince et souriant, qui paraissait âgé de trente-cinq ans mais pouvait en avoir dix de plus. (C'est sur le meurtre de son fils que je devais enquêter et il ne pouvait pas s'agir de la mort d'un adolescent d'une quinzaine d'années.) Il avait des cheveux noirs, sans un seul fil d'argent.

Chose assez bizarre, j'écoutai plutôt distraitement son préambule, n'en retenant que le sens général. Il essayait avec ardeur de me convaincre que sa station spatiale était une bonne station, que le travail n'y connaissait aucun relâchement, que la désinvolture des frigs était trompeuse et que le fait qu'un assassin froidement calculateur se fût trouvé dans la masse ne nuisait guère au tableau d'ensemble...

Mon Dieu, pensai-je, on vient de tuer son fils et cet homme commence par défendre sa station contre le Grand Expert envoyé pour découvrir l'assassin.

Tout ce que je trouvai à dire fut : « Les frigs ? »

Il s'arrêta net sur sa lancée. Je n'aurais pas dû l'interrompre — j'aurais dû le laisser continuer, et me renseigner plus tard sur les frigs.

— « Ce n'est qu'un mot pour... nous autres, » dit-il. « On désigne ainsi tous les gens de cette station. »

— « Hommes, femmes et enfants ? »

— « Oui. »

J'attendis qu'il reprenne le fil de son discours, mais il ne le reprit pas. N'ayant prononcé que ces six mots, je décidai de ne

plus parler autant désormais. Néanmoins il fallait que je le relance.

— « Commandant, vous avez tort, » lui dis-je, « tout à fait tort. J'ai constaté, en me rendant chez vous, que je n'avais jamais vu, jamais ressenti une telle atmosphère de solidarité, d'entente, de confiance mutuelle, à cette heure où tout le monde est sous le coup d'un grand choc. »

Mon petit laïus était parfait. Seul le dernier mot aurait pu être une erreur, mais il se trouva qu'il n'en fut rien.

— « C'est cela, » s'empressa de dire le commandant. « Nous n'avons pas compris. Nous avons demandé — j'ai demandé de l'aide — parce qu'aucun de nous n'a la moindre idée de ce qui a pu se passer, ni pourquoi cela a pu se passer. Oh, ce n'est pas seulement le meurtre. Il y a environ deux mois un de nos meilleurs hommes a tué sa femme. Il est maintenant à Milan, dans un asile, le pauvre diable. Evidemment, il aurait dû résoudre une situation impossible d'une autre manière et c'est ce qu'il a tenté de faire, mais cela n'a pas marché. Rien d'autre ne pouvait marcher. En tuant la garce qu'il aimait — et que nous ne tolérions ici qu'à cause de lui — il n'a rien résolu non plus, bien sûr, mais... »

Il s'interrompit de nouveau et je compris que je n'en saurais pas plus long sur le pauvre diable qui se morfondait dans une maison de santé de Milan.

— « John, » reprit le commandant, en changeant de sujet, « se hérissait facilement. J'ai essayé de l'en corriger. Il avait vingt-trois ans — ce n'était plus un enfant. Il n'y avait rien à lui reprocher au point de vue de son travail. Je regrette, je ne peux pas vous en parler. J'ai reçu des ordres. Vous devrez me croire sur parole ; son travail n'a rien à voir avec ce qui s'est passé, que ce soit par l'effet qu'il pouvait avoir sur lui ou sur quiconque d'autre. »

J'étais décidé à l'écouter tant qu'il aurait quelque chose de valable à me dire, mais ses dernières phrases me mirent à cran. Elles me fournirent un prétexte pour laisser tomber une tâche qui ne m'emballait pas du tout et pour laquelle je ne me sentais aucune disposition particulière. Après tout, si l'on avait réclamé un expert en robotique, c'est parce qu'un robot avait tué un homme...

Aussi déclarai-je : « Si je dois croire les gens sur parole, que j'aie ou non un droit de regard sur certains faits, j'ai perdu mon

temps en venant ici. Adieu, commandant. J'ignore qui l'on va envoyer pour me remplacer. »

Je fis volte-face vers la porte.

Si nous n'avions pas été interrompus à ce moment-là, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Plus tard, quand j'appris à mieux connaître le commandant, j'eus dans l'idée qu'il m'aurait sans doute laissé partir, estimant que, puisque j'avais si facilement renoncé à ma mission, il était douteux, de toute façon, que j'eusse été capable d'aboutir à un résultat.

Mais, tandis que je gagnais la porte, une jolie blonde en robe verte entra. « Ah, vous devez être le Dr Spring, » dit-elle. Après quoi elle ignora ma présence. Détournant de moi son regard, elle dit : « Excusez-moi de vous déranger, commandant, mais il faut que nous sachions à l'école quelle ligne de conduite nous devons adopter au sujet... au sujet de la mort de John. Les gosses nous assaillent sans arrêt de questions, naturellement. »

— « De quelles questions, Miss Robertson ? » demanda Hogg.

— « De toutes sortes... vous connaissez les gosses. Nous leur avons dit qu'il est mort. Doit-on donner une version spéciale pour les enfants... une mort accidentelle ? Ou devons-nous dire qu'un robot, s'étant détraqué, l'a écrasé ? Ou quoi d'autre ? »

Le commandant soupira. « Vous ne pouvez pas leur faire peur avec les robots. Ils sont trop nombreux autour de nous. Et puis, la Mère Robot... » Il se tut brusquement.

— « Alors ? »

— « Dites que le robot a commis une erreur. Ou qu'on lui a donné des instructions erronées, ou quelque chose de ce genre. »

La blonde n'était pas seulement bien faite de sa personne, elle avait aussi de la suite dans les idées. « Non, commandant, cela n'ira pas. Que nous leur disions un mensonge ou seulement une partie de la vérité, cela reviendra au même. C'est pourquoi je suis venue demander des directives. Si une douzaine de maîtres se mettent à raconter aux enfants de vagues histoires, légèrement différentes, même leurs parents, qui soupçonnent un peu plus la vérité, commenceront à croire à des bribes de versions variées et l'on colportera autant de fausses nouvelles qu'il y a de frigs... »

— « Dites-leur, » l'interrompis-je, « que je suis un expert en robotique. Ils pourront en avoir la confirmation quelque part. Dites que je suis là pour vérifier un modèle particulier, dont tous les exemplaires seront retirés jusqu'à ce que je les aie remis au point. La sécurité des autres modèles reste inchangée. »

Elle se rappela mon existence et se rangea à mon avis. « Bien, » dit-elle. « Ce sera fait. » Là-dessus, elle sortit. Sans même accorder un regard au commandant pour avoir une confirmation.

— « Alors, vous ne renoncez plus à votre mission ? » me dit le commandant d'une voix sèche.

— « Ça va, » dit John Hogg d'un ton rageur. « Allons-y tout de suite. »

— « Tu ne parles pas sérieusement ? » fit Bob Wilde.

— « Tu sais très bien que si, Bob, » répondit froidement Lucy Robertson. « Il ne perd jamais son sérieux. »

— « Prouve que tu as raison ou ferme ça ! » se déchaîna John.

— « Ça va, » fit Bob d'une voix lasse. « Je vais la fermer. »

— « Suppose que je te frappe ici, dans le couloir ? »

— « Alors il est probable que je te répondrais. »

— « Très bien. Allons donc au gymnase. Maintenant. »

Bob regarda Lucy. « Dis quelque chose, *toi*, fais quelque chose. »

— « Non. Bien entendu, tout cela est stupide, mais peut-être nécessaire. Je t'aime bien, Bob, mais il est possible que j'épouse John. Je ne sais pas. Je ne l'épouserai pas s'il ne change pas de manières... qui le ferait ? Il veut se battre avec toi. Peut-être que dans son for intérieur il veut que tu lui flanques une dégelée pour lui administrer la preuve qu'il est dans son tort. Peut-être même que c'est scientifique. Alors il commencera à avoir raison. »

John se retourna contre elle. « Qu'est-ce que je suis ? Est-ce à lui ou bien à moi que tu parles ? »

— « A Bob. Ce n'est pas agréable pour lui. Il devra te corriger beaucoup plus qu'il ne le désire, parce que tu es têtu et que tu ne veux pas céder. »

— « Et ne peut-on prendre en considération l'éventualité que ce soit moi qui le corrige ? »

— « Non, » répondit-elle simplement.

John s'écarta d'elle, en braillant : « Tu viens ? » à Bob, par-dessus son épaule

Ils trouvèrent une petite salle de gymnastique vide et s'y en-

fermèrent à clé. Ils se mirent en short et en chaussures de sport. Lucy, qui était particulièrement élégante dans sa robe de bal, (elle avait toujours une tenue soignée, mais rarement provocante) prit une clochette dans un placard, s'appuya contre les barres murales et dit : « Vous ferez un combat en rounds de trois minutes ou rien du tout. Nombre de rounds illimité. Quoi que vous fassiez je n'interviendrai pas — vous pouvez vous entre-tuer si ça vous plaît — mais au coup de cloche vous arrêtez, sinon j'appelle les agents et je vous fais boucler tous les deux. Compris ? »

Bob fit une dernière tentative. « John, tu n'es pas un mauvais gars, sauf quand tu perds les pédales. Tu fais bien ton travail, mais pas aussi bien que tu te l'imagines... »

— « Qui pourrait le faire ? » soupira Lucy.

— « Mais c'est une question de point de vue. Si tu te figures que quelque chose sera résolu parce que nous nous serons tabassés, toi et moi, c'est que tu es cinglé. »

— « D'accord, je suis cinglé. Lucy, sonne ta cloche. »

Ç'est ce qu'elle fit.

Après les trente premières secondes, Lucy, qui ne manquait pas d'une bonne dose d'endurance et de ténacité sans que cela nuise à ses attraits féminins, en eut assez du combat. Il se déroulait aussi mal qu'elle l'avait prévu. John, bien qu'il fût un peu plus lourd, plus grand et doté d'une meilleure allonge, ayant aussi certaines qualités d'athlète, n'avait aucune chance en se mesurant avec un homme bien entraîné au combat et qui refusait de perdre la face. Pourquoi, se demanda Lucy, n'avait-elle point fait un choix plus judicieux en aimant un garçon comme Bob plutôt que John ?

Et aussitôt elle se dit : 1°) Qu'elle n'aimait pas John. 2°) Que Shirley aurait sûrement son mot à dire si quelqu'un lui disputait le cœur de Bob. 3°) Que Bob, malgré son apparent équilibre d'esprit, faisait probablement un choix aussi mauvais que le sien dans sa vie affective.

Le combat ne méritait guère une attention suivie. John se ruait comme un fou sur son adversaire. Chacun de ses coups voulait l'abattre pour le compte. Bob les bloquait tous, régulièrement, reculait, et marquait des points non moins régulièrement.

Lucy sonna la cloche et les deux hommes se séparèrent.

Peut-être, songea-t-elle, sa théorie était-elle juste : John, sûr d'être perdant, paraissait plus content de lui. Peut-être que, com-

me elle l'espérait, John, à vingt-trois ans, était un de ces jeunes gens dont les facultés émotives se développent tardivement et qu'il était sur le point de sortir de sa coquille pour devenir enfin un être humain normal. Peut-être que la présente expérience, à l'encontre de toutes les tentatives qu'elle avait faites depuis quatre mois, donnerait des résultats positifs.

Pendant la pause, quelqu'un tambourina sur la porte verrouillée. Tous les trois y jetèrent un coup d'œil. Dans une station comme celle-ci, les endroits ne manquaient pas où l'on pouvait se distraire en faisant de la culture physique. Près de vingt pour cent de l'espace total y étaient consacrés sous une forme ou une autre.

La querelle avait éclaté à un bal. Il était très tard et, bien que la nuit fût artificielle, il faisait quand même nuit. Tous les enfants en bas âge dormaient, ainsi que la quasi-totalité des adolescents et bon nombre d'adultes. Si un homme avait envie de s'entraîner au punching-ball ou si une femme voulait pédaler pour perdre quelques grammes de graisse, ils pouvaient choisir parmi vingt endroits pour le faire. Qui donc cherchait, avec une telle frénésie, une telle colère, à entrer précisément dans cette salle de gymnastique ? Shirley ? Comment Shirley pouvait-elle savoir que Bob se trouvait là ?

Le martèlement prit fin. Lucy donna un coup de cloche tardif.

Ça n'alla pas mieux. John n'était pas en forme. Il ne cessait de se ruer sauvagement, allait à terre, se relevait d'un bond, encaissait durement. Son visage était tuméfié, couvert de bleus, alors que Bob restait indemne.

Puis le combat prit brusquement fin.

John tomba lourdement en heurtant les barres murales. Sa main gauche, projetée, glissa entre les barres, et il s'abattit maladroitement sur son bras gauche. Il y eut un craquement sec. Il se releva lentement, soutenant sa main gauche avec sa droite.

— « Poignet brisé, » dit Lucy après un rapide examen. « La fracture est nette. Bob, appelle le service des urgences. »

— « Non, » dit John. Il était pâle, mais tout à fait calme. « C'était une affaire privée. Elle doit rester privée. »

« C'était un accident, » fit Bob. « Un accident inconstestable. »

— « Ai-je la figure de quelqu'un qui se servait d'un extenseur quand cela m'est arrivé ? » fit John, avec un pâle sourire.

— « J'ai une idée, » prononça Lucy. « Adressons-nous aux internes. Ils te soigneront ça. »

— « Sûrement, » acquiesça Bob, soulagé. John haussa les épaules, sans enthousiasme, mais fit signe qu'il acceptait.

Le commandant s'écarta des écrans sur lesquels il venait de me montrer des images de John, de Bob et de Lucy Robertson (ces deux derniers m'étant déjà connus), tout en les commentant.

— « Vous connaissez maintenant la scène presque comme si vous y aviez assisté, » me dit-il. « Après ce qui s'est passé, Lucy et Bob se sont portés volontaires pour subir un traitement au moyen d'une drogue qui a permis d'enregistrer jusqu'aux moindres détails tous les événements q .'ils avaient vécus durant la nuit. Vous en recevrez une copie... intégrale, à l'exception de trois phrases de références purement techniques. Vous pouvez lire le reste vous-même si vous le désirez. »

— « Vous vous en tirez très bien, » répondis-je. « Reprenons donc. »

Les internes étaient tous couchés, dans leurs propres lits, et ils étaient couchés seuls. Jack Lodge poussa un cri de joie à la vue du visage en bouillie de John et lui dit : « Eh bien, mon garçon, tu ne peux pas dire que tu ne l'as pas cherché. » Stew Jones entrouvrit à peine ses yeux rougis. Il était en train de cuver. Dod Sterling était sympathique, d'un tempérament calme et efficient. Il était aussi un des rares hommes de la station qui n'ait jamais eu de dispute avec John.

— « Il nous faut une infirmière, » dit Jack, d'un ton semi-professionnel. « Justement, il se trouve que... »

— « Moins il y aura de gens au courant de ce qui m'arrive, mieux cela vaudra, » coupa sèchement John. « C'est pourquoi je suis venu chez vous. »

— « Oh, mais cette fille est bien et se trouve, pour ainsi dire, sur place. Du moins elle devrait y être, seulement... Bon, peu importe... »

Tout en parlant il se dirigeait déjà vers la porte. Personne n'avait jamais pu manœuvrer Jack Lodge. S'il s'était mis dans la tête de faire quelque chose il le faisait et, pour quelque raison, il voulait amener cette fille.

Il revint avec elle au bout de quelques instants. C'était une

brune mince et musclée. Elle portait un peignoir court noué d'une ceinture et des mules. « Je vous présente Jinny, » dit-il. « Maintenant, au travail. »

Les internes étaient trois médecins qui n'avaient pas changé depuis la folle époque où ils étaient étudiants de première année en médecine. Ils buvaient, ils couraient les filles, ils juraient, ils se battaient, ils montaient des canulars. Ils étaient inséparables. Chacun d'eux n'avait sa chambre personnelle que pour la forme. On disait qu'ils partageaient aussi facilement leurs femmes que leurs rasoirs électriques.

C'étaient, bien entendu, de bons docteurs, formant une bonne équipe, sinon ils n'auraient jamais pu s'en tirer, étant donné leurs activités en dehors du service.

Aidé de l'infirmière, Dod soigna le poignet de John, tandis que Jack essayait de tirer les vers du nez à Bob et à Lucy. Stew s'était rendormi, dans la pièce où ils se trouvaient, tenant lieu à la fois de salle de réception et de chambre à coucher.

— « Je peux te faire une piqûre, » déclara Dod, « qui atténuera le traumatisme et te remontera, mais sans t'endormir. Ou bien je peux... »

— « Ça ira, » dit John. « Je crois que je vais aller travailler un peu. »

— « Hein ? Avec un poignet cassé, au beau milieu de la nuit ? »

— « Je vais aller travailler un peu, » répéta John obstinément.

Ils le connaissaient tous, excepté Jinny. Aussi fut-elle la seule à vouloir le raisonner. Mais Dod la fit taire en clignant de l'œil.

On tambourina à la porte. Cela ressemblait tellement au martèlement qu'ils avaient entendu dans la salle de gymnastique que Lucy et Bob présumèrent aussitôt que c'était la même personne.

Jack alla ouvrir et laissa entrer Shirley. « Quelle bonne surprise, » dit-il, en la parcourant des yeux de haut en bas, puis remontant son regard le long des dentelles qui semblaient maintenir sa robe ultra-courte. « On va bien s'amuser. Ne t'inquiète pas pour John ; il allait justement partir. Et Stew n'est pas dans la course. On sera donc trois couples, ça tombe merveilleusement bien. »

Shirley, qui était furieuse, parut ignorer son existence. Comme d'ailleurs celle de tous les autres, à part Bob. « Te rends-tu compte de l'air bête que j'ai pu avoir ? » lui demanda-t-elle. « Tout le monde a su que tu t'es sauvé en me laissant tomber. »

Six personnes se mirent à parler à la fois. John, son poignet plâtré, sa piqûre faite, se dirigea vers la porte. « Je vais travailler, » dit-il d'un ton bref.

Lucy lui emboîta le pas. Elle ne disait rien, se contentant de le surveiller pour s'assurer qu'il se sentait bien. Bob et Shirley les suivirent sans hâte. Jack haussa les épaules et ferma la porte, puis se tourna vers Jinny.

Le chemin n'était pas long ; ils formaient un étrange défilé : un homme à l'expression farouche et au poignet brisé, une fille qui le suivait à quelques mètres et, fermant la marche un peu plus loin, un couple qui chuchotait et se disputait, en partie parce que Bob n'avait pas présenté d'excuses ni témoigné de sympathie en disant quelques mots à John ou peut-être à Lucy.

Ils arrivèrent devant la porte de la Section C, où deux gardes étaient postés.

— « Y a-t-il quelqu'un là-dedans ? » s'enquit John.

— « Non, Mr Hogg, » répondit un des gardes.

— « Bien, je vais entrer. »

Les deux hommes se regardèrent, fixèrent les yeux sur son poignet bandé, puis sur les deux filles et le garçon en tenue de soirée. Ils ne discutèrent pas. Ils laissèrent passer John.

— « Deux heures plus tard, » déclara le commandant, « un robot de la Catégorie M rampa sur la face extérieure de la coque de notre station et perça trois ouvertures dans la paroi séparant de l'espace le labo où travaillait John. Il existe toutes sortes de systèmes de protection, mais ils furent tous neutralisés. Je dois ajouter ceci : le labo de John touche à la coque dans un certain but et c'est également dans un certain but que la coque est mince à cet endroit. Il a manqué d'air, n'a rien pu faire à temps... et il est mort. »

— « Et le robot ? »

— « Il est revenu en rampant par le même chemin et, quand il est rentré par le sas de service, les gardes l'y attendaient. Ils lui ont ôté sa carte de programmation. Naturellement l'alerte avait été donnée dès qu'il y a eu une déperdition d'air. En quelques secondes, la manœuvre criminelle a été établie. En fait, il y eut une double alerte, car la Mère Robot... »

Il se tut subitement. Il n'allait pas me parler de la Mère Robot — non point, à mon avis, parce qu'il pouvait prétendre

qu'une telle station pouvait se passer d'une Mère Robot, mais parce que, si nous commencions à la mettre en cause, il se trouverait sur un terrain dangereux. Incontestablement le sujet de la Mère Robot relevait des services de sécurité.

Sans que j'aie à dire un seul mot, il comprit qu'il devait achever la phrase interrompue. « La Mère Robot contrôle les secteurs réservés. Pas constamment, bien entendu. Mais elle a signalé la fuite d'air et sa cause probable quelques secondes avant que nous ayons reçu la même information d'une autre source. »

— « Et la carte ? » demandai-je.

— « Oh... je vais vous la montrer sur l'écran. »

Une image apparut, un agrandissement d'une des cartes utilisées pour la programmation des robots de catégorie inférieure.

Je ne pouvais pas la déchiffrer entièrement sans l'aide d'un computeur, mais je compris comment le plan avait été exécuté. Le robot avait simplement reçu pour instructions de se rendre à un certain point de la coque de la station, par un certain itinéraire, et d'y percer trois trous. L'indice de priorité était assez élevé pour qu'il fasse ce qu'on lui ordonnait, mais pas assez cependant pour exiger une autorisation spéciale sur la carte de la Mère Robot ou de l'ingénieur en chef du département robotique.

Les symboles signifiant que tous les calculs nécessaires avaient été faits et toutes les permissions données paraissaient en ordre. Un symbole que je comprenais mal devait être très certainement une fausse affirmation que la Section C avait été évacuée.

— « Je vous remercie, » dis-je au commandant. « J'ai un aperçu général des événements et de la manière dont ils se sont déroulés. Néanmoins, vous avez encore d'autres choses à me dire, n'est-ce pas ? »

— « A quel sujet, en particulier ? »

— « Ma foi, vous m'avez parlé de John, Lucy, Bob, Shirley, Jack, Stew, Dod et Jinny, et de personne d'autre. Ni de leur comportement ultérieur. »

— « Le meurtrier doit être l'un d'entre eux, » fit le commandant sans ambages.

— « Y compris John ? »

— « Y compris John. »

— « Pourquoi ? »

— « Seuls ces huit-là savaient où se trouvait John à ce moment-là. »

— « Plus les gardes. Et la Mère Robot. »

— « Les gardes sont hors de cause. Etant de service, ils étaient automatiquement contrôlés. Ils sont restés à leur poste, n'ont contacté personne et n'ont vu aucun robot. Il est impossible de les impliquer dans le crime. Il en est de même pour la Mère Robot. Nul au monde ne pouvait avoir appris par son canal que John se trouvait dans la Section C — je vous en donne ma parole. Elle-même ne pouvait avoir aucun lien avec le meurtre, à moins — ce qui n'est pas impossible — *que John lui-même* l'ait combiné de quelque manière. »

J'acquiesçai. Cela n'était pas difficile à admettre. Les Mères Robots remplissent à la fois des fonctions de robots et d'ordinateurs. Elles ne passent pas leur temps à tuer les gens. En fait, elles ne bougent même pas. Leurs yeux, leurs oreilles, leurs mains et leurs messagers sont les robots des Catégories A et B, qu'elles commandent par radio — mais pas de la Catégorie M, qui sont programmés par cartes perforées pour des tâches routinières.

— « Vous avez donc sept suspects ? » demandai-je. Je n'avais pas l'intention d'exclure l'hypothèse d'un suicide élaboré, mais je ne voulais pas m'y attarder, pour ne point gaspiller un temps précieux.

— « Oui, » répondit Hogg.

— « Parlez-moi de ceux-là. Et de ceux qui, selon vous, n'ont pas tué John, en me disant pourquoi. »

Il leva les sourcils, mais ne fit aucun commentaire.

— « Ma foi, il est évident que l'un des huit a pu dire à quelqu'un d'autre où se trouvait John et ainsi n'importe qui dans la station pourrait être le coupable. Mais ils jurent tous que nul ne le savait, que nul n'avait pu l'apprendre. »

— « Et John lui-même ? Aurait-il pu le dire à quelqu'un ? »

— « Certes, avant que tout cela arrive. Il a pu dire à quelqu'un, avant sa querelle avec Bob, qu'il se trouverait, pendant la nuit, dans le labo extérieur de la Section C. Mais pas par la suite. Vous savez qu'il n'a eu aucune occasion de le faire avant d'entrer. Quand il s'est trouvé à l'intérieur, toutes communications ou visites devaient passer par les gardes. Or il n'y en a eu aucune. »

— « Pourtant il *aurait pu* en parler à quelqu'un. En début de soirée, j'entends. »

— « Oui... mais c'est peu probable. Il est allé à un bal. Il a bu — pas beaucoup, mais il ne buvait jamais lorsqu'il devait travailler tard. Ce qui me paraît le plus flagrant c'est que sa décision de travailler la nuit fut une idée subite. »

— « Et les sept autres ? » demandai-je.
— « Ne parlons pas des filles. »
— « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ? »
— « Non. Vous avez vu Lucy. Je ne dirai rien sur elle si ce n'est qu'elle allait devenir ma belle-fille. »

— « De toute façon elle est hors de cause à la suite de l'interrogatoire sous hypnose. »

— « Non... pas pour cela. Elle et Bob se sont offerts spontanément à nous aider en tant que témoins, pas en tant que suspects. On les a questionnés sur des événements qui vont jusqu'au moment où ils ont vu John pour la dernière fois. Ni l'un ni l'autre n'a donné aux enquêteurs la permission d'aller plus loin. En fait, ils s'y sont refusés. »

— « Il est donc possible... ? »

— « C'est possible. Mais seulement à ce point de vue. Lucy n'a pas tué John. Maintenant prenez Jinny. Elle est infirmière. Elle n'a été amenée que par hasard, parce qu'elle se trouvait dans les parages et parce que Jack Lodge voulait qu'elle vienne. Il espérait qu'elle resterait... ce qu'elle n'a pas fait. Pour ce qui est des alibis, ils sont inexistants. Plus tard les docteurs se sont retirés dans leurs chambres respectives et n'importe lequel d'entre eux a pu sortir. Jinny a pu ressortir. Les trois autres se sont rapidement séparés pour aller se coucher — en temps voulu pour que l'un d'eux ait fait... tout ce qui a pu être fait. »

Je me demandai ce que diable je faisais dans cette affaire et cela pour une nouvelle raison. Le commandant n'était pas sot et, si la mort de son fils l'avait durement touché, il n'était plus sous le coup des premiers effets de la douleur. Je ne constatais chez lui aucun signe d'erreur de jugement. Pourquoi ne pouvait-il résoudre lui-même cette énigme ? Qu'attendait-il de ma collaboration ?

— « Et Jinny ? » demandai-je.

— « Il n'y a aucune preuve qu'elle ait rencontré John avant cette nuit-là et rien ne s'est passé depuis pour démontrer le contraire. »

— « Shirley alors ? »

— « On ne voit pas bien pourquoi Shirley aurait voulu tuer John, mais si je ne la prends pas en considération, c'est du simple fait de son tempérament. Cette fille est une exhibitionniste. »

J'avais vu sa photo, dans la robe qu'elle portait outrageuse-

ment décolletée, avec une échancrure en forme de V, maintenue par des dentelles. Je hochai la tête.

Hogg poursuivit : « Pas seulement d'une manière voyante, encore que, si vous lui rendez visite, elle aura envie de prendre un bain ou jugera nécessaire de changer de toilette. Mais, en outre, elle vous racontera tout — vous voyez ce que je veux dire. Elle met ses moindres sentiments à nu. »

— « Il reste donc les quatres hommes. »

— « Oui... Eh bien, j'ai pu répondre jusqu'à présent à vos questions, mais dorénavant vous devrez vous passer de moi. »

— « Pourquoi ce brusque silence ? »

— « Je suis certain qu'un de ces quatre hommes a tué mon fils. Absolument certain. Aussi... n'est-il pas préférable que vous tiriez vous-mêmes vos propres conclusions ? »

— « Certes, » approuvai-je, « mais je voudrais quand même que vous me donniez une précision. Pourquoi Bob est-il le suspect numéro un ? »

Il ne fut qu'à moitié surpris. « Quelqu'un vous en a donc touché un mot. Eh bien, la réponse est aisée. Mais avant de vous la donner laissez-moi vous dire que, personnellement, je ne le considère pas comme le suspect N° 1. C'est l'un des quatre, bien sûr. C'est tout. »

J'acquiescai d'un signe de tête.

« Bob travaillait avec John, » reprit-il. « Sur des parties différentes d'un même projet — mais parfois les mêmes. Ils se querellaient souvent violemment. La mort de John a eu comme conséquence directe pour Bob d'avoir un avancement considérable. Or Bob est le seul du groupe qui aurait pu mettre à exécution ce plan criminel et programmer le robot sans avoir à se casser la tête. »

— « Bob est un expert en robotique ? »

— « Il s'y connaît, » répondit le commandant de façon évasive.

— « Alors pourquoi, à vos yeux, n'est-il qu'un simple suspect au même titre que trois autres hommes, dont la culpabilité me paraît, à première vue, improbable ? »

— « Eh bien, si c'était Bob, pourquoi aurait-il fait un pareil gâchis ? L'unique lanceur de couteaux d'un village assassine-t-il quelqu'un en lançant sur lui un couteau ? Le seul homme qui détient la clé d'un entrepôt y enfermera-t-il un cadavre, sachant que les flics le découvriront ? Un homme qui a trente-six occasions, de semaine en semaine, de tuer son collègue en faisant

passer sa mort pour un accident, va-t-il délibérément choisir le seul moment où cette mort sera un meurtre avéré, commis par un membre d'un petit groupe, dont il sera le principal suspect ? »

— « Votre argument est peut-être valable, » répondis-je.

Je constatai que je pouvais me déplacer librement dans la station, exception faite des endroits interdits à tout le monde. Je ne pouvais pas pénétrer dans les Sections C ou F, ni sortir à l'extérieur avec un scaphandre spatial, mais nul ne pouvait le faire sans autorisation spéciale.

Après une exploration systématique et des entretiens avec plus d'une vingtaine de personnes, y compris des policiers (appelés ici euphémiquement « officers de paix ») mais à l'exclusion de sept chefs, je m'installai dans la bibliothèque et, comme j'aime exprimer par écrit mes réflexions, je tapai sur une machine électrique les lignes suivantes :

Conclusion n° 1 : N'importe qui aurait pu programmer le robot de la catégorie M pour qu'il tue John Hogg. Cela aurait pu se faire à loisir, n'importe quand, en sachant que tôt ou tard John travaillerait seul dans ce labo particulier et qu'un robot quelconque de la catégorie M pourrait être utilisé comme instrument du crime.

Conclusion basée sur (a) Libre accès aux robots, aux renseignements et dispositifs de programmation. Toute personne intelligente, ayant des notions techniques et un motif assez puissant pour commettre ce crime automatique pouvait exécuter la tâche ingrate et méticuleuse qu'il impliquait. Toute hypothèse considérant que le meurtrier ne peut être qu'un expert en robotique est entièrement erronée.

(b) Libre disposition des plans intérieurs de la station spatiale.

(c) Emploi de ce labo spécial par John Hogg connu de tout le monde. Bien que l'accès à la Section C soit interdit en permanence à ceux qui ne s'y livrent pas à des recherches et que la nature de ces recherches soit confidentielle, même les écoliers sont autorisés, voire encouragés à connaître leur station spatiale. On peut se procurer librement tous les détails de l'aménagement intérieur (mais non extérieur). Ainsi, les gens qui ne peuvent

pénétrer dans la Section C ni découvrir ce que l'on y fait peuvent facilement se renseigner sur les dimensions des pièces, etc.

Conclusion n° 2 : En dépit de ce qui précède, le meurtre de John Hogg (ou son suicide) a été mis à exécution par un des huit suspects, John Hogg y compris. Les faits sur lesquels le commandant Hogg a étayé cette opinion sont confirmés facilement et de manière accablante.

Conclusion basée sur (a) Témoignage tout à fait concluant des sept personnes en question.

(b) Enquête policière éliminant toute éventualité de meurtre truqué — au moyen de micros, détecteurs, etc.

(c) Facteur déterminant dû au fait que le nombre limité des gens renseignés sur l'endroit où se trouvait John Hogg ne pouvait dédouaner aucune des sept personnes impliquées. Il suffisait que l'une d'elles ait mis au courant un tiers, dans un contexte quelconque, pour qu'il n'y ait aucune raison de nier et toutes les raisons possibles d'admettre sa culpabilité.

Conclusion n° 3...

Je supprimai cela et tapai à la place :

Plan d'action...

Je supprimai également cela et cessai d'écrire. Il n'y avait plus rien de précis à ajouter.

J'allai rendre visite à Lucy Robertson et la trouvai à la sortie de l'école.

Je lui demandai : « Pourquoi avez-vous tué John Hogg ? »

Elle renifla. Elle portait toujours sa robe verte. Soignée mais d'une coupe classique et sévère. Bien qu'on ne s'attende pas à ce qu'une maîtresse d'école s'habille comme une comédienne qui va affronter un barrage de reporters et de cameramen, j'eus l'impression que l'austérité vestimentaire de Lucy dépassait la mesure. J'avais vu sa photo, telle qu'elle était la nuit du meurtre, sortant d'un bal (le chef de la police m'avait dit que ces clichés avaient été pris ultérieurement à titre documentaire et pour servir à un enquêteur étranger). Même alors, pourtant, elle avait une toilette un peu simple, un peu moins suggestive que celle qu'aurait pu se permettre une jolie blonde de dix-neuf ans à une soirée dansante.

Peut-être est-ce le fait qu'elle avait reniflé qui me fit également renifler. Toute jolie fille sent quelque chose — un parfum,

un cosmétique, une odeur de savon, de laque pour cheveux ou même de déodorant. Lucy sentait le phénol. Pas le violent phénol d'un hôpital, il est vrai, mais nettement antiseptique. Ce n'était pas une odeur désagréable, seulement très insolite.

— « Si c'est tout ce que vous avez trouvé, » dit-elle, se référant à ma question, sans toutefois y répondre, « plus tôt on enverra quelqu'un pour vous remplacer, mieux cela vaudra. »

— « C'est sur cet aspect de la question que je me renseigne, » repris-je patiemment. « John n'était pas un homme très populaire dans cette station. Il a souvent inspiré des idées homicides à un tas de gens. Si vous l'aviez tué, pourquoi l'auriez-vous fait ? »

— « Même si vous posez ainsi la question je ne puis vous répondre sérieusement. J'avais envisagé de l'épouser... »

— « A-t-il fait sa demande ? »

— « Non, mais cela n'a aucun rapport. Je pense que je l'aurais épousé — en sachant à quoi m'en tenir. Nous aurions eu des heurts, mais on dit toujours qu'il faut être deux pour se disputer. Or je ne me mets jamais en colère. Je sais que ça paraît ridicule, mais je me serais mariée tôt ou tard avec lui parce qu'il avait besoin de moi. »

Je ne lui posai pas la question, l'exprimant par un simple regard.

« Il se serait mieux accordé avec moi qu'avec n'importe qui, » déclara-t-elle. « Tout savoir n'est peut-être pas tout pardonner, mais l'on peut se rapprocher... Il était brillant. Il était irritable. Et il avait appris que, pour obtenir un résultat, il devait être obstiné, *lui.* »

— « Pourquoi devait-il être obstiné, *lui,* selon vous ? »

— « Les autres sont souples. Ils peuvent guider ou persuader. Certains ont une personnalité. Ils peuvent inciter les gens à vouloir leur être agréables ou bien leur obéir. Certains sont forts. Les gens plient devant eux. John n'était rien de tout cela. Pour lui, la seule issue était de décider ce qui devait être fait et de le faire. »

— « Il ne pouvait pas travailler avec d'autres gens ? »

— « Il devait travailler avec les autres... mais cela ne lui réussissait pas. Les autres devaient suivre ses idées. S'ils n'étaient pas aussitôt d'accord avec lui, il travaillait seul, en essayant de leur prouver qu'ils avaient tort et qu'il avait raison. Quand il avait besoin d'aide, il n'avait qu'un seul moyen de l'obtenir — en l'exigeant, et s'il ne l'obtenait pas, en prouvant qu'il devait l'avoir. »

— « Il travaillait sur... »

Mon ton détaché ne servit à rien. Elle se contenta de me lancer un coup d'œil.

— « Vous savez sur quoi il travaillait ? »

— « Oui, en général. »

— « Pourquoi ? Vous êtes maîtresse d'école. Pourquoi deviez-vous être au courant ? »

— « Un homme a besoin de parler de son travail. John, plus que quiconque, en avait besoin. La première fois qu'il m'en a parlé trop librement, je suis allée trouver son chef — Hewitson, pas le commandant. On m'a dit, en substance, de le laisser s'épancher, mais de colmater les fuites. On se fiait plus à ma discrétion qu'à celle de John, m'a-t-on dit. On m'a fait promettre d'avertir qui de droit si je découvrais un jour que John faisait des révélations à d'autres personnes. »

— « John n'était pas le genre d'homme qualifié pour se livrer à un travail ultra-secret. »

— « Non, » admit-elle franchement. « Mais on doit arrondir les angles, vous savez. Le commandant Hogg se trouvait ici, avec sa femme, et il désirait naturellement que son fils y soit aussi, après la formation nécessaire. En outre, John devait avoir les dons naturels pour ce travail. Les responsables prirent donc un risque calculé. »

Qui n'a sans doute pas amené une réussite, me dis-je. Peut-être la décision de laisser John se livrer à un travail secret dans une station spatiale a-t-elle été la cause, plus ou moins directe, du meurtre. Je me souvins de certaines paroles de Deacon : « Toute l'organisation du personnel des stations spatiales peut être bouleversée par suite de cet événement et du résultat de votre enquête. »

L'allusion fortuite de Lucy à Hewitson, le « chef de John », qui dirigeait le département de robotique de la station spatiale, me rappela que je devais trouver un moment pour aller le voir.

Ce n'est pas que j'aie cru que cette visite me serait d'une grande utilité.

Je connaissais Horace Hewitson. Ce n'est pas ici qu'il était devenu une machine à penser — il avait toujours pensé comme une machine. Il n'avait jamais bu d'alcool, car, pesant le pour et le contre, il était arrivé à la conclusion que boire était malsain ; il n'avait jamais couché avec une femme, parce que, pesant le... ma foi, tel était Horace.

C'était un brillant spécialiste en matière de robots. Mais personne, j'en étais certain, ne l'aurait chargé d'une mission comme celle qui m'avait été confiée.

— « Un dernier point à éclaircir, Lucy, » déclarai-je. A ces mots ses yeux étincelèrent ; elle ne m'avait pas autorisé à l'appeler Lucy. « Lorsque vous et Bob avez proposé spontanément de témoigner sous l'effet des drogues, pourquoi n'avez-vous pas poussé plus loin votre déposition ? Pourquoi n'avez-vous accepté d'être interrogés que jusqu'au moment où vous avez *quitté* John ? Pourquoi n'avez-vous pas poursuivi votre exposé des faits jusqu'au moment où John est mort, démontrant ainsi que vous n'aviez pas programmé le robot qui l'a tué ? »

Elle haussa les épaules. « Cela s'est passé à un moment... où nul ne connaissait encore très bien les circonstances du crime. Nous pensions alors que l'heure cruciale était celle où nous avions vu John vivant pour la dernière fois. »

— « Et maintenant, accepteriez-vous de... »

— « Non, » fit-elle d'un ton catégorique.

— « Pourquoi pas ? »

— « Nous avons des drogues et des détecteurs de mensonge depuis des siècles. Pourtant il n'y a jamais eu de loi qui contraigne les gens à se soumettre à de tels examens — même de nos jours, alors que les résultats sont tout à fait sûrs et que les gens savent qu'ils ont le droit de fixer les limites de l'interrogatoire, en ayant la certitude qu'il n'y aura aucune tricherie. Vous savez aussi bien que moi pour quelle raison j'ai usé de ce droit. S'il nous était dénié, n'importe qui pourrait se faire condamner pour des peccadilles — oui, monsieur, j'ai roulé à quatre-vingts à l'heure dans une zone où la vitesse était limitée à soixante. Certes, les crimes doivent être prouvés. C'est ainsi que les choses devraient se passer. »

— « Mais vous aviez consenti, en fait vous aviez été volontaires... »

— « C'était pour faire enregistrer le compte rendu le plus minutieux, le plus détaillé, le plus sincère possible des dernières heures de la vie de John. Aller au-delà était difficile, comme je l'ait dit à Bob à ce moment-là. C'eût été admettre que nous étions soupçonnés d'avoir tué John... » Elle eut un petit frisson. « ...C'eût été une protestation d'innocence, hystérique, désespérée — si quelqu'un l'a faite, ce n'est pas moi. »

— « Les avis peuvent être différents en la matière, » lui fis-je remarquer.

— « Sûrement, mais c'est le mien. »

— « Vous venez de déclarer : « Comme je l'ai dit à Bob ». Est-ce que cela signifie que, sans vous, Bob se serait prêté à une interrogatoire plus approfondi ? »

— « Je pense que oui. »

— « Miss Robertson, » demandai-je, « en quels termes êtes-vous avec Bob ? »

Le « Miss Robertson » était intentionnel et je vis qu'elle accusait le coup. Lorsque je l'avais appelée Lucy elle avait réagi et je venais de lui faire comprendre que sa réaction ne m'avait pas échappé.

— « Nous sommes amis, » répondit-elle. « Je dois vous avertir, pour le cas où vous en feriez des montagnes en fouinant dans ma vie passée, qu'il a été mon amant. Le seul que j'aie eu. J'avais alors seize ans et la naïveté de croire que nul n'a encore vécu s'il n'a pas connu le grand frisson. »

— « Etait-ce bien de la naïveté ? »

— « Oui. Seul compte l'amour, pas le plaisir. Je n'ai eu qu'un plaisir passager. Cette réponse vous suffit-elle ? »

— « Tout à fait, Lucy, » prononçai-je, « et je vous en remercie. »

Etant donné que Bob avait joué sans conteste un rôle important dans cette affaire, j'allai voir d'abord sa petite amie.

Le commandant Hogg avait raison : quand elle me reçut elle portait un pantalon et lisait un magazine. Mais, dès mon arrivée, elle se rappela qu'elle devait aller avec Bob au cinéma et éprouva le besoin urgent de se pomponner, plus ou moins en ma présence.

Ce fut un des actes les plus révélateurs auxquels j'aie assisté dans ma vie et je ne me place pas au sens littéral de l'expression. Elle n'avait aucune raison de ne pas se changer dans la chambre à coucher, en me parlant par la porte ouverte, si nécessaire. Mais, bien qu'elle eût commencé ainsi, à tout moment il fallut ensuite qu'elle vienne chercher soit une cigarette, soit du feu, sans parvenir à tirer les plus simples fermetures-éclair, ni à boutonner son corsage ou agrafer ses dessous. J'étais prié de ne pas la regarder, mais quand je détournais la tête elle s'arrangeait pour que je la voie.

Elle ne tenait que des propos de femme futile. Des enfantillages d'une totale candeur. Shirley n'était pas plus capable de garder un secret que de cacher son nombril. Ce ne pouvait pas être une attitude affectée.

Il existait une curieuse dualité dans le caractère des deux filles en vedette dans cette affaire. L'une et l'autre étaient jolies, mais, à part ce point commun, elles étaient diamétralement opposées.

Lucy était austère et froide en apparence, nullement coquette avec les hommes. Pourtant, à moins que je ne me sois entièrement trompé sur son compte, elle dissimulait sous cette cuirasse un feu si violent qu'elle aurait été capable de tout si jamais elle le libérait.

Shirley jouait, vaille que vaille, le rôle d'une sirène nymphomane, mais ce n'était que du chiqué. La fille cherchait à se convaincre qu'elle était une grande séductrice. Extérieurement elle en avait tous les attributs et il n'était pas permis à un homme d'en douter au bout de cinq minutes passées en sa présence. Mais il n'y avait aucun volcan en elle : rien qu'un feu de paille artificiel, dont les flammes sautillantes ne dégageaient aucune chaleur.

Shirley n'était pas dans la course. Elle aurait pu aussi bien ne pas exister. A dire vrai, après une demi-heure en sa compagnie je me mis à douter de son existence.

Toutefois, il y avait un renseignement important que je voulais obtenir d'elle, quelque chose qui ne m'avait pas été expliqué. Je lui posai la question.

Elle gloussa. Elle me frôla. Se pelotonna carrément contre moi. « Ça commence à vous faire de l'effet ? » ronronna-t-elle.

Je résistai à la tentation (ce qui me parut étrangement facile) et je lui dis simplement : « Non. » Son parfum, qui se voulait aphrodisiaque de toute évidence, m'écœurait.

— « Il n'y a que Lucy qui sente comme ça ! » dit Shirley. « Pas moi, Dieu merci !... Quand elle doit aller au bal elle a toujours cette odeur de désinfectant, s'en rend compte et s'asperge avec le parfum le plus violent qui existe. Lorsque je suis partie à leur recherche, la nuit du crime, je n'ai eu qu'à me fier à mon nez ! »

Les internes ne m'amusaient guère. Je les trouvai en train de se préparer pour leurs distractions de la soirée, qui étaient fort simples : sortir, se soûler, faire un chahut infernal, lever une fille.

Apparemment ces quatre échelons étaient faciles à gravir. On

n'avait que l'embarras du choix pour les sorties. La station spatiale offrait, bien entendu, de nombreuses distractions : des cinémas, un théâtre, une société de musique, des spectacles de variétés, un casino, des gymnases, une piscine, des salles de danse, des cabarets avec attractions, et même des bibliothèques, des galeries d'art et des musées pour les gens sérieux.

Il n'était pas difficile de s'enivrer. N'importe qui peut prendre une cuite, sans que cela exige du talent, de la pratique, ni une intelligence particulière. Il n'était pas difficile de chahuter. Mais vous deviez éviter que votre chahut vous fasse passer la nuit en prison et comparaître en justice à une heure où l'on serait censé participer à une intéressante opération chirurgicale. Quant à la question de lever une fille, elle ne présentait certainement aucune difficulté. Les principaux handicaps étaient la nervosité et la réticence, mais les internes en étaient dépourvus.

Mon enquête chez les internes concentra rapidement mon attention sur Stew Jones — seul suspect, de toute façon, à moins que cette affaire ne traîne en longueur et ne prenne une tournure mystérieuse et compliquée.

Jack Lodge m'attira dans un coin et me confia, d'homme à homme, qu'il avait, en fait, un alibi, mais que la fille en question, ou plutôt la femme, ne voulait pas de publicité pour d'excellentes raisons. Quant à lui, il s'en fichait totalement. Toutefois, il ne fallait pas que son alibi soit enregistré chez les officiels. S'il devenait nécessaire pour lui de se dédouaner, en privé, avec nul autre que moi, il était prêt à le faire.

Jinny savait qui était cette femme, déclara-t-il. Jinny était entrée dans sa chambre, mais sans que cela aille plus loin. Vexé, il avait donné un coup de fil à l'autre femme, en présence de Jinny. A sa grande surprise, la femme était arrivée pendant que Jinny était encore là. Jinny était alors partie.

L'histoire était décousue, invraisemblable, mais presque certainement exacte.

Il était absolument exclu que le Dr Stirling ait été capable d'assassiner John Hogg. Evidemment, c'était un type dans le genre de Jekyll et Hyde ; ivre, il était capable de n'importe quoi. Mais il ne faisait aucun doute qu'il n'était pas ivre, cette nuit-là. Je ne pouvais pas croire que, à la suite des incidents dont j'avais eu connaissance, il avait pu veiller, solitaire, et s'enivrer jusqu'à en perdre la raison.

D'autre part, Stew Jones resta sur ma liste.

Il était ivre, cette nuit-là. Presque ivre mort, en fait. Mais tout le monde savait que John Hogg et lui se vouaient mutuellement une haine implacable. Stew avait fait sortir John de ses gonds, ce qui était facile, et John avait mis Stew hors de lui, ce qui était difficile. Or, avant même d'approfondir la question, il était bien certain que la trame du meurtre n'avait pas résulté d'une improvisation hâtive. J'étais persuadé que la carte programmant la mort de John avait été préparée depuis des semaines, des jours ou tout au moins des heures à l'avance. L'assassin avait attendu le moment précis où John serait en plein dans son collimateur pour presser la détente.

Or Stew, bien que vraiment ivre, bien que somnolent, bien que n'ayant pu prévoir les incidents de ce soir-là, aurait été tout à fait capable de se rendre compte que l'occasion tellement attendue se présentait enfin à lui.

Je ne dirai pas que je le pronostiquais comme grand favori dans la course aux suspects. Je le gardai simplement sur ma liste lorsque j'en eus exclu ses camarades.

Je n'eus qu'un bref entretien avec Jinny, car elle s'apprêtait à prendre son service de nuit. Sa vue ne m'inspira ni intérêt, ni émotion, tant au point de vue personnel qu'en ce qui concernait le meurtre.

C'était une grande et belle fille, une sorte de bête humaine, avec tous les attributs, bons, mauvais ou indifférents des animaux. Maternelle, tendre et généreuse, d'une part, mais aussi égoïste et forte comme un bœuf. Si un lascar s'avisait de trop l'importuner elle était sans doute capable de lui rompre les os. Lui assigner le rôle d'ingénieuse meurtrière de John eût été parfaitement ridicule.

Elle me confirma ce que Jack m'avait dit au sujet de la femme inconnue, mais refusa également de me donner son nom. A son air mi-narquois, mi-méprisant, je compris que cette femme était une conquête plutôt facile et que Jinny ne s'était pas formalisée du comportement de Jack.

Ainsi donc j'exclus Jinny de mes estimations, bien décidé à ne la revoir que si les événements l'exigeaient.

Bob était un jeune et brillant savant, rempli d'ardeur. Il avait le visage frais, l'aspect novice d'un gamin enthousiaste, ce qui le rajeunissait de dix ans.

— « Ecoutez, » me dit-il, « j'attendais votre visite. Je ne pouvais pas vous dire plus long devant les gardes. Je voulais simplement m'assurer que vous n'étiez pas comme... Dr. Spring, ma vie est devenue infernale depuis que John a été tué. Tout le monde *croit savoir* que je suis le meurtrier. »

— « Tout le monde ? »

— « Pas le commandant. Ni Lucy. Ni Shirley. Je ne pense pas non plus que les internes y croient vraiment, si ce n'est qu'ils ont dû réfléchir, comme tout un chacun, et j'imagine qu'ils ont dû penser : « Eh bien, nous ne sommes pas les coupables, alors qui est-ce ? »

— « Voilà une bonne question, » admis-je. « Bob, pourquoi avez-vous tué John ? »

Il cligna des yeux. Comme beaucoup d'hommes réputés brillants il ne donnait pas l'impression de faire des étincelles.

— « Supposons que vous intentiez une action en justice contre vous-même, » lui dis-je. « Quel chef d'accusation pourriez-vous présenter ? »

Au bout d'un moment il avala sa salive et répondit : « Si je m'attaquais en justice je serais pendu. »

— « Ah oui ? »

— « Eh bien... j'étais celui qui avait le plus intérêt à voir John écarté de son chemin. »

— « J'ai entendu parler de cela. »

— « Je vais vous dire quelque chose dont vous n'avez pas entendu parler. Shirley c'est... eh bien, Shirley c'est du toc. Lucy... ma foi, quand un gars l'a connue il ne voudrait jamais la lâcher. J'ai toujours été fou d'elle. Mais elle s'est attachée à John. Ecoutez, il fallait que j'aie Lucy. Il *faut* que j'aie Lucy. Maintenant que John a quitté la scène, je pense que je l'aurai. Et Shirley peut disparaître en fondu comme le fantôme qu'elle est... »

— « Ainsi vous obtenez à la fois la situation et la petite amie de John. »

— « Mais je n'ai pas tué John. Et je veux maintenant le prouver. »

— « Est-ce que ce sera bien facile ? »

— « Oui, grâce à un nouveau test avec la drogue de vérité. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais, lorsque nous avons été soumis à ce test, j'avais l'intention de vider tout mon sac, » expliqua Bob. « C'est Lucy qui m'a mis dans la tête que tout ce qu'on

était en droit d'attendre de nous c'est de nous laisser questionner sur le moment où nous avons vu John en dernier. Elle a dit que c'était une question de principe. »

— « Pourquoi avez-vous accepté ? Pourquoi étiez-vous forcé de faire ce que vous disait Lucy ? »

— « A ce moment-là j'ignorais que les choses allaient tourner si mal. J'ignorais qu'on allait me traiter comme si l'on m'avait déjà jugé et reconnu coupable, simplement parce que j'avais été admis à pénétrer dans le secret de certaines questions techniques. Ce n'est pas gênant pour Lucy. Nul ne croit qu'elle est coupable... c'est impossible, puisque chacun est persuadé que je suis l'assassin ! »

Il reprit longuement son souffle. « Je vais demander à passer un nouveau test. Je devrai être interrogé sur le laps de temps qui s'est écoulé entre le moment où j'ai vu John pour la dernière fois et celui où l'on m'a réveillé pour apprendre sa mort. »

— « Et qu'est-ce que cela démontrera ? »

— « Que Shirley et moi nous avons eu une brève altercation, que j'ai voulu la suivre dans sa chambre — et manqué l'occasion — et que je suis alors parti me coucher et que j'ai dormi. Que je n'ai pas vu de robot, ni eu de contact quelconque avec un humain ou un androïde qui aurait pu déclencher l'état de choses ayant provoqué la mort de John. »

Il parlait avec conviction et je me rendis compte que le test auquel il faisait allusion, bien qu'exécuté sans nul doute avec le plus grand soin, était absolument inutile.

Bob ne bluffait pas.

Il me restait encore une visite à faire. Après tout, une autre personnalité se trouvait impliquée. Et personnalité, pour un expert en robotique, était le terme exact.

Il était très difficile d'avoir accès à la Mère Robot. Les difficultés étaient d'ordre général et non particulier. On n'encourage pas les gosses à jouer aux cosmonautes et aux monstres dans les caves d'une banque ou les postes de contrôle d'un radar ou les stations de la force nucléaire ou la cabine de pilotage des astronefs.

— « Des gens que je connais ont dû participer à l'élaboration de la Mère, » dis-je d'un ton conciliant au commandant. « Il se peut que moi-même j'y aie travaillé. Une mission beaucoup plus adéquate m'aurait amené ici dans le but de vérifier la Mère. »

— « Je sais, Dr Spring, mais... vous vous en douteriez si je

ne vous le disais pas — notre Mère Robot est essentielle pour toutes les fonctions majeures de cette station spatiale. Elle est un computeur, une encyclopédie, un contrôle des robots et... et d'autres choses aussi, réunies en un seul tout. »

— « Et alors ? » dis-je.

— « Il n'y a qu'une vingtaine de personnes parmi nous qui soient autorisées à s'approcher de la Mère. Quant aux visiteurs... »

— « Commandant, veuillez m'établir une communication directe avec le général Deacon, sur la Terre. »

Il hésita. C'était, pensai-je, un bon commandant. Aucun commandant digne de ce rang ne harcèle son QG avec des demandes d'autorisation. C'est bon pour les incapables, les nerveux, les trembleurs, les hommes qui n'ont accédé aux grades élevés qu'à l'ancienneté, sur un coup de chance ou bien en évitant les gaffes — les hommes qui ont toujours peur de partir du mauvais pied.

Les autres, tels que le commandant Hogg, adoptent une ligne de conduite différente. Ils aiment qu'un message en leur nom au QG ait un sens, mérite de l'attention. Tout ce qu'ils peuvent résoudre eux-mêmes, ils le résolvent. Ils prennent des décisions et les maintiennent. Ils appuient également les décisions de leurs subordonnés.

Comme il semblait tergiverser, je lui dis : « Je vous propose un autre moyen. Faites une délégation de responsabilité au Dr. Horace Hewitson. Ensuite permettez-moi de le voir. »

Il fut soulagé. C'était parfait. J'étais un expert en robots, Hewitson en était un autre. Et il avait confiance en Hewitson.

Hewitson avait perdu des cheveux, du poids et l'habitude des contacts humains. Il fut heureux de me voir, mais uniquement parce qu'il croyait que je pouvais être un meilleur expert en robots que lui-même.

— « Je ne peux pas vous révéler... » commença-t-il, mais je ne me donnai pas la peine de l'écouter.

Quand il cessa de parler je lui dis : « Horace, pas besoin de me faire un long discours. Un enfant de deux ans qui se serait déjà amusé avec un jouet-robot comprendrait l'installation qui se trouve ici. »

Il fut content ; il fut enchanté. Il était très correct, Horace, mais très souple (comme un robot) si l'on savait comment travaillait son cerveau. Dites-lui que vous pouvez faire échec et mat en treize coups et, à l'encontre de n'importe quel joueur d'échecs de la galaxie, il ne rétorquera pas d'un ton railleur qu'il se fait fort

de contre-attaquer victorieusement au cours de n'importe quelle combinaison en treize coups. Il vous suivra dans votre jeu et, s'il est convaincu de son efficacité, se résoudra de gaieté de cœur à s'avouer vaincu et recommencera la partie.

Je le mis au courant. Et il me renseigna. Pas sur grand-chose — je ne voulais pas prendre un avantage déloyal. Je dus lui révéler 95 % de la vérité avant qu'il admette les 5 % qui restaient.

Nous ne parlâmes pas du meurtre. Ni de John Hogg. Ni des objectifs secrets de la station.

Et je ne m'approchai pas de la Mère Robot. Du moins pas alors, bien qu'un arrangement ait été conclu plus tard avec Horace.

Revenu chez le commandant, (il était à présent minuit, à l'heure de la station spatiale), je lui dis : « Commandant, je vais vous donner une dernière chance. Je n'ai pas cessé de croire que la connaissance de la principale raison d'être de cette station spatiale était indispensable si l'on voulait démasquer le meurtrier de John. Maintenant je sais. Allez-vous me dire à quels travaux se livrait votre fils ? »

Il resta inébranlable. « Non, » fit-il d'une voix calme. « Je ne le peux pas. »

— « Alors vous comprendrez que je dois clore cette affaire à ma façon ? »

— « Qu'est-ce que cela signifie ? »

— « Cela signifie que si vous jouez franc jeu avec moi je jouerai franc jeu avec vous. Sinon je devrai être dur. Très dur. De toute manière, une fois l'enquête finie, à part quelques... »

— « Vous savez qui a tué John ? »

Je haussai les épaules. « Oh, ce n'est pas ce qui a été le plus difficile à trouver. Là n'est pas la question. Je vous conseille, je vous conseille très vivement de me mettre dans la confidence. Si vous ne le faites pas... »

— « Alors quoi ? »

Je haussai de nouveau les épaules. « Tout ce que je peux dire, et ce n'est pas une menace, c'est que vous regretterez de ne pas l'avoir fait. »

Il hésita. Il y songeait sérieusement. Puis il secoua la tête. « Sans autorisation cela m'est impossible, » finit-il par dire.

— « Alors nous irons trouver la Mère Robot, » lui dis-je. « Vous et moi. »

— « Que faites-vous du Dr Hewitson ? »

— « Il pourra être présent si vous le voulez. Cela ne changera rien. »

Il semblait balancer entre le doute et la confiance. « Vous perdrez votre temps en voulant contacter la Mère, » dit-il. « Elle n'entre jamais en rapport avec quelqu'un qui n'est pas... »

— « Essayons, voulez-vous ? »

Parce qu'il était sûr au moins de ce qu'il avançait, nous allâmes trouver la Mère — sans Hewitson. La présence d'Horace, comme je l'avais dit au commandant, n'aurait rien changé.

La salle de contact n'avait rien d'impressionnant. On n'y trouvait que des appareils à codifier, tout à fait indépendants de la Mère, et quelques distributeurs et boutons de commande. J'utilisai plusieurs appareils de codification et le commandant n'aurait pu savoir ce que je faisais, même en regardant par-dessus mon épaule, pas plus qu'on ne peut lire ce que tape la dactylo si l'on ne voit pas le papier qui est sur sa machine. J'introduisis les cartes perforées dans la Mère Robot et j'obtins instantanément de brèves et percutantes réponses.

Le commandant me regardait avec stupéfaction. Il n'avait jamais vu quelqu'un communiquer de cette façon avec la Mère Robot, en obtenant d'aussi visibles résultats, et n'avait pas cru que c'était possible. D'autant plus que je n'étais même pas considéré comme une personne capable de programmer la Mère.

La Mère finit par parler. A sa façon, bien entendu. Elle éjecta une lettre dans une enveloppe rouge cachetée et adressée au commandant.

— « Allez-y, lisez-la, » dis-je d'un ton aimable. « Je ne regarderai pas par-dessus votre épaule. »

Il me jeta un regard aigu. « Vous n'en avez pas besoin, n'est-ce pas ? »

Tout ce que je lui répondis ce fut : « *Sécurité,* » mais je prononçai ce mot unique avec un tel accent de dédain moqueur que le commandant rougit en rompant les cachets de ce message personnel.

Il y eut un long silence. Puis il déclara : « Il faut que je réunisse Lucy, Bob, Shirley, Jinny, Stew, Jack et Dod dans le gymnase où John a eu le poignet brisé. Vous et moi devons assister à cette réunion. Plus deux gardes armés, deux robots de la catégorie A et deux autres de la catégorie B. La Mère donnera ses directives par l'entremise des robots de la catégorie A. »

— « Je vous ai donné votre chance, commandant, » dis-je froi-

dement, « et vous n'en avez pas profité. Maintenant c'est moi qui mène le jeu — ou la Mère Robot. Ce qui revient au même... »

— « Croyez-vous ? » dit-il.

— « Puisque quelqu'un doit l'annoncer, je le ferai, » dit Lucy. « Eh bien, nous sommes tous présents. »

Il n'y avait aucun siège dans le gymnase. Personne à part moi ne semblait s'en apercevoir. J'imagine que lorsque vous vivez dans des conditions de faible gravité vous ne pensez pas à vous asseoir, parce que vous n'éprouvez jamais le besoin de vous reposer. Vous n'avez pas l'impression de peser sur vos jambes.

Les internes avaient déjà essayé de transformer la séance en bouffonnerie, mais les robots les avaient séparés sans bruit et calmés, en leur faisant comprendre tacitement qu'il ne s'agissait pas d'un chahut de carabins. Lucy, bien que décontractée, était pensive, se doutant qu'il se passait quelque chose de très insolite et tout à fait certaine (à mon idée) que le meurtrier de John allait être démasqué avant ques les robots ne rouvrent les portes qu'ils avaient verrouillées avec un dispositif spécial. La maîtresse d'école sentait l'acide phénique et portait une sévère jupe grise, avec un chemisier blanc d'aspect banal, mais il était difficile de juger sa conception de la coquetterie.

Jinny, comme depuis le début de cette affaire, semblait se demander pourquoi elle s'y trouvait mêlée. Remplacée au pied levé à l'hôpital, elle arborait sa tenue d'infirmière et avait l'air d'une jouvencelle ahurie. Bob, en blouse blanche, paraissait content et soulagé. Lui aussi devait se dire que cette sombre histoire allait bientôt prendre fin et il s'en réjouissait. Shirley, prenant prétexte d'une convocation au saut du lit, (car il était maintenant une heure du matin), était apparue dans un déshabillé de dentelle, qui méritait bien son nom, car il n'était fermé que par un bouton au-dessus du nombril.

Il fallait que je fasse une déclaration : c'est ce que l'on attendait de moi. Je la fis : « Cette station produit des missiles téléguidés au moyen de dispositifs commandés par la Mère Robot. Les missiles sont meurtriers par eux-mêmes — c'est assez simple à combiner. La nouveauté réside dans le fait que c'est la Mère elle-même qui programme et installe les mécanismes de guidage. Chaque bombardement en masse comporte des missiles rapides de type courant qui sont de simples projectiles pointés sur la cible ;

des missiles en zigzag, également automatiques, mais dont la trajectoire les rend difficiles à abattre ; des missiles à têtes chercheuses avec des dispositifs de détection, qui leur permettent... »

— « Docteur Spring ! » cria le commandant. « Vous n'avez pas le droit !... Les choses que vous révélez sont... »

— « Secrètes, » dis-je. « Oui, je le sais. Et, parmi les personnes qui sont ici, vous et Bob êtes les seuls qui soient censés les connaître. Sauf Lucy, dans une faible mesure. Tous les autres, hommes ou femmes, font leur travail en étant exclus des Sections C et F, bien entendu, et du domaine de la Mère Robot... J'imagine que cette station a également d'autres attributions, que je n'ai pas essayé de connaître. Si je l'avais voulu, je les aurais trouvées sans peine. La sécurité n'est parfois qu'un vain mot. »

Je poussai un soupir.

« Je suppose, commandant, que lorsque le drame est arrivé vous avez jugé plus commode de croire qu'il n'avait aucun rapport avec l'activité secrète de la station. Voici quel a été votre raisonnement : « *Il ne peut pas en être ainsi, car ce serait trop affreux si c'était vrai.* »

Jack s'esclaffa.

« La vérité c'est que John n'a pas été tué par quelqu'un qui se trouve ici. Ni par une autre personne. Il a été tué par la Mère Robot. »

Certaines révélations sensationnelles font parler tout le monde à la fois. D'autres frappent les gens de mutisme. Ce fut le deuxième effet que produisit ma déclaration.

Tous sentirent aussitôt qu'il était inutile de protester, inutile de se montrer sceptique. Je savais de quoi je parlais et ils en étaient conscients.

Je poussai à fond ma pointe. « Si tout le monde ici se prêtait à un interrogatoire complet, » déclarai-je, « il serait établi que *personne* n'a programmé ce robot de la catégorie M la nuit où John est mort... et que *personne* n'a préparé la carte à l'avance. C'est la Mère Robot qui a combiné toute l'affaire elle-même et en a assuré l'exécution. »

Le commandant était pâle et immobile. Je comprenais une partie de ses sentiments, mais sans doute pas tous. C'était son fils qui était mort, après tout. Et la Mère Robot s'intégrait dans sa station, se trouvait au cœur de celle-ci. Nous étions tous, du moins théoriquement, sous le contrôle et au pouvoir de la Mère Robot.

Or la Mère Robot était présente en la personne des robots des Catégories A et B. Elle pouvait s'exprimer, mais ne pouvait ni entendre, ni comprendre.

Quant aux robots, il ne faisaient rien. Ils attendaient.

Ce fut Bob qui rompit le silence. « S'il en est ainsi, » dit-il d'un ton perplexe, « pourquoi les robots sont-ils là ? Et pourquoi Hewitson est-il absent ? Car, techniquement, il doit être compromis. Je ne veux pas dire que ce soit une question de personne ou qu'il ait agi de propos délibéré, mais... »

— « Hewitson est compromis, comme vous le dites, » acquiesçai-je. « Je vais le ramener sur Terre avec moi. Vous faites erreur, commandant — la Mère Robot ne devra pas être remplacée. C'est le contrôle qui était en faute, pas la machine. Sous les directives de Bob, la Mère Robot sera... »

Il n'y eut aucun avertissement. Un des robots allongea simplement le bras et brisa la nuque de Bob. Ce fut plus rapide qu'une pendaison. Il était mort quand il tomba sur le plancher.

J'étais à cinq minutes de mon départ.

J'avais sèchement refusé de donner d'autres explications au commandant, hormis l'assurance que la Mère Robot faisait bien son travail sous les directives de Hewitson dans l'immédiat et que, s'il devait y avoir des changements parmi le personnel et dans l'organisation ou la sécurité de la station, ce serait par ordre de la Terre, à la suite de mon rapport, et non de mon propre chef.

J'avais été pendant quelque temps écœuré par ce dénouement, car, en dépit des mines rassurées et réjouies des frigs, (entre parenthèses, je n'ai jamais appris pourquoi on les surnommait ainsi), c'était une sale mort, exécutée dans de sales conditions. Ce n'est pas seulement parce que je suis un expert en cybernétique que je n'avais pas blâmé la Mère Robot. Comme je l'avais dit avant de poser les pieds sur la station : « Si un homme avait la tête coupée avec une scie, feriez-vous appel à un menuisier pour débrouiller l'affaire ? »

Eh bien, moi, le menuisier, j'avais résolu le mystère. Mais cela ne signifiait toujours pas que la scie était coupable de meurtre.

Maintenant mon malaise était passé. J'étais simplement content d'en avoir terminé avec cette histoire et avec la station. Je n'avais pas voulu revoir Lucy ou Jack ou Stew ou Shirley, ou Jinny ou

Dod, bien que nul d'entre eux n'ait été vraiment impliqué, sauf, indirectement, Lucy et Shirley.

Avant de partir, je finis par parler au commandant, sur l'embarcadère, uniquement en présence de deux techniciens qui se tinrent soigneusement à l'écart pour ne pas nous écouter.

— « Vous auriez dû savoir tout de suite, commandant, » lui dis-je, « que pas une seule des sept personnes en cause n'aurait combiné un meurtre dans des conditions qui auraient limité la responsabilité au groupe. Quelqu'un à l'extérieur du groupe, sûrement. Hewitson, peut-être. Il aurait pu le faire, mais il ne l'a pas fait. »

— « J'ai eu beau me creuser la tête pendant huit heures de suite, » avoua le commandant, « je n'arrive toujours pas à comprendre... »

— « Alors je vais vous expliquer, » dis-je aimablement. « C'est par un pur hasard que John est mort tandis que seules, apparemment, ces sept personnes auraient pu être responsables de son décès. Il ne pouvait pas en être autrement. »

— « Un hasard ? » Apparemment il ne voulait pas y croire.

— « Rien d'étonnant à cela. Compte tenu du fait que la Mère Robot avait choisi cette méthode pour se débarrasser de John — et que l'assassin réel resterait dans l'ignorance de cette méthode — il était fatal qu'elle fût appliquée lorsque John serait seul dans le labo et qu'il n'y aurait qu'un petit nombre de personnes à savoir qu'il s'y trouvait. »

— « L'assassin réel ? Il y avait un assassin réel ? Bob ? »

— « Bien sûr. Lorsque vous commencez à fabriquer des robots à destinations particulières, et à leur donner des directives normales, vous allez au devant des ennuis... Mon rapport traitera largement cette question, soit dit en passant... La Mère Robot, dans le dispositif particulier que vous aviez ici, est une tueuse d'hommes, sur commande, aussi la mort des humains ne peut-elle avoir beaucoup d'importance pour elle. Construite pour avoir de l'efficacité avant tout, elle est immensément efficace. Elle est à peu près autonome, sous les seules directives — mais qu'elle sait fort bien être nécessaires — d'environ une demi-douzaine de personnes.

» Eh bien, la position de Bob était simple. Il désirait Lucy et voulait se débarrasser de Shirley. Dans son travail John n'était pas seulement un casse-pieds, c'était un obstacle. Il y a toujours quelqu'un sans qui tout nagerait dans le beurre — et, pour Bob, John était ce quelqu'un.

» La position de Bob était simple, mais ce qu'il résolut de faire pour s'en tirer ne l'était pas. Nous devons nous livrer à des conjectures à ce sujet, puisque Bob est mort et que la Mère Robot ne peut parler. Mais nous pouvons serrer la vérité de très près... Au cours de son travail avec la Mère, il lui a démontré que John était un incapable, qu'il sabotait le principal objectif, que tout irait mieux sans lui, qu'en raison d'une chose appelée consanguinité, incompréhensible pour la Mère, on ne pourrait jamais se débarrasser de John, qui dirigeait seul finalement la Mère... »

— « C'est absolument absurde ! » s'exclama le commandant.

— « Tout est absolument absurde. Ou à moitié vrai, suivant le point de vue où l'on se place... »

Je restai un moment rêveur. « Des robots autonomes tueurs d'hommes... Au nom du ciel... Dans un sens John s'est suicidé, commandant. Il aurait dû bien réfléchir avant de s'occuper d'une entreprise aussi démentielle.

» Quoi qu'il en soit, » poursuivis-je d'un ton ferme, « Bob s'est arrangé pour convaincre la Mère que John était un ennemi. Vous connaissez la suite. Bob a eu la malchance d'être un des principaux suspects au moment où cela s'est produit. Mais peut-être était-ce inévitable. La combinaison devait probablement compromettre Shirley, mais elle n'a pas bien marché. Ou bien, en l'occurrence, Bob a dû renoncer à le faire. »

Le commandant Hogg commençait à comprendre. « Vous avez donc organisé cette réunion pour... ? »

— « Pour permettre à la Mère de comprendre ce qui s'était passé. Il était impossible d'obtenir une preuve quelconque pour accuser Bob. La Mère ne pouvait témoigner et il n'existait aucun autre témoignage. Ce que j'ai fait a consisté à montrer à la Mère qu'elle avait été délibérément manœuvrée par un de ses auxiliaires pour en détruire un autre. Cela ne l'aurait pas forcée à tuer de nouveau. Mais lorsque j'ai dit qu'on allait déplacer Hewitson et que Bob occuperait son poste... »

Il y eut une interruption. J'entendis des bruits : on allait ouvrir le sas d'air et j'allais partir.

— « La Mère est sans cœur, » dis-je encore, « mais elle *sait*. John était vraiment une entrave dans le travail, sinon elle ne l'aurait jamais tué, qu'il y ait Bob ou non. Hewitson est un homme compétent. Bob ne l'est pas. Sous les ordres de Bob la Mère aurait manqué d'efficacité. Alors... »

Je n'ajoutai rien. Le commandant semblait pétrifié. Il était préoccupé par beaucoup de choses : sa station, la pensée que la Mère Robot était toujours là, sans contrainte, immuable, exerçant toujours un commandement physique ; le fait qu'il n'y avait plus de secrets et que mon rapport serait chargé de dynamite... et puis la mort de son fils unique.

Pour moi, la route était libre : je partis.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The saw and the carpenter.

DAVID REED

Le pays où le soleil ne se lève plus

Une nouvelle bien étrange par un jeune auteur anglais.

Nous sommes sur la Terre. Demain. Après-demain, plutôt. La nuit s'est abattue, pour toujours semble-t-il. Et les véritables habitants du monde l'occupent à nouveau, surgis des légendes, de l'oubli, des éléments. Et les hommes sont loin... mourants.

Il y a bien des siècles, des explorateurs humains arrivèrent en grand nombre dans les vallées du nord. Les premières expéditions furent suivies de cargaisons de colons qui venait chercher une vie nouvelle loin des pays méridionaux surpeuplés. Les immigrants donnèrent de nouveaux noms au pays et à ses habitants, installèrent des fermes, créèrent des villages, construisirent des routes et des chemins de fer, bâtirent des maisons et des usines. De hautes cheminées lancèrent vers le ciel, au-dessus des mornes montagnes, des colonnes de fumée noire qui transformèrent les nuages blancs en une brume grisâtre. Chaque jour, les éphémères humains vaquaient en foule à leurs occupations dans le pays à l'aspect désolé qu'ils avaient créé.

Un forain ambulant amena des régions incultes du nord un géant sauvage pour le montrer aux gens de la vallée. Ce géant était en fait un troll dont la lumière ralentissait les mouvements et qui, sous l'éclat direct du soleil, était même totalement paralysé. Les véritables géants, les barbares vêtus de peaux habitant les régions des neiges, n'étaient jamais capturés vivants. Le troll était la première créature vivante de cette taille qui eût jamais été présentée aux hommes de la vallée. Le forain l'exhibait en plein air, de nuit. Un matin, juste avant l'aurore, alors que la foule s'était dispersée, le troll reçut la visite d'un poète errant.

— « Ce monde n'est pas le vôtre, » dit le troll au poète, tandis

que tous deux observaient le passage d'un satellite en attendant l'aurore.

— « Si nous sommes ici, c'est que le monde est à nous, » répondit le poète.

— « Vous vivez dans nos pays sans leur appartenir, » riposta le troll. « Vous créez autour de vous votre propre pays et vous y vivez en groupes, en refusant de considérer le monde naturel. »

— « Nous redoutons les ténèbres et l'inconnu, » dit le poète.

— « Pour vous, la vie est clarté, » reprit le troll. « Les habitants de votre planète doivent vivre dans une lumière perpétuelle. Ici, nous ne vivons que dans l'obscurité. Quand le soleil se couche, toutes les créatures des rochers reprennent vie et dansent pour que le soleil ne se lève plus. Nous sommes nés dans les ténèbres, et les ténèbres reviendront. »

— « Les sombres forêts ont des yeux que, parfois, les voyageurs voient luire, » dit le poète. « La nuit, des feux s'allument au versant des collines et les lutins sortent de leurs cachettes. Prient-ils, eux aussi pour que vienne la fin du jour ? »

— « Toutes les créatures prient pour que la lumière cesse de briller, » répondit le troll. « Un soir le soleil disparaîtra dans la brume, à jamais. »

1

Les étoiles scintillaient dans le ciel limpide au-dessus de la vallée. La dryade connue sous le nom de « Dame Blanche », debout à côté des kobolds au pelage luisant, regardait ceux-ci creuser la neige en admirant les blancs amoncellements qui se formaient autour d'eux. Elle observait la scène en temps ralenti, aussi la neige projetée par les kobolds semblait-elle, à ses yeux, s'élever et retomber avec une gracieuse dignité. Au fur et à mesure que les dryades vieillissent, elles font davantage usage de la faculté qui leur est donnée de percevoir les choses au ralenti. Et cette dryade-ci était très âgée.

Sous la neige se trouvait un ancien village humain qui avait été habité moins d'un siècle plus tôt, avant que la lumière du jour disparût des régions boréales. Les kobolds creusaient la neige au-dessus de ce village à la recherche de métal qu'ils utiliseraient dans leurs laboratoires souterrains. Contrairement aux

kobolds, la dryade n'avait pas été amenée en ce lieu éloigné de sa forêt par la curiosité scientifique : elle voulait simplement regarder les fontaines de neige retomber d'un mouvement lent autour des excavations. Sous la surface formée de couches de neige sèche et poudreuse, une épaisseur de glace — qui devait être enlevée elle aussi — recouvrait le sol de la vallée.

Au bout de plusieurs heures de travail, les bâtiments enfouis sous la neige et la glace furent peu à peu mis au jour. Le village avait été réduit en ruines après la disparition du soleil et, depuis lors, ses vestiges s'étaient conservés sous la glace. Les kobolds s'étaient mis à explorer quelques endroits du sol d'aspect particulièrement prometteur et ne rejetaient plus que peu de neige et de glace sur les matériaux de rebut accumulés autour d'eux. La dryade reprit le sens du temps réel et se dirigea lentement vers les trous larges mais peu profonds creusés par les kobolds. Les moellons mis à nu et la neige entassée dans les fentes entre les pierres étaient froids et durs sous ses pieds.

Un kobold s'approcha d'elle à pas ouatés. « Dame, » dit-il, « j'ai découvert du métal. Vous plairait-il d'en estimer la nature et la quantité ? »

— « Bien volontiers, » répondit la dryade. « Conduisez-moi au lieu de vos fouilles. »

Elle suivit le kobold jusqu'à l'endroit où celui-ci avait effectué ses sondages, sachant bien qu'il n'aurait pas fait appel à elle si ce qu'il avait découvert ne lui avait paru intéressant.

— « Voici des échantillons du métal que j'ai trouvé, Dame, » dit le kobold. « Tous, sauf un, contiennent des alliages de fer. »

Le kobold avait posé les échantillons sur la neige à côté des petits trous cylindriques qu'il avait creusés. La dryade les examina en se félicitant de les trouver si nets, puis regarda la masse de métal demeurée au fond du trou. Celle-ci était plus grande qu'elle ne l'aurait pensé. Le kobold avait découvert les restes d'un véhicule de transport public contenant à lui seul autant de métal utilisable que six véhicules de taille normale.

— « C'est une bonne nouvelle que vous me donnez là, Dame, » dit le kobold. « Je vous en remercie. »

La nouvelle se répandit à la vitesse de l'éclair parmi les autres kobolds, dont certains avaient, eux aussi, découvert des objets métalliques. Tous abandonnèrent le travail pour se prosterner devant l'Etoile Polaire. Le premier souffle du vent le plus fort les atteignit, fort à propos, à ce moment-là.

Deux vents du sud remontaient la vallée en direction du Pôle au cours de chaque révolution de l'étoile. Le vent faible, qui durait une demi-heure, correspondait au matin des régions méridionales éclairées par le soleil, et le vent plus fort soufflait pendant une heure au cours de ce qui, dans le sud, constituait la soirée. Ces deux vents apportaient les échos des pays qu'ils traversaient aux habitants des vallées, qui les écoutaient avec délices. Les faibles échos venus du sud rehaussaient encore la morne noblesse que donnait aux vallées la proximité de la mer gelée.

Debout sur les ruines du village humain, entourés de monticules de neige blanche, la dryade et les kobolds absorbaient les parfums, les pensées, les émotions apportés par le vent, ses souffles impétueux et chantants. Le vent faisait tourbillonner dans la nuit de minuscules flocons de neige sèche. La dryade remit ses perceptions au ralenti, et la danse des flocons de neige lui parut aussi majestueuse que l'éternel mouvement des étoiles.

Peu à peu, elle sentit dans ce vent amical une odeur étrange, que les kobolds remarquèrent aussi. Très loin, vers l'extrémité sud de la vallée, quelque esprit ennemi émettait un flot d'images inquiétantes et malsaines. On eût dit une nappe d'huile se répandant sur la surface pure et glacée de la mer. Reconnaissant la source de ces pensées, la dryade se hâta de retourner au temps réel.

— « Qu'est-ce donc là, Dame ? » demanda le kobold qui était venu solliciter son avis sur le métal. Il était debout à côté d'elle, et la dryade posa une main sur sa petite tête au pelage lisse, pour le réconforter.

— « Ces pensées sont émises par un être humain, » répondit-elle. « Je dois en apprendre davantage à ce sujet. »

— « Oh ! non, Dame ! » protesta le kobold, comprenant ce qu'elle avait l'intention de faire.

— « Soyez en paix, je ne courrai aucun danger. Mes pensées ne peuvent voguer contre le vent. »

La Dame Blanche retira sa main de la tête du kobold et ouvrit son entendement au maximum, s'efforçant de saisir les pensées de l'homme, que le vent poussait vers le nord. L'odeur désagréable devint plus forte, au point de lui causer une souffrance. Elle percevait aussi les pensées des créatures qui se trouvaient entre elle et l'être humain.

Le monstre était Josef Somes, un bandit vivant de pillages, venu des régions équatoriales où se produisait encore l'alternance

des jours et des nuits. Il portait un vêtement imperméable à l'air qui le protégeait de la température polaire. Vêtu de cette armure métallique, l'homme avait traversé la mer glacée et remontait maintenant la vallée à la recherche du précieux minerai connu sous le nom de roche vive. Ce minerai atteignait des prix élevés sur les marchés du sud, et Josef Somes avait trouvé une vieille carte — datant d'avant l'époque à laquelle le soleil avait cessé de briller — qui indiquait l'emplacement d'un vaste gisement. La dryade comprit aussitôt de quel côté se dirigeait l'homme. Cette grosse masse de roche vive était constituée par l'affleurement sacré qui faisait saillie à un tournant de la vallée, juste au-dessous de la forêt où vivaient les dryades et diverses autres créatures de ces régions.

La Dame Blanche apprit par télépathie que l'homme s'était mis à l'abri du vent. Dès que celui-ci serait tombé, il quitterait son refuge et poursuivrait sa route vers le nord. Cette mauvaise odeur apportée par le vent n'était qu'un prélude aux méfaits qu'il allait commettre. Le monstre parviendrait jusqu'à l'affleurement sacré voisin de la forêt où vivait la Dame Blanche, et profanerait sans vergogne la roche vive. S'il ne rencontrait pas d'obstacle, il renouvellerait son forfait et peut-être d'autres humains se joindraient-ils à lui. Cela ne devait pas se produire.

Les kobolds avaient ouvert leur esprit pour examiner les pensées que leur apportait le vent. Sans avoir réussi à en apprendre autant que la Dame Blanche, ils savaient que la roche vive qui se trouvait près de leurs demeures était menacée par un pillard humain.

— « Dame, nous devons descendre vers le sud et retourner au Pays, » dit le chef des kobolds. « Nous entendons les pensées de nos aînés qui appellent toutes les créatures de la vallée à s'assembler autour de la roche vive. »

— « Vous avez raison, » répondit la Dame Blanche. « D'ici, nous ne pouvons rien faire pour écarter cette menace. Il nous faut retourner au Pays. »

2

Le Pays, situé sur une pente douce dans la partie occidentale de la vallée, était l'une des rares régions non enneigées du continent polaire, parce que ses habitants, grâce à un charme magique, avaient réussi à repousser la neige en permanence. Les

centaines d'acres qui constituaient le Pays avaient été aménagés, par des jardiniers actifs, en une série de terrasses sur lesquelles on ne comptait pas moins de dix-neuf plantations de hauts sapins. Chaque plantation portait le nom de forêt et servait de demeure à une seule dryade. Mousses, herbes, perce-neige et autres plantes poussaient sur les espaces libres entre les forêts, entretenues par les jardiniers et les gnomes au visage triste qui vivaient dans les larges fossés. Des arbres caducs et solitaires, dont aucun génie ne venait prendre soin, s'élevaient au-dessus des broussailles, à une hauteur d'une dizaine de mètres ou même davantage.

Après un voyage de trois heures, la dryade et les kobolds atteignirent le vieux chêne planté à l'extrémité nord du Pays. Personne ne se trouvait là pour les accueillir, car toutes les créatures de la vallée s'étaient rassemblées dans la Plaine des Réunions, à l'autre bout du Pays. Les voyageurs reprirent leur route à travers la région sur laquelle s'exerçait le charme magique qui en écartait la neige.

En arrivant à la première des dix-neuf forêts, la Dame Blanche traça vivement de la main le symbole sacré ; la dryade de cette forêt était absente, mais ses arbres devaient se souvenir de ce symbole. Sous bois, et disséminées çà et là sur les espaces libres, se trouvaient les demeures des créatures de la vallée. Nains et kobolds se partageaient les antres souterrains. Martres des pins et tarsiers nichaient tout en haut des arbres. Les jardiniers, petits elfes de la famille des lutins, vivaient dans des huttes de bois menaçant ruine, couvertes de toits de tourbe. Sur ces demeures poussaient des muscinées et de fragiles polypodes. Au milieu des terrasses couraient de part et d'autre de longs remblais sinueux recouvrant des tunnels peu profonds semblables à des terriers de lapins. Ces cavernes artificielles étaient habitées par les gnomes qui aidaient souvent les jardiniers dans leur travail. En se dirigeant vers la Plaine des Réunions, la dryade et les kobolds qui l'accompagnaient virent ces demeures qui, toutes, étaient vides. Les kobolds en éprouvèrent un sentiment de malaise, car ils ne se rappelaient pas avoir jamais vu le Pays ainsi déserté. Peut-être en était-il ainsi avant que le soleil se fût couché pour toujours, à l'époque où les humains régnaient sur la région ? se murmuraient-ils l'un à l'autre.

Par déférence envers la Dame Blanche, les kobolds suivirent le sentier qui traversait sa forêt et l'attendirent un moment

pendant qu'elle s'entretenait avec son arbre favori. La dryade les rejoignit bientôt, sans mot dire, et ils firent route ensemble vers la Plaine des Réunions.

Celle-ci était située au pied de la falaise de roche vive qui marquait la limite du Pays au sud. Kobolds, nains, dryades, gnomes, hiboux et toutes les autres créatures du Pays se tenaient là, debout, assis ou accroupis en cercle autour de leurs aînés, quand la dryade et ses amis prospecteurs arrivèrent auprès d'eux.

Toute l'assemblée accueillit les voyageurs avec beaucoup de cordialité. Les kobolds parlèrent du métal qu'ils avaient découvert, mais la menace constituée par l'approche de l'humain dominait dans leur esprit toute autre pensée. La Dame Blanche alla prendre place parmi les autres anciens, et la conférence se poursuivit.

Le premier mouvement de frayeur causé par l'arrivée de l'homme étant dissipé, il fallait discuter des mesures à prendre contre l'intrus. De toute façon, celui-ci devait mourir. Il ne pouvait être question de le chasser simplement : les souvenirs de l'époque qui avait précédé le coucher du soleil étaient encore trop vivants dans les esprits. Chaque mois, dès le premier lever de la lune, les créatures de la forêt allumaient un feu de charbon de bois pour fêter le jour où elles avaient été délivrées des humains. Et, lors du feu de joie annuel qui marquait la grande Pleine Lune, on jetait dans les flammes l'effigie sur bois d'un être humain. La discussion ne devait donc pas porter sur le principe de la mise à mort de l'homme, mais sur la façon dont celui-ci mourrait.

Deux méthodes différentes étaient proposées. La majorité des créatures, préconisant la stratégie « défensive », conseillait de poser des pièges auxquels le monstre se prendrait lorsqu'il arriverait au Pays. La minorité suggérait de ne pas attendre sa venue, mais de se porter au-devant de lui pour l'attaquer au cours de son voyage. Les partisans de la politique défensive faisaient valoir que celle-ci laisserait plus de temps aux créatures de la forêt pour faire les préparatifs nécessaires, tout en leur permettant de rester au Pays et de vaquer à leurs occupations. Après moult discussions, les anciens se rangèrent à l'avis de la majorité ; les habitants du Pays laisseraient l'homme arriver jusqu'à eux.

Avant que l'assemblée se mît à discuter des pièges à préparer, la Dame Blanche fit une suggestion : « Notre ennemi héréditaire est un être aux pouvoirs limités et qui doit être vulnérable de bien des manières, » dit-elle. « Si nous pouvions savoir quelle

partie de son esprit frapper, nous serions à même de diriger le cours de ses pensées de façon à servir nos desseins. Peut-être même réussirions-nous à exercer un contrôle sur son corps, ce qui éliminerait tout risque pour nous-mêmes. Mais nous ne pouvons pas, d'ici, procéder aux essais nécessaires. Quelqu'un doit aller à la rencontre de l'homme et sonder son esprit pour en découvrir les points faibles. »

— « S'il est effectivement vulnérable, nous n'aurons pas de mal à le faire mourir, » fit remarquer un nain. « Les enchanteurs disposent de moyens très puissants dont nous pourrons faire usage pour attaquer le monstre lorsqu'il arrivera au Pays. Mais qui donc découvrira ses faiblesses afin de les faire connaître aux enchanteurs ? Qui pourrait s'aventurer aussi près du bandit et survivre à cette expédition ? »

— « Moi, » répondit la dryade. Sans prendre garde à la réaction de frayeur des créatures qui l'entouraient, elle poursuivit : « Grâce à mes années d'expérience et à ma connaissance des sciences de l'esprit, j'en apprendrai certainement davantage sur le compte de l'humain que n'importe lequel d'entre vous. C'est moi qui dois aller à sa rencontre. »

Les kobolds, qui portaient une vive affection à la dryade, se montrèrent alarmés et consternés. « Dame, il est injuste que vous risquiez votre vie de cette façon, » protestèrent-ils. « Laissez quelqu'un d'autre partir à votre place. »

— « Nul autre que moi ne peut y aller, » insista la Dame Blanche.

Ils s'efforcèrent sans succès de la détourner de son projet et, comprenant qu'elle était résolue à partir, ils firent une dernière tentative pour garantir la sécurité de leur Dame Blanche.

— « Du moins, Dame, ne partez pas seule ! Que d'autres vous accompagnent et vous protègent. Toutes les indications que vous pourriez recueillir seraient sans utilité si vous veniez à mourir avant d'avoir pu les transmettre aux enchanteurs. »

— « Je suis d'accord avec les kobolds, » intervint l'oréade. « Je vous accompagnerai, Dame Blanche. Si vous mouriez seule, votre sacrifice serait vain. »

L'oréade était un vieux génie de la montagne venu établir ses quartiers dans la vallée. Si elle était déterminée à accompagner la dryade, rien ne saurait l'en empêcher.

Aussi, se soumettant à la volonté des créatures qui l'aimaient, la dryale accepta-t-elle de prendre avec elle quatre compagnons :

l'oréade, deux kobolds et un gnome à la mine mélancolique portant une hache en acier humain. La Dame Blanche s'inclina cérémonieusement devant eux, en levant les mains vers le ciel sombre et froid. « Les astres ne sont pas favorables à notre expédition, mes amis, » dit-elle. « Il n'y a pas de lune ; seul un satellite est en train de traverser une constellation malfaisante. »

— « C'est là une raison de plus pour que nous vous aidions et vous protégions, Dame, » dit l'un des kobolds.

— « Qu'il en soit donc ainsi, puisque vous le désirez, » repartit la dryade. « Mettons-nous en chemin. »

3

COMME ils s'éloignaient, ils virent briller une flamme blanche au sommet de la falaise de roche vive : un enchanteur avait allumé un feu de charbon et de magnésium pour porter bonheur aux voyageurs.

La Dame Blanche et ses compagnons devaient rencontrer l'humain — et avoir le temps de sonder son esprit — avant que le vent faible commençât de souffler. Ainsi pourraient-ils transmettre leurs messages aux enchanteurs en laissant leurs pensées voguer au gré du vent. Les créatures de la vallée étaient habituées aux longs parcours, car il leur arrivait souvent de s'aventurer très loin du Pays, pour des expéditions sans but déterminé. Celles-ci les amenaient parfois jusque sur le plateau polaire où des géants simiesques, beaucoup plus grands que les humains, erraient dans les ténèbres. La marche à effectuer pour rencontrer Josef Somes était donc, pour nos voyageurs, de bien faible importance.

Voyageant de compagnie, ils ne pouvaient manquer — malgré le contrôle sévère que chacun exerçait sur son esprit — de surprendre les pensées les uns des autres. La Dame Blanche absorbait peu à peu les traits de caractère dominants de ses compagnons : l'instinct maternel refoulé de l'oréade, le tempérament passionné et sincère de Jaerem et Moera, les deux kobolds, et la bonté réconfortante, bien que peu démonstrative, du gnome. Au bout d'une heure à peine, elle connaissait ses compagnons aussi à fond que s'ils avaient été des amis de toujours. Cette intimité était caractéristique de tous les voyages effectués en petits groupes.

Les cinq compagnons arrivèrent, un peu plus tard que prévu, à distance télépathique de l'homme. Celui-ci marchait d'un pas ferme en direction du nord et il parviendrait bientôt à l'endroit où se trouvaient actuellement les voyageurs. La Dame Blanche se représenta l'humain cheminant pesamment, engoncé dans son armure de métal, la lampe fixée sur son casque jetant sur la neige un rayon jaune. La force de l'ambition qui avait entraîné le pillard si loin de son foyer, situé dans les régions éclairées du sud, ne laissait pas de l'étonner.

A l'endroit où étaient parvenus les cinq compagnons s'élevait une petite colline faite de roche extrêmement dure. En temps normal, cette colline était habitée par sept oréades, mais celles-ci étaient toutes parties chercher refuge au Pays lorsqu'avait soufflé le grand vent. C'était là un lieu particulièrement propice aux desseins de la Dame Blanche.

— « Nous allons attendre l'humain ici, » dit-elle. « Je me tiendrai au centre de la colline, mais vous quatre feriez mieux de vous dissimuler sur les côtés, Jaerem et Moera à ma gauche et les autres à ma droite. Le pillard se déplace d'un versant à l'autre, explorant toute la vallée pour le cas où la position de la roche vive aurait été mal indiquée sur sa carte. J'ai donc plus de chances de le rencontrer au centre que partout ailleurs ; mais vous serez plus en sécurité sur les versants. »

Tandis que ses compagnons se dirigeaient vers les emplacements qu'elle leur avait désignés, la dryade resta debout, telle une colonne de glace délicatement sculptée. Elle sondait avec prudence les pensées de l'humain, s'efforçant de s'habituer à sa psychologie afin de se préparer à la tâche qui l'attendait.

Les autres s'accroupirent sur le sol, où ils se camouflèrent en répandant sur eux, grâce à un charme magique, une fine couche de neige qui les recouvrit complètement. L'homme, être inférieur qui avait besoin de voir pour constater, ne décelerait jamais leur présence.

Ayant achevé d'explorer les pensées du pillard, la Dame Blanche se hâta de suivre l'exemple de ses amis en creusant dans la neige un trou où se cacher. Quand le trou fut suffisamment profond, elle s'y glissa et fit disparaître, à l'aide d'une formule magique de camouflage, la neige qu'elle avait déplacée. Maintenant, aux yeux de l'homme, la vallée semblait vide de tout être vivant.

Une petite lumière jaune apparut derrière le versant de la colline. La pâle lueur fut suivie d'une masse sombre et encore

indistincte, qui n'était autre que Josef Somes. L'humain mesurait au moins trente-cinq centimètres de plus que la dryade, et il était large en proportion. Son vêtement, d'un marron terne, gardait encore quelques traces de sa couleur orange primitive. La dryade percevait maintenant chacune des pensées de l'humain que ne troublait plus aucun élément intermédiaire. Avec un choc de surprise, elle se rendit compte que l'esprit du monstre était pratiquement vide de toute pensée superficielle, et que le fond en était affreux. Pour Josef Somes la découverte de la roche vive était liée à l'idée de richesse, de puissance, de réussite sociale, d'exploits d'ordre sexuel. Mais c'était l'ignorance, bien plus que l'ambition, qui l'avait amené en ce lieu. Il ne comprenait rien aux sentiments qui l'animaient et croyait que la possession de la roche vive suffirait à satisfaire ses appétits et à compenser en quelque sorte le gaspillage de sa vie passée. Cependant, malgré cette absence de conscience de soi, l'humain était capable de réactions rapides lorsqu'il se trouvait en face d'un problème à résoudre...

La dryade cessa d'examiner les pensées cachées de Josef Somes pour ne pas se laisser troubler davantage. Elle n'avait pas de temps à perdre, et c'étaient les réactions mentales de l'humain qu'elle devait analyser, non ses vils souvenirs.

La Dame Blanche mit son esprit au ralenti, ce qui eut pour effet de multiplier par quatre la rapidité de ses actes. A ses yeux l'homme semblait soulever ses pieds et les reposer à terre d'un mouvement très lent. Il se trouvait à présent à la distance voulue et, pour accomplir sa tâche, la dryade disposait de trois minutes de temps subjectif, qu'elle ne pourrait d'ailleurs employer entièrement car les réactions de l'humain se produiraient en temps réel et ne lui parviendraient donc qu'avec un long retard.

Elle fit plusieurs sondages au hasard, espérant déclencher des vibrations venant de la région du cerveau de l'humain qui était sensible à ses impulsions.

L'humain approchait, d'une démarche lourde et hésitante ; le chemin presque droit qu'il suivait allait l'amener tout près de la dryade invisible. Celle-ci l'observa pendant quelques précieuses secondes, attendant des échos télépathiques, avant de réaliser qu'il ne s'en produirait pas : Josef Somes ne réagissait pas au sondage.

Alarmée, la Dame Blanche envoya rapidement, coup sur coup, une série de pensées qu'elle dirigea vers les centres sensoriels de ce cerveau primitif et peu développé. Ce n'était plus maintenant à une exploration, mais à une véritable attaque, qu'elle se

livrait. Sa puissance de perception était si grande qu'elle captait sans le vouloir des réactions réceptives chez ses compagnons et, pourtant, son attaque restait sans aucun effet sur l'homme. Elle tenta de toutes les manières possibles d'atteindre son esprit, mais ses efforts demeurèrent vains. Il n'y avait pas de point faible dans le système de défense de l'homme ; ou, plus exactement, il n'y avait pas de système de défense car il n'y avait rien à défendre.

Au moment même où elle ressentait son échec, la dryade se rendit compte que le bandit marchait droit sur son refuge. Même en restant au ralenti, avec des réactions quatre fois plus rapides que la normale, elle ne pouvait rien faire pour l'en empêcher.

Le pied droit de Josef Somes se posa sur la mince couche de neige dont elle avait, par magie, recouvert sa cachette. La Dame Blanche, qui se faisait aussi petite que possible, vit une botte de métal sombre crever son fragile plafond de neige, et des flocons se mirent à pleuvoir sur elle. Puis, miraculeusement, la botte s'écarta, laissant un grand creux à l'endroit où se trouvait précédemment la neige. Habitué aux crevasses, Josef Somes s'était laissé tomber de côté sur un terrain plus solide. Il se remit maladroitement sur pieds et pencha la tête vers l'ouverture qu'il éclaira au moyen de la lampe fixée à son casque.

Mais, pendant que l'homme se relevait, la dryade, par un nouveau tour de magie, s'était transformée en un petit tas de neige. Josef Somes, sachant que des vents violents soufflaient dans la vallée, ne trouverait rien d'étrange au fait qu'un peu de neige se fût amoncelée dans la crevasse.

Effectivement, en regardant dans le trou, il ne vit que des petits tas de neige : le tour de magie avait parfaitement réussi. D'un geste automatique, l'humain tendit le long bâton qu'il tenait à la main, afin d'éprouver la solidité du terrain devant lui. Son intention était de faire pénétrer le bâton dans la neige molle jusqu'à ce qu'il rencontrât une couche de glace : le bâton ne pourrait donc manquer de transpercer le corps frêle de la dryade.

Celle-ci entendit par télépathie les cris de frayeur poussés par les kobolds. En même temps, deux boules de neige furent lancées sur l'humain, et l'une d'elles s'écrasa sur son armure. Josef Somes retira brusquement son bâton du trou où était cachée la dryade et se retourna pour voir d'où venait le projectile. Les kobolds lui lancèrent d'autres boules de neige. Ils étaient sortis de leur

cachette et se tenaient debout, de sorte que Josef Somes voyait leurs silhouettes sombres ressortir sur le fond blanc de la neige.

Oubliant la crevasse — ou ce qu'il prenait pour telle — l'homme se dirigea vers eux. Ses pensées étaient confuses. Lorsqu'il s'approcha d'eux, les kobolds crièrent à la dryade : « Dame, sauvez-vous pendant que le monstre est occupé avec nous ! »

Ils ne faisaient aucun effort pour se cacher. La Dame Blanche qui, en ce moment, les aimait et les détestait tout à la fois, comprit qu'ils ne pourraient pas s'enfuir. L'homme, assoiffé de sang comme tous ses congénères, avait tiré un revolver de sa ceinture.

Cherchant un moyen de venir en aide à ses amis, la dryade, par un nouveau tour de magie, éclaboussa de neige la visière du casque de l'homme. Celui-ci essuya la neige d'un revers de main impatient, rompant ainsi le charme. La dryade essaya une seconde fois et, de nouveau, l'homme écarta la neige, croyant qu'il s'agissait d'une boule lancée par les kobolds. La magie restait sans effet sur lui. Alors seulement, la Dame Blanche, prenant enfin garde aux appels pressants des kobolds, quitta son refuge et courut à pas silencieux sur la neige pour aller rejoindre l'oréade et le gnome. Tout en courant, elle fit disparaître la trace de ses pas à l'aide d'une série de charmes magiques. Arrivée auprès de ses amis, elle se jeta sur le sol et prit la forme d'un petit tas de neige. L'humain ne pourrait pas la découvrir là, même s'il détournait son attention des kobolds.

Abandonnant leur poste, Jaerem et Moera s'enfuirent dans des directions opposées, offrant ainsi à l'homme deux cibles distinctes. Sans hésiter, Josef Somes visa celui des deux kobolds qui se trouvait le plus près de lui. Il fit feu à deux reprises sur Jaerem, le tuant du premier coup.

La dryade, par télépathie, sentit mourir son compagnon et partagea ses souffrances, tout en voyant, sans rien pouvoir faire pour l'empêcher, les pensées de cet esprit si vif s'obscurcir, puis s'éteindre complètement. Elle avait laissé son propre esprit au ralenti et disposait donc de quatre fois le temps normal pour assister à la mort de son petit ami.

Moera sentit, lui aussi, la mort de Jaerem, et il comprit que son heure était venue. Il eut la sensation que l'humain se retournait pour diriger vers lui le canon de son arme. Alors, il eut une brève pensée pour ses amis cachés tout près de lui. « Adieu, Dame

Blanche, oréade, gnome, » dit-il tout bas. « Désormais, je vous verrai de l'Etoile Polaire. » Son esprit se troubla et la dryade perçut ses regrets, son angoisse et sa crainte du dernier moment. Ce fut fini en un instant.

« Ces deux petites bêtes devraient être bonnes à manger, » se dit l'homme. Il ramassa les cadavres, les examina avec curiosité et les jeta dans son havresac.

— « Il va les *manger* ! » cria la Dame Blanche. « Ne lui suffit-il donc pas de les avoir tués ? »

Sans l'entendre, l'humain reprit sa route en direction du Pays où se trouvait la roche vive.

« Ils sont morts pour moi, » dit la dryade qui était revenue au temps réel. Ce n'était pas là une pensée cohérente, mais la simple expression d'émotion, de chagrin et de honte mêlés. L'oréade et le gnome s'efforcèrent d'apaiser son esprit et y parvinrent en faisant abstraction de leurs sentiments personnels. Normalement, ils n'auraient jamais été capables de contrôler les émotions de la Dame Blanche, mais les deux morts violentes auxquelles elle venait d'assister avaient momentanément rendu celle-ci instable.

— « Vengeance ! » dit la dryade à ses compagnons, se représentant en esprit la mort de Josef Somes. En tuant le monstre, elle rachèterait en partie sa folie, qui était cause de la mort des kobolds. Quoique, bien entendu, aucun acte de vengeance ne pût changer ce qui avait été.

— « Le plus grand hommage que nous puissions rendre à leur mémoire est de tuer leur meurtrier, » approuva le gnome.

— « Nous devons aussi reprendre leurs corps et ne pas permettre à l'homme de les manger, » ajouta la dryade. « C'est là une tâche plus importante que celle de protéger mon existence, du moins lorsque j'aurai adressé mon rapport au Pays. »

Cette déclaration était douloureusement sincère, car la dryade ne se souciait plus de dissimuler ses pensées intimes. D'ailleurs, ses deux compagnons avaient dû scruter à fond sa personnalité pour réussir à l'apaiser, et c'étaient là les préliminaires habituels lorsqu'un être était près de mourir.

Un air froid passa sur eux : le vent faible commençait à souffler et se transformerait bientôt en une rafale de flocons de neige. Là-bas, au Pays, ceux qui étaient à l'écoute s'apprêtaient à recevoir les indications transmises par la Dame Blanche. Le

vent porterait ses pensées bien au-delà de la limite télépathique normale.

— « L'esprit de l'homme ne peut être influencé par aucun des moyens habituels, » dit la dryade après avoir raconté sa rencontre avec le monstre et la mort des kobolds. « Aucune attaque sur son cerveau n'a de chances de réussir ; il faut employer des moyens physiques. Les charmes ne peuvent opérer que si l'homme est dans l'incapacité de faire usage de sa force pour le rompre. » Elle suggéra d'utiliser quelques charmes magiques ayant pour effet d'user l'armure métallique dont l'homme était revêtu. « Jaerem et Moera lui ont lancé des projectiles, » expliqua-t-elle, « et la meilleure méthode d'attaque semble être l'emploi de projectiles durs et rapides qui puissent percer sa cuirasse. »

Elle donna tous les renseignements qu'elle possédait, répétant plusieurs fois son message pour le cas où les auditeurs qui se trouvaient au Pays en auraient manqué une partie. Sa tâche s'acheva lorsque le vent cessa de souffler.

L'homme s'était mis à l'abri, surveillé par le gnome pendant que tombait la rafale de neige. Bientôt, il se remettrait en route.

— « Ceci met fin à notre mission, » dit la Dame Blanche. « Il appartient maintenant à nos amis restés au Pays de faire le nécessaire au cours des quelques heures dont ils disposent encore. »

— « Dame ! » cria soudain le gnome. « Le monstre va se préparer un repas ! »

Tous trois prêtèrent l'oreille aux pensées de l'homme. Celui-ci s'apprêtait à enlever de son dos son havresac et à en tirer un quartier de viande. Il n'avait donc pas l'intention de manger sur-le-champ les kobolds. La dryade entrevit une possibilité de récupérer leurs corps.

— « Allez vous placer derrière l'humain, » dit-elle à l'oréade et au gnome qui s'empressèrent d'obtempérer à cet ordre. « Il a posé son havresac à terre est sur le point d'en défaire les courroies, » ajouta la Dame Blanche. « Je vais danser devant lui pour distraire son attention. Pendant qu'il sera occupé à me regarder, vous retirerez du sac les corps de Jaerem et de Moera et vous irez vous cacher. Approuvez-vous ce plan ? »

L'oréade et le gnome acquiescèrent, sans demander ce que ferait la Dame Blanche lorsqu'elle aurait réussi à attirer l'attention de Josef Somes.

Ce dernier vit un léger mouvement se produire à l'extrême limite de son champ visuel. La dryade, qui lisait dans les pensées de l'homme, se fit voir un moment encore avant de s'éloigner en sautillant. Josef Somes n'en croyait pas ses yeux : étant donné le lieu, la silhouette qu'il venait d'apercevoir ne pouvait, malgré les apparences, être celle d'une femme ! La Dame Blanche se montra une fois de plus, se proposant de disparaître comme un trait au bout de quelques secondes. Dans l'esprit de l'homme se pressaient de vagues souvenirs de génies, de sorcières et autres épouvantails du nord, réels ou imaginaires. Il se dit : « Si cette chose qui a l'aspect d'une femme continue à sautiller de droite et de gauche, je vais lui tirer dessus pour en finir ! »

La dryade, qui connaissait mal la psychologie humaine, décida de modifier ses plans et demeura immobile pour laisser Josef Somes la regarder car, malgré son âge, elle était encore fort agréable à voir. L'oréade et le gnome approchaient à pas lents, derrière l'homme. Si celui-ci se retournait, il ne pourrait manquer de découvrir leur présence.

L'immobilité de la Dame Blanche parut le rassurer — elle aurait bien voulu savoir pourquoi. Il fit un pas vers elle. La lampe fixée à son casque brillait comme un œil unique et jaune sur son front. La dryade remua légèrement la tête, simulant la frayeur, et fit un pas en arrière. Son ennemi s'avança, et elle recula davantage. Le volumineux havresac, courroies défaites, gisait, oublié, dans la neige, derrière l'homme.

La Dame Blanche fit avancer Josef Somes pas à pas à sa suite. Ses pensées étaient auprès de l'oréade et du gnome, qui retiraient avec précaution du havresac deux formes immobiles, couvertes de fourrure. Le gnome emporta les corps des kobolds dans le sac blanc qu'il gardait toujours avec lui pour s'en faire un linceul, et l'oréade effaça les traces de leurs pas à l'aide de formules magiques qui rendirent à la neige déplacée sa surface blanche et unie. Une partie de sa dette envers les kobolds se trouvait ainsi payée, se dit la dryade. Elle entendit l'oréade lui crier : « Nous sommes en sécurité et nous avons les deux cadavres. A présent, c'est pour vous que nous sommes inquiets. » Le gnome ajouta : « Ne vous laissez pas entraîner à de fausses émotions, Dame Blanche. Il ne faut pas vous sacrifier en souvenir de Jaerem et de Moera. Votre vie est trop précieuse pour nous tous ! »

L'humain s'avançait toujours vers elle, tandis qu'elle continuait

à reculer. « Ma vie ou ma mort dépendent de cet homme, » répondit-elle à ses amis. « Quoi qu'il arrive, je l'accepterai de bon cœur. »

Elle cessa de reculer et resta debout, face à face avec Josef Somes. Au moment où celui-ci se jetait sur elle, l'esprit brûlant de désirs qu'il ne comprenait qu'à moitié, elle s'éloigna de lui d'un bond, atterrit au-delà de l'endroit éclairé par la torche, et se mit à courir vers les champs de neige situés sur le versant de la colline. L'homme se sentait repris de ses anciennes frayeurs et, lorsque la dryade se trouva prise dans un rayon de lumière, il tira son revolver. Josef Somes ne réfléchissait pas ; il ne faisait que suivre ses idées qui s'enchaînaient de la façon suivante : « Les créatures des régions nordiques sont dangereuses ; or, celle-ci en est une. Je dois donc la tuer pour écarter de moi tout danger possible. »

Tandis qu'il tenait son revolver à la main, l'homme se souvint d'avoir tué deux petites bêtes de la vallée et de les avoir mises dans son havresac. Et cela lui rappela que le havresac était resté posé dans la neige, quelque part derrière lui. La dryade remarqua l'inquiétude qui s'emparait de lui à la pensée du havresac abandonné. Elle profita de l'hésitation momentanée de l'homme pour faire voler des nuages de neige molle destinés à dissimuler ses mouvements. Un rideau de neige s'éleva dans l'air entre elle et Josef Somes. Se rendant compte qu'il ne pourrait jamais l'attraper, celui-ci tira deux fois, au hasard, avant d'abandonner la poursuite.

Il alla ramasser le havresac, en vérifia le contenu et s'aperçut de la disparition des deux cadavres. Alors, il proféra une série de jurons qui furent autant de coups douloureux pour les trois compagnons qui l'écoutaient. Il se promit de se tenir désormais sur ses gardes et de tirer sur ces créatures de la vallée dès qu'il en apercevrait une. Puis il interrompit le cours de ses pensées pour réfléchir plus à fond. La femme-fantôme ne l'avait pas attaqué — au contraire, elle s'était enfuie dès qu'il avait voulu s'approcher d'elle — et les deux bêtes mortes lui avaient été volées par ruse. Ces créatures, se dit-il, n'étaient pas de taille à lutter avec un homme, et elles le savaient bien. Les vieux récits de monstres nocturnes attaquant les humains n'étaient certainement que des contes à dormir debout. Rassuré par ces pensées nouvelles, Josef Somes se remit en marche vers la roche vive.

« Nous pouvons nous déplacer plus vite que l'homme, mais nous ne devons pas le dépasser, » dit la Dame Blanche. « Si nous le rattrapions, il nous tuerait et, en arrivant devant lui au Pays, nous risquerions de déclencher le système de défense, si les enchanteurs ont disposé des pièges dans la vallée. »

— « Suivons donc le monstre, » approuva le gnome. « Ainsi, nous verrons de quelle façon nos amis restés au Pays disposeront de lui. »

Le gnome souhaitait voir mourir l'humain, et il en était de même pour la dryade et l'oréade. La haine ancestrale envers l'humanité vivait encore en eux, et elle avait été accrue par le meurtre des kobolds. Les trois compagnons reprirent leur route en direction du Pays, marchant à distance respectable de l'homme. Pendant le voyage, ils comptaient les heures qui les séparaient du moment où celui-ci serait mis à mort.

Ils n'étaient plus guère qu'à un quart d'heure de marche du Pays lorsqu'ils virent quelque chose se déplacer à l'horizon à une certaine distance derrière eux. C'était un énorme troll, haut d'une quarantaine de mètres, qui suivait d'un bon pas le sentier situé au sommet de la falaise, sur le versant oriental de la vallée. Les voyageurs s'étaient arrêtés pour laisser Josef Somes prendre de l'avance, de sorte que le troll se trouva bientôt à distance télépathique d'eux.

L'oréade prit la parole en leur nom à tous trois car, en tant que génie de la montagne, elle était apparentée au troll. Elle raconta à celui-ci ce qui s'était passé, et il répondit que lui aussi était lancé à la poursuite de l'homme. Prisonnier des humains avant l'époque où le soleil s'était couché pour toujours, ce troll avait été contraint de s'exhiber dans un cirque ambulant. Il avait entendu parler de Josef Somes par une nymphe des glaciers qui gardait un souvenir effrayé de sa rencontre avec l'homme. Maintenant, le troll espérait rattraper ce dernier pour l'anéantir. Les trolls ont la mémoire aussi longue que la vie.

— « Nos amis vous accueilleront avec joie au Pays, » dit l'oréade. « Mais j'aurais préféré vous voir en un moment plus heureux. Mes deux compagnons et moi suivrons volontiers en votre compagnie le sentier de la falaise qui conduit au Pays. »

— « Dame, je suis fort honoré de votre présence et de celle

de vos compagnons, » répondit le troll en se servant de formules semblables à celles qu'utilisaient les kobolds. « Mais ne prenez pas la peine d'escalader ce versant. C'est moi qui vais descendre vers vous et suivre votre route. »

— « Vous êtes très bon, ami troll, » dit l'oréade. Les trois compagnons attendirent donc que le troll se fût laissé glisser le long de la falaise couverte de neige pour venir les rejoindre.

Le troll s'inclina devant chacun d'eux tour à tour. En saluant le gnome, il lui dit : « Frère Porteur-de-Cadavres, puis-je voir les corps de vos compagnons qui ont été tués par l'homme ? »

Le gnome acquiesça, tira de son sac de toile blanche les deux petits corps des kobolds et les déposa doucement sur la neige. Le troll s'agenouilla à côté d'eux, et, de ses énormes mains maladroites, traça au-dessus de leurs têtes le signe de l'Etoile Polaire. Puis, sans mot dire, il regarda le gnome remettre les deux corps dans son sac.

— « Il nous faut reprendre notre route, » dit la Dame Blanche. « L'homme arrive en vue du Pays. »

Elle prêtait l'oreille aux pensées de l'ennemi et venait d'apprendre que celui-ci regardait en ce moment le feu qui brûlait au sommet de la falaise de roche vive. La vieille carte sur laquelle l'homme avait relevé les indications concernant cette roche précisait que, sur la falaise, brûlait un feu de sorcière.

— « Vous avez raison, Dame, » dit le troll. « Le bandit a compris qu'il approchait du but. »

Ils partirent donc en hâte, pour rattraper le temps que leur avait fait perdre leur rencontre avec le troll. Ils n'avaient guère fait qu'une vingtaine de pas lorsqu'ils entendirent un grondement sourd et sentirent le sol trembler sous leurs pieds. Par télépathie ils purent voir nettement qu'une vaste portion du versant de la vallée qui se trouvait en avant d'eux s'était effondrée sur Josef Somes. La Dame Blanche vit la neige et la glace tomber brutalement sur l'homme qui ne s'y attendait pas, et elle partagea les pensées de celui-ci au moment où se produisit l'avalanche.

— « Ce sont nos amis qui ont fait cela, » dit l'oréade. « Ils ont provoqué cette avalanche pour prendre l'homme au piège. Aucun des rochers n'a cédé. »

La glace continuait à tomber tandis qu'elle parlait. La dryade regarda les débris épars sur le sol de la vallée, s'attendant à ce que l'homme cessât de penser. Elle ne connaissait aucune forme de vie qui pût résister à une avalanche.

Mais Josef Somes, bien qu'enterré sous des tonnes de neige et de glace, était indemne. Son armure métallique l'avait protégé.

En attendant le fracas de l'avalanche, qu'il avait pris pour le rugissement de quelque dangereux animal, la première réaction de l'homme avait été de saisir son revolver, de sorte qu'il était enterré le revolver à la main. En se trouvant enfoui sous une épaisse couche de neige il avait tiré dedans pour tenter de se frayer un chemin vers l'extérieur.

— « Le monstre a accepté la situation et croit que l'avalanche a une cause naturelle, » dit l'oréade. « Il ne soupçonne pas qu'il s'agit d'une attaque. Son voyage, jusqu'ici, s'est effectué pratiquement sans ennuis, et il est maintenant convaincu que les récits de génies et de démons ne sont que pure imagination. Sa rencontre avec vous, Dame Blanche, a achevé de l'en persuader. »

— « Mais il se fraye rapidement un chemin à travers la glace, » dit le gnome.

— « Approchons-nous de lui en nous camouflant à l'aide de tours de magie, » suggéra le troll.

— « Il a profité de l'occasion pour faire usage de son arme, » remarqua l'oréade, que la complexité des pensées de l'homme en ce moment intriguait vivement. « Les kobolds ont été ses premières cibles depuis qu'il est entré dans la nuit perpétuelle. Toutes les autres créatures ont su déceler sa présence et se tenir à l'écart de lui. »

— « Excepté nous, » dit la dryade.

Dans sa prison de glace, quelque part sous la neige, Josef Somes se frayait peu à peu un chemin vers la liberté. Il était presque arrivé à la surface lorsqu'un court-circuit se produisit dans son revolver : la vapeur dégagée par la glace fondue avait pénétré dans le canon de l'arme. L'homme jura à plusieurs reprises et tira de sa poche un couteau au moyen duquel il perça la neige qui le recouvrait encore, réussissant à former un trou assez large pour pouvoir s'y faufiler. La Dame Blanche et ses amis, qui s'étaient approchés tandis que le bandit était occupé, se hâtèrent de se transformer en petits tas de neige.

Josef Somes rampa à travers l'ouverture qu'il avait découpée dans la neige et se retrouva à l'air libre. Les quatre compagnons virent la lumière jaune qui leur était devenue familière éclairer la vallée pour permettre à l'homme d'examiner ce qui l'entourait.

— « Il est remarquablement calme pour quelqu'un qui a failli,

il y a quelques instants, mourir écrasé ou être enterré vivant, » fit remarquer l'oréade.

— « Il est doué d'un caractère pratique peu répandu chez les gens de sa race, » dit le troll. « Il appartient à un type d'hommes qui, lorsqu'ils se trouvent en face d'un problème, l'abordent et s'efforcent de le résoudre sans se laisser distraire par la moindre émotion. »

— « C'est très intéressant, » dit l'oréade. « Mais qu'est-ce qui a bien pu déterminer un être de ce type à partir à l'aventure vers le Continent Hanté, comme on l'appelle ? J'aimerais explorer plus avant les pensées de ce bandit. »

— « Ecoutez-les donc, » proposa la Dame Blanche.

L'homme s'était assis sur un bloc de glace et vérifiait son équipement afin de se rendre compte des dégâts causés par l'avalanche. Il avait perdu son bâton. Son havresac était déchiré et aplati, et quelques-uns des instruments qu'il contenait avaient été endommagés. L'armure métallique avait failli laissé pénétrer la glace en trois endroits où elle était usée (et que les quatre compagnons repérèrent soigneusement car, maintenant que l'avalanche avait échoué, il faudrait recourir à un autre système d'attaque.) Enfin, le revolver de l'homme avait, lui aussi, été endommagé et ne pourrait être réparé. Josef Somes jeta avec colère l'arme inutilisable dans le trou qu'il avait percé dans la glace.

Puis, se levant, il se remit en marche vers la falaise de roche vive. Surprise de constater cet entêtement, la Dame Blanche s'écria : Le bandit reprend déjà ses recherches ! »

— « Son objectif, la roche vive, est en vue, » répondit le gnome qui comprenait sans peine les réactions de l'homme.

Ils reprirent leur route en suivant celui-ci. Arrivés à distance télépathique du Pays, ils purent converser avec les anciens et avec les enchanteurs de la communauté.

— « Je suis venu des rivages glacés de la Mer Polaire pour tuer cet être humain, » dit le troll. « M'y autorisez-vous ? »

— « Nous avons un chalumeau oxyacétylénique qui nous permettra de percer la cuirasse de l'homme, » répondirent les anciens. « L'avalanche n'était pas la seule arme dont nous disposions. Mais c'est à vous qu'appartient la décision, Dame Blanche. Désirez-vous venger personnellement la mort de Jaerem et de Moera ? »

La dryade se souvint des kobolds tels qu'elle les avait vus pour la dernière fois : étendus, immobiles, dans la neige, tandis que le troll s'agenouillait devant leurs dépouilles mortelles. Elle répon-

dit : « Nous nous chargerons tous les quatre de mettre à mort le bandit. »

Ainsi en fut-il décidé, et les habitants du Pays ne se livrèrent plus à aucune attaque sur la personne de Josef Somes, puisque la mission de tuer celui-ci était confiée à la Dame Blanche et à ses compagnons.

5

JOSEF SOMES arriva à la falaise et chercha de tous côtés la trace des créatures qui avaient dû allumer le feu. Ne voyant rien qui pût l'alarmer, il pensa que celles-ci s'étaient enfuies et se mit à examiner la masse de roche vive qui s'élevait comme une colonne de granite. A la lumière jaune fournie par sa lampe de casque, la roche vive ne semblait différer en rien de cette pierre.

L'homme prit dans son havresac une torche à rayons ultraviolets qui avait résisté à l'avalanche et en fit jouer le rayon sur la roche. Partout où se posait l'invisible lumière, la roche vive prenait un éclat bleu foncé. C'était ce qui rendait la roche si précieuse, car il fallait cinq ans à cette lueur bleue pour s'éteindre.

S'étant ainsi assuré qu'il se trouvait bien en présence de roche vive, l'homme remit sa torche en place. Ses pensées, à cet instant, intriguaient l'oréade qui s'était attendue à le voir manifester une profonde émotion en découvrant la roche vive. Mais Josef Somes se disait simplement : « Il était temps ! » et n'éprouvait de ce succès qu'une satisfaction boudeuse.

— « Les humains sont d'ingrates créatures, » dit le troll. « Celui-ci croit que la roche vive lui appartient parce que personne d'autre ne s'en est emparé. Il s'imagine que du simple fait qu'il a entrepris ce long voyage, il s'est acquis des droits sur la roche vive. »

Ne se doutant pas que quatre êtres surnaturels s'avançaient vers lui, Josef Somes se préparait à détacher un morceau de roche vive à l'aide de son marteau et de son ciseau. Le marteau avait le manche cassé, mais il était encore utilisable.

— « Homme, ne touche pas à la roche vive ! » cria le troll

en utilisant les vilains sons qui forment le langage humain. « Pose ton ciseau ! »

Josef Somes se retourna, tenant toujours ses outils en main. Il vit le troll et les trois créatures plus petites debout en rang dans la neige. Son esprit, enfin, révéla deux fortes émotions : la crainte et l'horreur. « Mon Dieu ! » hurla-t-il. « C'est donc vrai qu'il y a des monstres dans ces régions ! Voici un géant : ce ne peut être autre chose. Je voudrais bien avoir mon revolver en ce moment ! »

Tout en s'approchant de l'homme, les quatre amis avaient dressé leur plan. Ils attaquèrent ensemble, grâce à des tours de magie adaptés aux circonstances. De la neige, qui s'élevait du sol, alla frapper la visière transparente du casque, rendant le bandit aveugle. Josef Somes tenta de repousser la neige avec ses mains, mais, cette fois-ci le charme magique était trop puissant pour être rompu. L'homme ne voyait plus rien.

Le gnome lança sa hache sur le casque, visant la lampe qui y était fixée. La lame d'acier fit voler le verre en éclats et alla heurter les fils incandescents qui se trouvaient sous le casque. Une étincelle bleue se produisit et le gnome fut projeté en arrière par la décharge électrique. La lampe s'éteignit. La neige, désormais inutile, cessa de tomber sur la visière du casque. Josef Somes scruta du regard l'obscurité et la trouva peuplée de monstres.

Le troll était extrêmement fort : il fallait bien qu'il le fût pour supporter le poids de son propre corps. Il souleva l'homme et le rejeta sur le sol comme s'il n'avait pas pesé plus lourd qu'un fétu de paille. Josef Somes atterrit brutalement et se fit une meurtrissure à l'épaule. Il se mit à hurler, tour à tour injuriant et suppliant le troll. Celui-ci, se laissant tomber à genoux, se pencha vers l'homme terrorisé et appuya de toutes ses forces sur les parties usées de l'armure pour tenter de transpercer le métal. Josef Somes eut l'impression qu'on le frappait avec un marteau-pilon.

Il distinguait vaguement une forme sombre penchée au-dessus de lui et comprenait que le géant cherchait à percer sa cuirasse. Il déplorait de n'avoir plus son revolver et d'autres pensées, moins nettes, lui traversaient l'esprit. La vieille crainte du surnaturel, qu'il n'avait plus éprouvée depuis l'enfance, s'était de nouveau emparée de lui.

— « Je n'arrive pas à percer cette armure métallique, » dit le

troll en se relevant. « Ami-Porteur-de-Cadavres, pouvez-vous briser la visière du casque ? »

— « Je vais essayer, » répondit le gnome en levant sa hache.

L'homme ne vit pas bouger le gnome, mais il comprit que le troll n'était plus penché au-dessus de lui. Ses yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité et il apercevait maintenant le versant de la vallée. Il réussit à se mettre sur pieds et s'élança dans cette direction.

Réagissant aussitôt, la Dame Blanche se jeta à la poursuite du fugitif. En quatre énormes enjambées, le troll les rejoignit et saisit l'homme par la taille. La promptitude avec laquelle il avait agi émerveilla la dryade.

Le gnome courut après eux, suivi de près par l'oréade. Le troll cloua au sol l'homme qui se débattait désespérément, en lui tournant le visage vers le haut pour que le gnome pût frapper.

— « Enlevez votre bras de sa tête pour le cas où ma hache dévierait, » dit le gnome au troll. « Voila, c'est mieux. J'espère que le bandit ne va pas faire un mouvement brusque. »

Le fer de la hache s'abattit sur la visière, qu'il fit voler en éclats et frappa violemment la tête que recouvrait le casque. Le gnome retira sa hache d'où dégouttait le sang.

— « Votre arme lui a fait une profonde entaille au nez et à la joue, » dit le troll, « mais vous avez fendu la visière du casque sans réussir à le blesser sérieusement. »

— « Je n'ai pas pu faire autrement, » répondit le gnome. « Ma lame n'a pas pu pénétrer plus avant parce que la fente était trop petite. »

Le gnome, en effet, n'avait réussi à briser que le verre, et non le métal qui l'entourait. « Voulez-vous que nous emprisonnions l'homme et le laissions mourir ? » demanda le troll à ses compagnons.

— « Non, » répondit l'oréade. « Il faut le tuer maintenant. »

Elle ramassa le marteau et le ciseau que l'homme avait laissé tomber et demanda : « Dame Blanche, désirez-vous tuer vous-même le bandit ? »

— « Oui, » répondit la dryade.

Tandis que le troll maintenait l'homme à terre, la Dame Blanche prit les deux outils des mains de l'oréade et s'agenouilla à côté de lui. Josef Somes hoquetait et du sang coulait de son nez et de sa bouche. La Dame Blanche détestait la souffrance et souhaitait voir le bandit mourir rapidement. Ce n'était qu'un

homme, mais il ressentait la douleur comme n'importe quelle autre créature.

Elle plaça la pointe du ciseau sur le globe de l'œil gauche et appuya fortement. L'homme voulut porter ses mains à sa tête douloureuse, mais le troll l'en empêcha. Le sang ruisselait sur le visage de Josef Somes et les pensées qui se pressaient confusément dans son esprit étaient navrantes. La Dame Blanche poussa un soupir. Sentant peser sur elle le poids des ans et souhaitant en finir au plus vite, elle abaissa son marteau. Le ciseau pénétra tout droit dans le cerveau de l'homme.

— « Je suis vieille, » dit la Dame Blanche. « J'ai éprouvé de la pitié envers cet être humain au moment de le tuer. »

— « Je vous comprends, » répondit le troll. « Privés des accessoires qui leur servent à se défendre, les hommes sont de bien faibles créatures, qui ont des ambitions très supérieures à leurs possibilités naturelles. Mais ne vous apitoyez pas sur le sort de ce bandit, car vos amis doivent être enterrés et votre chagrin sera plus de circonstance lors de leurs obsèques. »

La Dame Blanche ne dit rien. Elle se souvenait des dernières pensées de l'homme et savait qu'elle en serait à jamais obsédée.

— « Vous avez fait ce qui devait être fait, » reprit le troll. « Tenez, voici les habitants du Pays qui viennent vous acclamer. »

— « Je les vois, » répondit la Dame Blanche. « Tout est terminé à présent. Allons à leur rencontre. »

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Sundown.



Ne plus avoir de problèmes d'impôts, c'est maintenant possible... et facile. Il suffit de les payer mensuellement! Comment? En le demandant tout simplement à l'une des banques régionales du Groupe C.I.C. Vous lui dites: "Retenez tous les mois le 10e de mes impôts sur mon compte, et payez-les pour moi". Elle le fera, car l'IMPOTMATIC est un nouveau service exclusif du Groupe C.I.C. Vous vivrez alors sans à-coups avec ce que vous gagnez. Vous équilibrerez votre budget sans efforts. Vous ne risquerez plus les 10 % de pénalité. Vous passerez des vacances tranquilles... puisque vous n'aurez rien à verser en Juillet et en Août. Et même, en cas de décès accidentel, une assurance libérerait vos héritiers. Vous serez dégagé de tout souci, vous profiterez de l'avance d'une partie de vos impôts et pourtant... il ne vous en coûtera que 1 F pour 100 F d'impôts. Vous pourrez choisir entre 2 formules : L'IMPOTMATIC Intégral et l'IMPOTMATIC Mixte. Pour plus de renseignements, adressez-vous à nos guichets.

CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Impotmatic service exclusif des banques du groupe cic

Banque Dupont
Banque Régionale de l'Ain
Banque Régionale de l'Ouest
Banque Scalbert
Crédit Fécampois
Crédit Industriel d'Alsace et de Lorraine
Crédit Industriel de Normandie
Crédit Industriel de l'Ouest
Société Bordelaise de Crédit Industriel et Commercial
Société Lyonaise de Dépôts et de Crédit Industriel
Société Nancéienne de Crédit Industriel
Banque Transatlantique
Crédit industriel et Commercial

JOE L. HENSLEY

Un sang nouveau

Un étrange patient dans un étrange hôpital avec d'étranges infirmières... Ou comment on arrive encore à trouver une astuce nouvelle sur un thème maintes fois rebattu.

13 *AVRIL* — Aujourd'hui j'ai fait une découverte. On m'a autorisé, dans le cabinet du docteur Mesh, à me regarder dans une glace. J'ai une quarantaine d'années, à en juger d'après mon visage et mes cheveux. J'ai eu de la peine à me reconnaître. J'entends par là qu'il n'existe apparemment aucun rapport entre ce que j'ai vu dans la glace et mes souvenirs, car la mémoire me joue souvent des tours. Mais c'est agréable de voir son visage dans une glace, bien que le mien soit d'aspect assez banal.

J'avoue néanmoins m'intéresser davantage aux jolies bouteilles rangées sur les rayons du docteur Mesh qu'à ma figure. Quelque part, dans mes rêves, je me souviens de semblables bouteilles. J'ai tellement eu envie de celles-ci que j'ai soudain été pris de vertige. Mais je n'ai pas essayé de les subtiliser, car je me suis douté que le docteur Mesh devait me surveiller de près.

Le docteur Mesh a dit : « Vous allez mieux. Bientôt nous vous laisserons circuler librement dans notre petite clinique et dans le parc, mais non, bien entendu, dans la salle des agités. » Il m'a pincé familièrement le bras. « Nous devons vous garder en bonne santé. »

J'ai approuvé d'un signe de tête. J'étais ravi et le malaise qui couvait en moi a disparu. Après quoi je n'ai pu détacher mon regard des rayons de bouteilles — si jolies et pleines d'excellents poisons — parmi lesquelles j'en reconnaissais vaguement certaines, tandis que d'autres n'éveillaient en moi aucun souvenir.

Une meilleure occasion se présenterait sûrement.

Plus tard je suis revenu dans la petite salle — ma demeure,

la seule dont je me souvienne réellement. Miss Utz m'a souri depuis son bureau. Je me suis étendu sur mon lit et je l'ai observée. Elle a d'étranges yeux qui n'ont pas de fond. Quand je la vois, le désir de redevenir normal me reprend avec plus de force. Mais alors je recommence à m'agiter.

Ma salle est peinte avec des couleurs apaisantes. L'effet d'ensemble est soporifique. Je suis certain de n'avoir jamais tant dormi et tant rêvé. De bouteilles, toujours de bouteilles.

La nourriture est bonne et je mange beaucoup. Mon poids semble demeurer à peu près constant. Il diminue lorsque je suis agité, redevient normal quand je me calme.

Les malades qui sont mes compagnons de salle n'ont pas cette chance. Ils sont pour la plupart très vieux, idiots ou cacochymes. Seul le barbu a suffisamment de bon sens pour que je bavarde parfois avec lui.

Le barbu a remarqué que je l'observais et il m'a crié : « Chouchou ! » Il me met parfois très en colère. C'est ce qu'il me dit toujours quand il est agité. Je me demande ce qu'il entend par là.

J'ai assez écrit aujourd'hui. Le docteur Mesh dit qu'il est bon de tenir un journal, mais j'ai peur que quelqu'un ne lise ces lignes. Cela m'irriterait et une forte colère provoque toujours de l'agitation.

J'ai sommeil maintenant.

18 avril — Il faut que je cesse de faire ce genre de choses. J'ai essayé avec le barbu, mais il refuse de boire de l'eau qui ne vient pas de couler du robinet. Je crois qu'il m'a soupçonné de l'avoir empoisonnée, car il m'a longtemps observé d'un air malveillant.

Hier je suis sorti de la salle des agités, malade et affaibli, ne me rappelant rien de ce qui s'est passé là-bas.

Nul ne semble avoir découvert le flacon que j'ai caché le jour où je suis devenu agité, un flacon qui est maintenant vide jusqu'à l'étiquette aux tibias croisés surmontés d'un crâne, mais qui n'a produit d'autre effet que de mettre le barbu en colère. Je me demande pourquoi le docteur Mesh me rend si furieux ? Et Miss Utz ? J'imagine que c'est sans doute parce qu'ils vont et viennent, parlent et vivent en liberté. Les vieux qui restent sans bou-

ger et ne me disent rien ne me mettent pas en colère — il n'y a que le barbu, le docteur Mesh et Miss Utz.

Mais rien ne semble produire de l'effet sur le docteur ou Miss Utz. Quant au barbu, il est très méfiant.

Aujourd'hui, à la mi-journée, Miss Utz m'a aidé à m'installer dans le solarium, où je suis resté assis un moment. Dans le parc les fleurs commencent à éclore et quelques plantes grimpantes s'épanouissent le long des murs qui entourent ce petit asile. Elles ont l'air vénéneuses à souhait.

Mon cou me démangeait et je me suis gratté jusqu'à ce qu'il saigne par endroits. Miss Utz a ri froidement, selon son habitude, et m'a mis du désinfectant. Elle m'a dit que cet asile est un établissement privé, subsistant grâce à des capitaux privés, et qui ne prend que des malades incurables, qui ont été enfermés ailleurs pendant des années avant qu'on les transfère ici. Alors, pourquoi suis-je là si c'est exact ?

Dans l'après-midi le docteur Mesh a examiné mes réflexes et ausculté mon cœur. Il m'a trouvé en bonne condition physique. Cela a paru lui faire plaisir. Il m'a répondu évasivement lorsque je lui ai demandé si je guérirais un jour, ce qui m'a mis en colère. Je suis parvenu à ne pas le lui montrer.

Quand je suis revenu dans la salle, Miss Utz venait de s'absenter et je me suis senti réconforté par le contact de la bouteille de poison.

30 avril — Mes rêves empirent. Si nets et si plausibles. J'ai rêvé que j'étais dans le cabinet du docteur Mesh. Je pouvais voir les jolies bouteilles sur les rayons. Miss Utz et le docteur lisaient mon journal en riant. Le barbu ne cessait de crier après moi dans le lointain. Le rêve était très réel, mais je ne pouvais pas ouvrir les yeux.

Ce matin le barbu m'observe depuis son lit. Il semble très faible, mais il a eu une crise cette semaine. Cela secoue durement un homme, m'a dit un jour le docteur Mesh.

Je me suis trouvé dans le cabinet du docteur Mesh peu auparavant et je me suis regardé par hasard dans la glace. Une fois de plus je ne me suis pas reconnu. Parfois j'ai l'impression qu'on m'a ouvert le crâne en deux pour tout brasser à l'intérieur, puis qu'on l'a refermé. C'est sans douleur, mais on ne retrouve plus ce qu'on y cherche.

Tout à l'heure j'ai essayé quelque chose avec le nouveau flacon que j'ai pris dans le cabinet du docteur Mesh. Ça n'a pas réussi. Rien ne réussit — bien que j'aie vu Miss Utz boire un peu de cette eau.

2 mai — Il faudra que je cache ce journal. Je suis presque sûr qu'ils le lisent. Ils ont ramené aujourd'hui le barbu de chez les « agités ». Ses yeux sont rouges et enfoncés dans leurs orbites. Il n'a pas cessé de m'observer toute la matinée. Lorsque Miss Utz a quitté la salle, il m'a fait signe avec insistance de venir le rejoindre.

Il n'a rien dit. Il s'est contenté de soulever sa barbe et de me montrer sa gorge. Je l'ai regardée mais n'ai aperçu que de petites marques rouges, comme s'il s'était griffé avec les ongles. D'une main tremblante il a ouvert une de ces coupures et une minuscule goutte de sang a jailli. Ça l'a fait rire.

J'ai détourné les yeux, car la vue du sang me rend malade.

Le coin d'une des pages de ce journal est déchiré. Ce n'est pas moi qui l'ai fait.

3 mai — Aujourd'hui j'ai bavardé avec le barbu — si l'on peut appeler bavardage le genre de conversation que nous avons eue. Il m'a parlé avec insistance. Il m'a dit que je ne pouvais pas savoir à quel moment ils se nourrissent de mon sang, car cela se passe pendant les crises et il a ajouté que je suis leur « chouchou », parce que je suis jeune et robuste. Il m'a fait regarder mon cou et j'y ai vu des marques rouges. Il a dit qu'ils m'ont laissé voler les poisons parce qu'ils savent que je ne peux leur faire de mal avec ça.

Il paraît que j'ai tué trois personnes à l'extérieur, en les empoisonnant. Il m'a dit que j'étais alors pharmacien, mais que je suis devenu un aliéné incurable et qui ne sera jamais libéré. Il m'a dit que je suis resté dans un hôpital psychiatrique de l'Etat pendant des années avant d'arriver ici. Je ne m'en souviens pas.

Il affirme que le docteur Mesh et Miss Utz sont des vampires.

Je suis retourné m'étendre sur mon lit quand il m'a laissé partir et j'ai passé un après-midi assez reposant. J'ai rêvé de bouteilles sur un rayon et quelque chose m'est apparu en rêve — une idée aussi parfaite que moi-même.

Le barbu m'a dit que nous pourrions les tuer avec des balles d'argent, mais la pensée de me servir d'un pistolet m'est odieuse.

Je n'ai jamais vraiment cru à de telles choses. Pourtant, si le barbu a raison ? Si le docteur Mesh et Miss Utz sont bien des vampires ? Cet endroit serait rêvé pour eux. Pas d'enquête en cas de mort, pas d'ennuis avec la justice, des malades oubliés depuis des années. Prenez seulement les incurables, les oubliés. Un ravitaillement régulier.

Mais j'ai un plan, à la fois très complexe et parfait. Il faudra que le barbu m'aide. Il devra dérober les objets qui me sont nécessaires. S'ils me surveillent et se mettent à rire au moment où je voudrai les voler moi-même, ce sera trop risqué que je m'en empare.

4 mai — Nous avons commencé à exécuter le plan aujourd'hui. Le barbu a réussi à voler la grande bouteille de solution saline, ainsi que la seringue et une aiguille pour une piqûre intraveineuse. Il s'est également occupé de l'autre partie du programme. Le produit chimique nécessaire se trouvait à l'endroit exact que j'avais repéré sur les rayons du docteur Mesh. J'avais même bien retenu la couleur de la bouteille. Maintenant nous devons attendre le moment favorable. Peut-être ce soir ?

Je vais soigneusement cacher ce cahier.

6 mai — J'ai de la fièvre. Nous n'avons pu opérer avant hier soir et cela nous a pris beaucoup de temps. Je sens que ça bouillonne en moi et je suis pris de vertige.

J'essaye d'être furieux et agité. Miss Utz me surveille de son bureau, les yeux brillants et pleins de flamme.

Ils vont m'emmener dans la salle des agités.

9 mai — Quelques lignes seulement. Je suis malade. Rien ne semble fonctionner dans mes entrailles et la chaleur est telle que mes yeux sont éblouis par la lumière. Je me trouve dans la salle des agités et je n'ai vu âme qui vive de la journée. J'entends le rire douloureux du barbu, et même, à un moment donné, il a battu des mains.

Je crois qu'ils sont morts. Bien morts.

Nous avons versé le chlorure d'argent dans la solution saline et piqué l'aiguille dans mon bras pour m'injecter le tout à l'intérieur. Quand j'ai eu ma crise ils ont dû boire mon sang.

Quand je me soulève j'aperçois un orteil de pied féminin juste devant la porte. Il est immobile et tout tordu. Je ne peux voir le Docteur Mesh, mais il doit être là-bas, dans le hall, auprès de Miss Utz.

Morts tous deux, empoisonnés par mon sang, mon sang riche et complexe. Un nouveau spécifique contre les vampires. *Du sang argentifère.*

Je voudrais bien ne plus avoir si chaud. J'ai déjà empoisonné trois personnes à l'extérieur et deux ici. J'aimerais avoir le temps de continuer...

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Argent blood.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Revue des livres

NOUVELLES HISTOIRES D'OUTRE-MONDE

Il est toujours agréable de rendre compte d'un ouvrage présenté et traduit par Jacques Papy. D'abord parce que c'est une occasion de rendre hommage à l'un des plus opiniâtres, des plus fidèles et des meilleurs connaisseurs du fantastique. Ensuite parce que sa culture et son expérience profonde du genre sont les garants assurés du plaisir que le lecteur prendra à vérifier la sûreté de son choix. Les *Nouvelles histoires d'outre-monde* s'inscrivent dans le prolongement d'un précédent recueil paru dans la même collection et dont Jacques Goimard avait dit ici même tout le bien qu'il fallait penser (1).

Avant même d'aborder les nouvelles, j'ai pris un très vif plaisir à lire la préface de Jacques Papy. Il s'y explique avec minutie et modestie sur ses choix et ses préférences, et aussi sur les intentions qui l'ont guidé dans ce rassemblement, intentions qui donnent au recueil sa tonalité, son équilibre, ses « lignes de continuité, apparentes ou sous-jacentes. » Il y témoigne enfin d'un enthousiasme juvénile, rafraîchissant en ces temps de tiédeur littéraire, à l'endroit de ces deux genres jumeaux qu'il connaît et apprécie également : le fantastique et la science-fiction. Il y a une générosité rare dans le fait de louer bien haut dans une préface des auteurs qui ne figurent pas au sommaire de l'ouvrage : Lovecraft, Brown, Bester et Bradbury.

Pour être moins connus en France, les auteurs présentés n'ont rien à redouter de cette hospitalité, à en juger au moins par les textes qu'ils livrent ici. Carl Jacobi, avec cinq nouvelles, fort diverses de thèmes et de ton, se voit octroyer la part du lion et la mérite. Robert Erwin Howard, conteur fantastique américain et texan, qui eut une carrière aussi remarquable que brève — il mourut en 1936 à 30 ans — apparaît ici en France à peu près pour la première fois. Sa série la plus célèbre dans les pays anglo-saxons est celle de Conan, guerrier barbare des temps cimmériens, éternel vagabond, conquérant indompté, ne redoutant ni homme ni démon au sens littéral du terme et dont il faut espérer voir paraître un jour les aventures dans notre pays. Howard pratique ici un fantastique plus discret, plus classique, mais non moins efficace.

August Derleth (éditeur et dans quelques cas collaborateur posthume de Lovecraft), Robert Bloch et Clark Ashton Smith sont des figures déjà connues du public français qui retrouvera avec satisfaction leurs univers particuliers. Je me bornerai à dire des autres auteurs qu'ils ne sont pas d'un rang inférieur.

Jacques Papy propose de ces histoires un classement à cinq volets : *Histoires horrifiques, fantastiques, fantomatiques, exotiques et humoristiques.* Ce classement est de toute évidence destiné à la lecture. Il a permis à son auteur de jouer des oppositions de tons et de thèmes. Sur la base des contenus des histoires et sans vouloir les déflorer, je me permettrai d'en suggérer un autre qui illustrera la richesse et la complexité du domaine exploré.

Toutes ces histoires ne relèvent pas du fantastique au moins dans l'acception traditionnelle du terme. Elles ont certes en commun, malgré leurs évidentes différences de style, une certaine couleur

(1) Voir critique dans **Fiction** n° 156.

obscure, une mordibité de bon-aloi. Mais elles s'alignent, dans le même gisement, selon plusieurs veines.

Une première veine est très proche de la science-fiction. L'inconnu terrifiant qui y est affronté demeure, dans sa profondeur, rationnel. Il surgit d'autres mondes, d'autres dimensions, mais il fait partie du même univers que nous : celui des choses. Il témoigne de la diversité inépuisable du monde dans l'horreur, diversité terrifiante parce qu'inépuisable. Ainsi dans *Le mausolée,* dans *Noir minéral,* dans *Les ailes d'ébène,* dans *Semences de mort.*

Un deuxième filon, qui recoupe quelquefois le premier, fait appel aux connaissances effrayantes de grandes civilisations disparues ou même oubliées. Ces connaissances oscillent entre les domaines de la nature et de la surnature. Tantôt il y a sorcellerie et tantôt il y a science occulte, cela va sans dire. Mais la distinction n'est pas si aisée. Ainsi dans *La porte des corbeaux,* dans *Le mausolée* déjà cité, dans *Bois, d'un cœur innocent* et dans *Les yeux de la momie.*

Un troisième registre fait appel aux ressources de la mythologie, tel ce remarquable renouvellement du thème de la dryade que représente *Cœur de chêne,* ou des religions exotiques comme le vaudou, dans *Morte-vie* et dans *Matthew South et Cie,* quoique cette histoire ait plus d'une dimension et que la sorcellerie y apparaisse surtout comme un commode *deus ex machina.* Ainsi s'achemine-t-on aisément vers des histoires qui mettent en scène la faune la plus classique de l'épouvante surnaturelle, zombies, fantômes, vampires. Mais la connaissance évidemment étendue de leur genre par les écrivains leur permet d'éviter les pièges de la banalité.

Une dernière catégorie réunit des contes qui relèvent du récit criminel : ainsi *Hélas, pauvre Yorick, Le roi de cœur* et *L'enfant prodige ;* elles ne comptent pas parmi les moins insolites.

Quelques histoires enfin sont demeurées dans ma passoire, que je ne saurais sans violence faire passer par l'une ou l'autre maille du tamis. J'en prendrai comme exemple *Un homme insignifiant* de Robert Barbour Johnson que je ne suis pas loin de tenir pour la meilleure du recueil. De même *Meurtre dans le champ de maïs* et *...en replis tortueux* de Howard qui jouent toutes les deux, mais dans des conditions combien différentes, sur les continuités abusives du temps et de l'espace.

Il est à regretter que ne soit indiquée nulle part la date de parution initiale de ces nouvelles. Elles ont toutes été écrites, semble-t-il, entre 1920 et 1960. Elles sont donc contemporaines. Mais il serait inexact de penser à leur propos à une renaissance de la littérature fantastique. La plupart des magazines spécialisés qui l'accueillaient il y a encore une dizaine d'années ont aujourd'hui disparu. Et si l'on excepte les nouvelles criminelles, toutes ces histoires font référence au passé. A un passé mythique et ténébreux qui prend parfois des tournures provinciales paradoxales dans l'Amérique d'aujourd'hui. Il est encore trop tôt pour dire si le fantastique classique, en tant que genre, se meurt. Mais ses formes actuellement ultimes sont peut-être les plus belles, parce qu'elles ont exigé de leurs auteurs un effort d'originalité qui devait s'inscrire dans le cadre, après tout rigoureux, d'une tradition. Baroques dans leurs thèmes, ces histoires restent d'une sobriété classique dans l'expression.

Et leurs particularités ne les empêchent pas d'atteindre à l'uiversel. Dans leur diversité, elles illustrent un seul et même héros, à la fois mythologique et réel : la Mort. Elles projettent dans l'imaginaire les visages innombrables de ce dieu éternel. Est-ce parce qu'Eros et Thanatos font résolument chambre à part que la littérature fantastique est le plus souvent chaste ?

Gérard KLEIN

Nouvelles histoires d'outre-monde, réunies et traduites par Jacques Papy : Casterman, 15 F.

L'EMPIRE DE L'ATOME et LE SORCIER DE LINN
par A. E. van Vogt

Ce volume du C.L.A. porte à quinze le nombre de romans de van Vogt traduits en français ; six éditeurs différents se sont disputé ses livres, ce qui exclut toute politique coordonnée : le chiffe record des ouvrages traduits est donc dû avant tout à la faveur du public français, qui n'a cessé depuis quinze ans de considérer van Vogt comme le numéro un de la science-fiction. Désormais il n'y a plus que cinq de ses romans à traduire, dont au moins deux sont dignes d'attirer l'attention des éditeurs français : *The mixed men* et *The beast* (les autres étant *Earth's last fortress,* une novelette, et enfin *Planets for sale et The winged man,* romans écrits récemment en collaboration avec Edna Mayne Hull — femme de van Vogt — et que je n'ai pas lus).

Autre point à considérer : *L'empire de l'atome* et *Le sorcier de Linn* (qui forment un cycle) sont une des œuvres majeures de van Vogt, et à ce titre il faut bien dire que leur publication arrive à point nommé. Deux lettres récemment publiées dans le courrier des lecteurs (celle de Jacques van Herp et celle de M. François Benveniste) ont fait ressortir l'existence d'un problème de générations chez les amateurs de science-fiction. Des romans comme *La faune de l'espace, A la poursuite des Slans, La guerre contre le Rull, Le livre de Ptath, Créateur d'univers* — autant dire beaucoup des grands van Vogt — sont épuisés depuis longtemps ; pour les lire, il faut maintenant procéder à un quadrillage persévérant dès bouquinistes et consentir à payer jusqu'à 20 ou 25 F (pour le Rayon Fantastique) des volumes brochés et parfois délabrés. Le C.L.A. a bien ressorti le cycle du non-A et celui des Armuriers, mais en édition de luxe à 30 F (il est vrai que pour ce prix on a deux romans). Dans les deux cas, les acheteurs se recrutent forcément parmi des gens convaincus d'avance de la qualité de ce qu'ils vont acheter. Les seuls romans de van Vogt actuellement disponibles à un prix modique sont *Pour une autre Terre* (Marabout) et *La maison éternelle* (Galaxie-Bis) qui, j'en ai peur, ne sont pas en mesure de convaincre un esprit non prévenu que leur auteur est le numéro un de la science-fiction ; le pourraient-ils qu'ils ne sont que deux, alors qu'il y a cinq ans encore on en trouvait jusqu'à dix en circulation en même temps. A ce compte, nous sommes en train de manquer la relève, l'indispensable relève sans laquelle rédacteurs et lecteurs de *Fiction* deviendront collectivement des petits vieillards bien propres, tout juste bons à saluer l'an 2000 d'un banquet où pulluleront les discours sur le thème : Ah ! quand reviendra le Rayon Fantastique ? Si nous voulons éviter de vivre cet instant peu soutenable, il faut nous débrouiller pour que se multiplient les traductions d'œuvres de grande classe : voilà pourquoi la sortie en français de *L'empire de l'atome* et du *Sorcier de Linn* est un événement réconfortant, auquel il faut souhaiter de nombreux petits frères.

L'empire de l'atome réunit et adapte cinq nouvelles publiées en 1946 et 1947. C'est la période la plus agitée de la vie de van Vogt, celle où il multiplie les réflexions et les expériences pour résoudre les graves problèmes où il se débat : il vient de publier *Le monde du non-A* (1945), fruit de sa conversion à la logique de Korzybski, et prépare *L'assaut de l'invisible* (1946), bilan de sa tentative de guérir sa myopie par la méthode Bates. C'est aussi le temps de sa plus grande réputation aux Etats-Unis : le référendum conduit par Gerry de la Ree en 1947 le classe comme premier écrivain de science-fiction aux yeux des fans. C'est donc à un moment-clé de sa carrière, à tous points de vue, qu'il a conçu et réalisé *L'empire de l'atome.* La suite, *Le sorcier de Linn,* devait paraître directement sous forme de roman en 1950.

Les deux livres soulèvent des problèmes d'apparence beaucoup moins métaphysique que *Le monde du non-A* et *L'assaut de l'invisible,* et van Vogt y paraît uniquement préoccupé de raconter une histoire. C'est bien ainsi que l'ont entendu les lecteurs américains, et le cycle de l'atome reste encore aujourd'hui pour eux l'œuvre la plus populaire de van Vogt. Peut-être a-t-il recherché consciemment ce résultat : l'obscurité du

non-À avait suscité de sévères critiques, et il s'est sans doute attaché à y répondre avec un roman parfaitement limpide. Pourtant la préface qu'il a bien voulu écrire spécialement pour le volume du C.L.A. (et où il témoigne de cette immense confiance en lui qui achèverait de le classer, s'il le fallait, parmi les grands créateurs) le montre presque uniquement soucieux de références historiques : les empereurs de Linn combinent des traits empruntés aux Césars (ceux-ci vus à travers le *Moi, Claude* de Robert Graves) et aux Médicis ; Czinczar le chef barbare est façonné à l'image d'Osman, le fondateur de l'empire ottoman. J'ajoute que, dans le cadre de mes très modestes lumières, le souci de l'analogie m'a paru poussé extrêmement loin : il est clair que Medron Linn est à la fois Auguste et Cosme l'Ancien, et que Clane le mutant, héros de l'histoire, mêle Claude à Laurent le magnifique ; mais il faut ajouter que Lydia est Livie, que le seigneur Tews est Tibère, que Creg et Jerrin sont deux versions de Germanicus et que Calag est Caligula. Van Vogt est si soucieux de précision qu'il joint à son livre une généalogie détaillée de la maison de Linn, qui est un « à la manière de » assez réduit. Ajoutons que les références qu'il avance lui-même sont loin d'être les seules : le sort de Tews capturé par Czinczar à la fin de *L'empire de l'atome* fut dans la réalité celui de Nicéphore le Logothète, empereur de Byzance, après sa défaite devant les hordes bulgares conduites par le khan Kroum, en l'an 811 de la nativité de Notre-Seigneur. J'en passe et des plus suaves encore.

Cette prolifération de références montre que van Vogt, en 1946, était un grand consommateur de livres historiques, et qu'il a essayé de résumer dans *L'empire de l'atome* son expérience de lecteur d'histoire. Nul doute que l'histoire n'ait été pour lui un remède, à l'instar de la méthode Bates et de la logique de Korzybski : elle l'a aidé à comprendre le monde ou du moins à croire qu'il le comprenait. C'est cette approche du sens de l'univers qu'il a essayé de résumer ici. Et si ces deux romans sont clairement écrits et inhabituellement passionnants, c'est que l'histoire est par nature narrative et brasse les destins individuels par millions. En fait, si *Le sorcier de Linn* est un roman de structure assez simple, *L'empire de l'atome* constitue un véritable tour de force : van Vogt y raconte en moins de deux cents pages, de façon très détaillée, une série d'épisodes décisifs de l'histoire du système solaire, qui s'échelonnent sur une durée totale de vingt-sept ans. Et ses personnages ne sont pas moins van vogtiens que d'habitude : le monde est pour eux un mystère qu'ils ne savent comment interpréter ; leurs choix et leurs décisions sont généralement dépourvus de tout motif sérieux. Simplement, au lieu de suivre les méandres de leurs hésitations et de leurs doutes, il les regarde faire de l'extérieur, à la manière des historiens, et il assiste à leurs faux-pas et à leurs échecs avec cette jubilation secrète qui est aussi l'apanage de bien des déterreurs de passé. Ailleurs il dirait que ces hommes sont des thalamiques ; mais ce sont bien les mêmes gamineries qu'il stigmatise en eux dans ce livre.

Van Vogt n'est pas le seul auteur de S. F. à avoir abordé de front le problème de l'histoire ; Asimov, pour ne citer que lui, a fait la même chose dans *Fondation*. La pierre d'achoppement est la même dans les deux cas : l'histoire est passée par définition, et il est difficile d'imaginer des sociétés futures assez régressives pour retrouver les motivations et les valeurs de l'humanité archaïque. Quels que soient les mérites de *Fondation*, il faut bien dire qu'Asimov s'y est laissé rouler par Toynbee et qu'il applique à un avenir très lointain des schémas parfaitement anachroniques et inadaptés. La solution de van Vogt est beaucoup plus logique : il décrit un univers post-atomique où l'évolution sociale a dû réemprunter certains cheminements du passé ; mais la civilisation technologiquement avancée qui s'est effondrée douze mille ans plus tôt n'a pas disparu sans laisser de traces, et des éléments SF subsistent dans un univers qui ressemble beaucoup à celui de nos ancêtres. Essayez de retourner le problème dans tous les sens, et vous verrez que cette formule est la seule satisfaisante, ou du moins la seule qui n'aboutisse pas à un résultat totalement mythique.

Il est certain d'autre part que l'usage de ce qu'on pourrait appeler la dischronie avait, aux yeux de van Vogt, d'au-

tres mérites que la cohérence : il permettait de montrer côte à côte des duels à l'épée et des voyages interplanétaires, ce qui est depuis *Flash Gordon* le rêve secret de tous les amateurs de SF épique. Bien des auteurs ont cherché à rendre concevable cette coexistence monstrueuse, à faire un *Flash Gordon* justifié. Sur ce point encore, la solution de van Vogt a le mérite de la cohérence : les combats à l'arme blanche, les monarchies absolues et surtout les économies esclavagistes seraient impensables si les formes avancées de la technologie conservaient une part consistante dans la vie de la société ; il faut donc qu'elles soient limitées aux voyages et inapplicables ailleurs, secrètes par conséquent, et incomprises de ceux-là mêmes qui les tiennent secrètes, et qui n'en sont dépositaires que par tradition. C'est dire que la science dans une civilisation de ce genre est forcément devenue une religion. Cette idée a été souvent imitée depuis ; elle n'a rien perdu de sa saveur — surtout dans l'original.

Remarquons aussi que van Vogt a brillamment résisté à la tentation d'utiliser cette donnée dans le sens de l'*heroic fantasy :* cette manière ne se manifeste nettement que dans l'épisode de l'invasion de Mars, et la révolte de Vénus elle-même est plutôt traitée comme une guerre du Vietnam avant la lettre.

Les dessins de Druillet, par ailleurs fort beaux, donnent un peu l'impression qu'on va se plonger dans une grande épopée, pleine de fracas des hauts faits d'armes ; et l'on tombe sur une chronique vénéneuse et maléfique, pleine d'intrigues de cour et de dosages compliqués. En tout cas van Vogt a su y exprimer le danger d'une façon plus palpable encore que d'habitude : la vie humaine ne tient qu'à un fil dans ces deux romans, même si l'on y fait plus largement usage du poison que de la dague. Et une véritable frénésie de destruction habite des personnages désertés par le plus élémentaire sens commun. C'est dans cette ambiance que Clane le mutant, martyr exemplaire d'une société cruelle, entreprend sa quête personnelle pour retrouver un peu de l'humanité perdue. La clé du problème, pour lui, c'est cet événement mystérieux qui a eu lieu douze mille ans auparavant et qui a précipité la Terre dans la barbarie ; il s'y consacre en historien mais aussi en savant — car ce sont surtout des connaissances qui ont été perdues dans la catastrophe — et finalement en homme d'action et en chef — car ces connaissances peuvent permettre de gagner un nouveau combat.

Il s'y consacre avec patience et joue serré pour survivre en attendant d'avoir trouvé : c'est dire que ce solitaire se place lui-même hors de l'histoire et renonce à exercer la plus petite influence sur les événements tant que l'humanité ne rencontre pas le danger essentiel et qu'il n'en a pas trouvé la parade. Mais quand il l'a trouvée, le passé perdu n'a plus de secret pour lui, et il détient l'univers tout entier dans une boîte. C'est dire que le van Vogt que nous connaissons bien finit par se retrouver tel qu'en lui-même dans ce livre.

Jacques GOIMARD

L'empire de l'atome (Empire of the atom) et **Le sorcier de Linn** (The wizard of Linn) : Club du Livre d'Anticipation, 30 F.

HONORIUS, PAPE par Robert Escarpit

Le dernier roman d'Escarpit mérite de ne pas passer inaperçu des amateurs de SF. Non seulement, en effet, c'est un roman de SF, mais il l'avoue le plus nettement du monde, et ceci dès la première page de l'avant-propos : « *Il s'ensuit que si l'on classe mon roman dans la science-fiction, j'accepte la catégorie, mais refuse toute parenté avec les bêtifications attristées sur le règne des robots et des cerveaux mécaniques, qui expriment ce que les intellectuels de mon temps croient être un humanisme* ». On n'est pas plus net : même la réserve placée dans la deuxième partie de la phrase vise une mentalité surtout répandue

chez les adversaires de la SF (bien qu'elle ne soit pas inconnue de certains de ses zélateurs). Voilà qui nous change heureusement des dénégations horrifiées de tant d'écrivains et de cinéastes, qui pillent le genre et s'empressent de renier leur dette (« mon roman se passe dans l'avenir, mais ce n'est pas de la science-fiction ; vous pensez bien qu'il n'y a aucune commune mesure entre mon œuvre et ces horribles petits livres bon marché qui n'ont, *eux*, ni intentions ni style, » etc.). Il est vrai que Robert Escarpit est professeur d'université, qu'il occupe une position inexpugnable et peut se permettre de tout dire ; il *est*, lui, alors que ceux qui se démarquent de la SF s'efforcent avant tout de *paraître* — et s'imaginent, non sans raison, que les critiques en place ne se laisseraient pas impressionner par un écrivain de science-fiction avoué et fier de l'être. Tout cela n'arriverait pas dans un monde où le métier de critique ne consisterait pas à se laisser impressionner.

Reste à savoir si le préambule d'Escarpit annonce vraiment la couleur ; n'y a-t-il pas un brin de coquetterie dans cette déclaration d'allégeance à un genre que d'autres affectent de mépriser ? Sur un point au moins, la réponse est claire et immédiate : *Honorius, pape* n'a rien à voir avec la littérature de genre ; c'est un roman très original, y compris dans l'œuvre de son auteur, qui n'avait pas fait de SF avant et n'en fera peut-être plus après. Pourquoi un homme comme Escarpit en est-il arrivé là ?

Lui-même donne sa version des événements, toujours dans son avant-propos : « *Cela fait quinze ans que le vieil Honorius me tarabuste et cherche à me raconter son histoire* ». Simple pirouette ? Oui, mais l'indication chronologique a son importance : retenons-en qu'une œuvre si longtemps mûrie est certainement vitale pour son auteur, et que celle-ci a été écrite pour des raisons personnelles. Reste à chercher, dans les particularités d'Escarpit, celles qui ont bien pu le conduire à la science-fiction.

L'homme est surtout connu par ses billets humoristiques du *Monde*, et c'est de là que je tirerai une première indication. Il n'est pas douteux qu'en son for intérieur Escarpit ne soit un homme de bonnes intentions et de bonne volonté, disons plus simplement : un chrétien. Sa *Lettre ouverte à Dieu* par exemple était parfois dure avec la religion, mais surtout par désir de retrouver un christianisme authentique. Il est donc à sa place à la rédaction du *Monde*, où l'apparente absence d'idéologie recouvre une prépondérance de fait du christianisme de gauche. La position de l'humoriste professionnel est certainement des plus paradoxales dans un milieu pareil, mais Escarpit la tient si brillamment qu'on est bien obligé de se dire que ce n'est pas par hasard : l'humoriste militant juge toujours notre monde avec un minimum de pessimisme et garde ses distances ; mais il s'efforce en même temps de le sauver à sa manière et de lui indiquer le chemin d'un art de vivre plus souriant. De l'inquiétude, donc, et une vision secrètement apocalyptique ; mais aussi une horreur de dernière minute devant cette délectation noirâtre, un refus d'aller jusqu'au bout, un désir de croire que quelque chose au moins n'a pas démérité et sera sauvé.

De là le cadre où se déroule *Honorius, pape*. Bien entendu, c'est un post-atomique, un livre d'après la catastrophe et le naufrage de la civilisation ; et les accents que trouve Escarpit pour décrire le cataclysme font assez ressortir l'origine biblique et visionnaire de son inspiration (« *Un temps s'écoula, sans durée, sans mesure, et la terre tremblait toujours, luttant de furie avec l'air, l'eau et le feu des volcans qui s'allumaient en chaîne. Et puis un moment vint où la colère des choses sembla s'apaiser. Longtemps après, les nuages qui fuyaient dans le vent fou laissèrent filtrer un jour pâle* »).

Pourtant, ce n'était pas encore l'Apocalypse. La plupart des hommes ont été engloutis, mais quelques îles restent émergées sur l'emplacement de ce qui fut l'Aquitaine, et plus particulièrement de l'Entre-deux mers. Escarpit connaît bien ce pays d'entre Garonne et Dordogne, puisqu'il en est originaire (il partage ce privilège avec Mauriac dont le Malagar devient d'ailleurs dans son livre le siège de la papauté restaurée) : *Honorius, pape* est donc un livre de SF régionale et en cela il ouvre la voie à un genre qui n'a peut-être pas été assez exploité. Qui n'a eu envie de faire un post-atomique sur sa ville ou son villa-

ge natal, et d'imaginer à son gré les avenirs les plus délirants pour des gens qu'il connaît bien ? Escarpit s'en donne à cœur joie et multiplie les canulars et les clins d'œil : il fait évoquer, par son barbare du Ier siècle après le cataclysme, *« la station-service de Sauveterre, l'unique chef-d'œuvre architectural de l'ancien temps qui ait survécu à la catastrophe »* ; on mentionne au passage le culte totémique d'un dieu-animal, le tigre Esso, dont les adorateurs voient le responsable occulte de nos actes en chacun de nous.

Mais le canular n'est pas tout et l'Entre-deux mers fournit à l'auteur un cadre idéal pour développer ses problèmes personnels. Nous trouvons en lui un homme resté proche de ses origines paysannes et qui voue admiration et respect aux esprits simples, aptes à goûter la saveur immanente du monde, encore ouverts aux frayeurs naïves de l'enfance.

Ce qui ne l'empêche pas de rester réceptif aux valeurs d'autorités représentées ici par le père Seguin, qui le premier reconvertit les survivants au catholicisme. *« Les enfants du catéchisme à qui on en parle à voix basse de peur qu'il n'entende le prennent pour une sorte de Père Fouettard. Et, oh, té, té ! ils n'ont pas tort ? »* On aura reconnu là quelques traits caractéristiques du christianisme latin. Mais le paysan est allé à la ville, le fils de l'Entre-deux mers est devenu professeur à l'Université de Bordeaux. Un petit coin de l'Orbis Terrarum, situé dans la banlieue de la ville (mais toujours entre Garonne et Dordogne), a donc recueilli les savants de l'université et avec eux une série de souvenirs de notre culture : l'église Saint-Sigmund de Cadillac ; les règles d'Etiemble le Bienheureux ; le dieu Haroun, seigneur des volcans ; la règle de Saint Ined. Ce petit jeu pourrait durer longtemps et nous aurions alors un deuxième *Littératron* (1), un portrait-charge de notre intelligentsia. Mais un ordinateur a été sauvé du désastre, et c'est ici que les choses se compliquent. Il n'est que trop tentant pour un intellectuel de se fier à ce merveilleux outil, et Escarpit a doté son vieil Honorius d'une confiance raisonnée dans la machine, qui est sans aucun doute la sienne.

L'ordinateur donne des consultations qui permettent au pape et aux savants, alliés pour le meilleur et pour le pire, de reconstituer la civilisation à toute vitesse : c'est le thème de *Fondation*, à peine transposé (*« grâce à Dieu et au Plan — loués soient-ils l'un et l'autre chacun à sa manière — nous n'avons pas trop perdu de temps »*). Seulement ici l'opération échoue. Au bout d'un siècle environ, les données nouvelles sont si nombreuses que la situation échappe à l'ordinateur, et il ne reste plus qu'à le faire exploser pour le soustraire à des générations incapables de comprendre son rôle exact.

Beaucoup d'amateurs de SF dans le genre de votre serviteur seront tentés de trouver là une manifestation du fond chrétien d'Escarpit et de se dire que ce n'était pas la peine de jouer le jeu de la SF en avant-propos pour la miner ainsi de l'intérieur dans tout le roman. Pourtant il faut, je crois, pardonner à l'auteur parce que le problème qu'il expose là est le sien et qu'il a le courage de l'avouer. Les ordinateurs dont il voit trop bien les limites sont ses compagnons de travail ; la SF qu'il tend à nier (non pas tant parce qu'il voit l'avenir en noir — d'autres auteurs de SF l'ont fait avant lui — que parce qu'il tend à nier le temps comme tout chrétien qui se respecte), il est visible qu'il lui accorde à la fois toute son estime de littéraire et toute sa curiosité de sociologue.

Et si l'ordinateur explose, l'initiative des hommes reste, et il est clair qu'Escarpit y croit réellement, surtout quand ils ressemblent à François Carsac, ce personnage bourru et loyal, natif des plateaux barbares du Cro-magnonnais, où Escarpit a certainement voulu décrire un de ses collègues à l'Université de Bordeaux et où les lecteurs de *Fiction* reconnaîtront sans peine un de leurs auteurs préférés.

Jacques GOIMARD

(1) Voir critique dans **Fiction** n° 134.

Honorius, pape par Robert Escarpit : Flammarion, 14 F.

La science-fiction au Musée des Arts Décoratifs

Le 8 juillet 1967 constitue une date importante dans l'histoire de la science-fiction européenne. C'est ce jour en effet que fut inaugurée l'exposition « Science-fiction » à la Kunsthalle de Berne. Cette même exposition a été reprise à Paris dans les salles du Musée des Arts Décoratifs. L'événement est en soi très important, car il indique de la part des musées une reconnaissance du phénomène « science-fiction » ; jusqu'à présent, la plupart des expositions présentées en Europe étaient assez confidentielles et réservées aux seuls spécialistes.

La présente manifestation a eu un très grand succès populaire à Berne et elle a attiré beaucoup de monde à Paris. Elle intéresse donc la foule des non-spécialistes. Constitue-t-elle pour autant une utile propagande en faveur de la science-fiction ? Cela n'est malheureusement pas certain. Il ressort en effet des réflexions entendues lors de la visite des expositions et des critiques rédigées par des journalistes non spécialisés que la manifestation n'a pu faire comprendre la valeur profonde littéraire et parascientifique de la science-fiction. Seul l'aspect populaire semble avoir été retenu par le public non informé. Plus que jamais, on va confondre science-fiction et infantilisme, chromos, monstres et gadgets.

Ces réflexions se veulent constatation plutôt que critique. Ce n'est pas er regardant des images ou des objets qu l'on pourra découvrir la vraie valeu de la science-fiction. Celui qui, sens bilisé par l'exposition, voudra pén trer cet univers devra faire l'effort c lire et de comprendre de bons ouvr ges. C'est à ce moment-là que l'exp sition aura atteint son but. Une tel manifestation n'est rien sans l'effort c celui qui la visite. Combien de persoi nes auront compris la science-fictio après cette exposition ? Combien d visiteurs ont-ils compris Picasso aprè s'être bousculés à l'entrée de la ré cente rétrospective ?

Sur deux points de détail, j'ai des remarques à formuler. Pour faire sortir la science-fiction de la puérilité et du pop, il aurait peut-être été intéressant de rassembler dans une salle comme cela se fait souvent à propo de Jules Verne, les anticipations de écrivains et les réalisations des savants Une présentation de ce genre a certainement un côté didactique déplaisant mais elle ne peut que servir la science fiction.

Je regrette d'autre part le choix des œuvres d'art. M. Szeemann a principalement retenu pour l'exposition de Paris des œuvres se rattachant au pop art et à l'art cinétique. Collectionnant depuis plusieurs années des œuvres présentant des rapports conscients ou

fortuits avec la science-fiction, j'ai regretté l'absence de plusieurs artistes faisant partie de mon musée imaginaire : Lars Bo, Clayette, Delmotte, Léonor Fini, Forest, Henricot, Lamy, Mandanis, Spiro, A l i k a Watteau, Yeguas...

Le grand public sera peut-être désorienté par cette exposition qui lui est destinée. En revanche, le spécialiste et plus encore le collectionneur pénétreront dans un monde enchanté. Seuls les habitués des antres de Versins et d'Ackerman peuvent avoir précédemment connu l'intense émotion de déambuler au milieu de ces innombrables pulps, comic-books, romans populaires français, bandes dessinées, jouets et affiches de films. L'exposition science-fiction, en ce sens, est un joyau pour l'amateur. Souhaitons qu'elle soit comprise par de nombreux non-initiés et qu'elle les pousse dans le monde mal connu de la vraie science-fiction adulte.

Pierre STRINATI

Nous attendions beaucoup de cette exposition. Est-ce la raison de cette impression finale ? En d'autres termes, nous sommes venus, nous avons vu, nous avons été déçus. Sommes-nous donc à ce point devenus blasés, pour ne pas avoir ressenti ce frétillement d'allégresse qui aurait dû picoter tout amateur normalement constitué, à la vue de ces trésors exposés ?

Mais, hélas, nous ne sommes plus et depuis longtemps des amateurs. Nous sommes devenus d'affreux « spécialistes », avec tout ce que ce mot peut sous-entendre de déformation professionnelle. C'est donc en tant que spécialistes (et en avouant humblement que ce peut être là une opinion toute personnelle) que nous voudrions, à la suite des remarques de Strinati, insister sur les objections qui nous sont venues à l'esprit.

Tout d'abord, cette exposition était un fourre-tout, un capharnaüm où se côtoyaient les choses les plus intéressantes (toute la section livres) et les plus discutables (les objets publicitaires, les jeux, les jouets). Aucun effort d'information n'était fait pour renseigner le public, pour lui apprendre ce que c'est au juste que le phénomène science-fiction. On se contentait de lui montrer une masse de choses, certaines très amusantes et très pittoresques, mais il semble difficile de croire que le « visiteur moyen » pouvait sortir de là avec l'idée que la S.F. était quelque chose de **sérieux** et d'**important.**

En outre, il ne s'agissait pas d'une manifestation sur l'état **présent** de la S.F., mais beaucoup plus (et cela à l'insu du public non informé) d'une rétrospective : presque tout ce qui était exposé appartenait à l'historique du genre, avec tout ce que cela comporte de naïf (naïveté qui est certes un charme pour l'amateur mais qui contribue, aux yeux du plus grand nombre, à classer la S.F. au rang des petites amusettes pour enfants). On aurait aimé qu'à côté de ces documents délicieusement préhistoriques que sont toutes les couvertures de vieux magazines, un effort soit fait pour suggérer aux gens que la science-fiction est aussi un phénomène littéraire et artistique **actuel.**

Une section qui aurait pu être utile était celle consacrée à la littérature utopique à travers les âges : masse impressionnante de livres de bibliophiles, exhumés des fonds secrets de Pierre Versins. Mais tout cela était présenté sans la moindre mention explicative, sans rien pour justifier la présence en ce lieu de tous ces ouvrages, alors qu'il aurait fallu se montrer

un peu didactique, accompagner chaque volume d'une notice soulignant en quoi tout ce grand courant de l'utopie littéraire est une des racines de la science-fiction moderne. Autrement dit, l'intérêt de ces nombreux livres rares était complètement désamorcé.

Sur le plan artistique, deux domaines distincts étaient représentés. Celui de l'illustration purement S.F. destinée aux revues ou collections spécialisées et dont Emsh, Finlay, Gaughan ou Morrow sont les maîtres. Celui de l'Art actuel, pop, op ou cinétique.

Pour le premier, les quelques diapositives de couvertures projetées dans des conditions plus ou moins favorables, sans véritable commentaire ni explication, ne pouvaient rendre justice à presque un demi-siècle de création. Seul l'amateur pouvait repérer au passage tel ou tel Emsh de la grande époque.

Le second domaine est apparu ici, par rapport à la S.F., comme celui d'un art « suiveur », puisant son inspiration dans les aspects les plus sommaires du genre, voire dans sa parodie. Des œuvres comme **La conquête de la Lune** ou **Je pilote l'avion-fusée X-15**, plus qu'autre chose, témoignent d'une certaine impuissance de l'artiste devant l'avenir. Nous sommes là très loin de la science-fiction, en vérité. Il n'y avait guère qu'une œuvre de Kowalski ou **Votre portrait** de Tetsumi Kudo pour rappeler l'exposition **Lumière et mouvement** qui, l'été dernier, fut, elle, la manifestation d'un art S.F. en prise avec l'avenir.

De la même manière, il faut déplorer que l'illustration sonore ait consisté surtout en une suite de chansons dont certaines paroles évoquant des monstres verts ou des soucoupes volantes ne pouvaient qu'agacer les visiteurs. Nous avons eu là, en fait, un bel exemple de S.F. mal digérée par des paroliers au sens de l'humour « bien français », c'est-à-dire consternant.

Pourtant la matière ne manquait pas.

Des extraits de musique électronique de Xenakis, de Pierre Henry ou du Groupe de Recherches de l'O.R.T.F. judicieusement diffusés avec des projections lumineuses auraient assuré une véritable mise en condition audiovisuelle que chacun, sans doute, espérait un peu.

Et nul ne s'est préoccupé des véritables et passionnantes recherches effectuées actuellement par certains groupes anglais dont les compositions sont souvent nettement S.F., tant par leur titre que par leurs paroles. Les douze minutes de **Interstellar overdrive** du Pink Floyd auraient permis à plus d'un visiteur de gagner le cœur de la galaxie, jusqu'à se trouver à **2000 light-years from home** (des Rolling Stones).

En conclusion, il faut admettre que, tant par sa confusion que par certaines omissions et erreurs de choix, cette exposition, si elle a ravi l'amateur véritable, aura permis aux détracteurs d'assurer leurs positions. Espérons que cette grande occasion perdue n'aura pas été la dernière.

Alain DOREMIEUX
et Michel DEMUTH

Revue des films

CASINO ROYALE

Casino Royale est avant tout un « film d'auteur ». Cette affirmation étonnera sans doute ceux qui ne savent pas lire plus loin que les génériques. Celui-ci, animé avec maestria par Dick Williams, aligne trois scénaristes, cinq réalisateurs, sans compter les secondes équipes, les participations anonymes, les effets spéciaux. Bref, un rébus chiffré, un message que les filmographes voudront décoder à tout prix afin d'attribuer à chacun ce qui lui revient. En fait la situation est claire. Le responsable de cet immense arsenal de farces et attrapes, de cette m a c h i n e suicidaire n'est autre que Charles K. Feldman, le producteur du film. C'est à lui qu'on doit le ton de l'ouvrage, cette impression délirante de prodigalité, de gâchis, de vertige autodestructeur, cette négation de l'intrigue, voire des péripéties. Rien ne lui résiste. Les metteurs en scène ne savent pas très bien ce qu'ils tournent ou surtout ce qu'ils vont tourner, car Feldman, ancien agent d'acteurs, arrive sans cesse avec des idées nouvelles, de nouveaux acteurs qu'il faut caser, mettant à profit une rencontre en avion ou dans le studio voisin. Belmondo vient ainsi essayer d'aider la carrière française du film, renforcée pour la V. F. par Mireille Mathieu, qui surgit sur la bande sonore dans une grande envolée tragique et avignonaise.

Feldman avait également produit *What's new, Pussycat ?* dans la même atmosphère, et l'on retrouve d'ailleurs ici Woody Allen, pitre ahuri qui hésite entre le comique lunaire et la vulgarité chansonnière : sa première apparition dans *Casino* est assez extraordinaire, en révolutionnaire qui va être fusillé, s'évade, saute un mur et se retrouve devant un nouveau peloton d'exécution. Mais dans le rôle en or du « Docteur Noah », après un début brillant, il tourne en rond et s'épuise au bout de quelques instants, à la recherche d'une chute qui reste hypothétique. Devant le succès de *Pussycat,* Feldman a décuplé tous ses effets, voulant surclasser le luxe de James Bond : décors gigantesques, nombre d'acteurs stupéfiants, délire surmultiplié... nous sommes en train de voir un *Hellzapoppin* revu par Cecil B. de Mille, une version sophistiquée des *Super deux nigauds contre X...* Vous connaissez Marx (Groucho) ? On en a mis partout. La démence figure obligatoirement au menu. Dans le self-service de Feldman on ne sert que du « nonsense luxueux ». On se croirait dans la « *forêt de cristal* » chère à J. G. Ballard. Tous les gags, toutes les trouvailles sont revêtues d'une riche parure qui les cristallise, les fige souvent et les étouffe la plupart du temps, transformant la vision du film en une excursion du côté de chez Midas... Quelques mauvaises langues prétendent que l'un des réalisateurs aurait demandé à ce que son nom et celui de ses confrères s'inscrive sur des tombes.

La principale et la plus énorme erreur de ce *Casino Royale* consiste en un manque quasi absolu de fondations. Quand on veut faire un film improvisé, où l'on ne sait pas ce qui va arriver, mieux vaut avoir un canevas solide sur lequel il sera possible de broder. Or, et c'est d'autant plus enrageant, celui-ci était excellent : les services secrets des quatre grandes puissances, personnifiées par William Holden, Charles Boyer, l'horrible Kurt Kaznar qui joue ou plutôt grimace les apatrides depuis vingt ans et John Huston lui-même, viennent trouver Sir James Bond (David Niven). Celui-ci s'est retiré dans une luxueuse villa, où

il joue du Debussy au piano, tandis que les lions attendent l'heure d'aller boire. Il a laissé travailler son homonyme James Bond, afin de publiciser les services de renseignements toujours à court de crédits. Mais la situation est grave et l'on demande à Sir James Bond de reprendre le service pour combattre un mystérieux ennemi. Sur cette trame, viennent se greffer une centaine de péripéties annexes, dont une lutte avec le Chiffre (Orson Welles), qui interviennent sans rime ni raison. Certaines sont extrêmement construites, comme si elles annonçaient d'autres péripéties, voire un récit organisé, ce qui se dément tout de suite ; d'autres sont étirées en longueur et ne débouchent sur rien. Ni l'idée des multiples James Bond ni la bataille avec le Chiffre ne sont exploitées. Le film a dû dévier en cours de route et changer d'orientation à la suite d'une brusque crise du producteur. D'où cette impression d'inutilité, de remplissage. Même les aventures des frères Marx suivent un thème, quitte à l'abandonner de temps en temps. Ici les séquences s'enchaînent au petit bonheur et, loin de provoquer le rire, cette absence de construction ressemble fort à du désordre, à un gigantesque embouteillage de l'imagination.

Que dire des metteurs en scène embarqués dans cette galère ? Le sketch de John Huston, le premier, est navrant, malgré une ou deux idées amusantes. Hideusement colorié, tourné dans un demi-sommeil, il nous apporte une preuve supplémentaire de la capitulation de ce cinéaste, lequel ne se commet plus que dans le vulgaire et l'anodin. Déguisant Deborah Kerr en virago comique, Huston égale glorieusement les divertissements de sous-préfecture et s'essouffle derrière les rares idées comiques que sa mise en scène ne peut attraper. Cela s'arrête à la fin de la partie de chasse où, croyant retrouver les teintes de Moby Dick, il s'escrime à transformer les paysages écossais en cartes postales mal contretypées.

Il est difficile de savoir où débute exactement l'épisode Robert Parrish. Je pense qu'il a tourné la première scène entre Peter Sellers et Ursula Andress, plus proche de la comédie sophistiquée. Ce qui s'y passe et ce que l'on s'y dit n'est guère enthousiasmant, mais la photo est meilleure et le décor bien exploité. La suite même est assez drôle quand Sellers se fait habiller en James Bond, seule séquence où la mise en scène suit fidèlement ce qui est écrit, le respecte, le met en valeur. Par contre Parrish sera moins heureux avec la scène du Casino, terne et sans intérêt. Elle aurait pourtant été entièrement écrite par Orson Welles, qui a enfin pu placer son amour obsessionnel de la magie, sans que cela donne la moindre couleur à son personnage. On assiste à ces expériences platement écrites, mal dramatisées, avec la pénible impression de voir un comédien s'efforcer d'être drôle sans y parvenir. La nullité inventive du scénario bloque ici toute mise en scène.

Avec Parrish, c'est Ken Hughes qui s'en sort sans laisser trop de plumes avec la séquence berlinoise où l'on pastiche agréablement *Caligari* et autres clés de voûte de l'expressionnisme. Il se passe enfin quelque chose. Ces cadrages bizarres parodient avec plus de bonheur un certain genre de cinéma (et avec plus d'efficacité) que les effets de pastiche de Huston. Certains gags prennent même une résonance à la Strangelove : quand un pan de mur s'écroule, on voit sortir une foule de réfugiés avec leur baluchon.

La fin du film, à part quelques éléments de décor, deux ou trois gags de Woody Allen et l'apparition toujours géniale d'une Dahlia Lavi ligotée nue sur une table, est proprement sinistre, tous les records étant battus par la bagarre finale due à Val Guest, qui accumule les gags honteux et les effets antédiluviens : le parachutage des Indiens n'arrache pas un sourire et l'on regrette amèrement les dégelées réglées par Tay Garnett ou Stuart Heisler. C'est un festival du minable, du déjà vu. Gageons que cet « anti-climax » va faire un tort considérable à James Bond et nous débarrasser à tout jamais de ce faux héros dont la mort n'aura pas été très glorieuse. Mais en fait tout a été préparé, et l'opération n'a eu que ce seul but : éliminer James Bond. Charles K. Feldman fait sans doute partie du *Spectre* et *Casino Royale* prend place ainsi parmi les œuvres de propagande ou de contestation... Voilà qui donne au moins une portée puissante à cette œuvrette.

Bertrand TAVERNIER

Courrier des lecteurs

Je viens de terminer la lecture du numéro 170 de **Fiction.** Dans votre courrier des lecteurs, vous reproduisiez la lettre de V. van Herp, un de vos éminents collaborateurs qui pose le problème d'une « crise » de la S.F. parmi les lecteurs. Ses arguments comptent mais je ne crois pas qu'il couvre entièrement le fond du problème.

Je ne suis pas du tout d'accord avec ce qu'il affirme avoir constaté en Belgique. Je connais M. van Herp ; son érudition est corrosive et culbutente mais il possède le défaut des Bruxellois : Bruxelles n'est pas la Belgique. Il y a une partie francophone et une partie néerlandaise. Pour ma part, j'ai constaté que le nombre des adeptes de S.F. en Flandre grossit de jour en jour. 1967 fut une année remarquable quant au nombre de traductions étrangères de romans et de recueils de S.F. Si crise il y a chez nous, c'est qu'elle provient de la littérature néerlandaise où bien des auteurs osent s'affirmer écrivains de S.F. Malgré cela, l'intérêt pour la S.F. est grand. Plusieurs collections de livres au format de poche ont lancé des séries de S.F. Amsterdam a connu un premier congrès national de S.F. et l'intérêt pour la S.F. fut fort remarqué parmi le public lors de la foire du livre annuelle d'Anvers. Il y a un public aux Pays-Bas et en Flandre. Malheureusement il n'y a pas de spécialistes et aucune revue digne de ce nom. C'est là le seul grand problème chez nous, où chaque série publie, hélas, le meilleur et le pire. Je publie personnellement un modeste fanzine (le seul fanzine en néerlandais) et j'ai bien du mal à lui maintenir la tête hors de l'eau. N'empêche, on aurait tort, comme M. van Herp, d'affirmer que la S.F. n'est pas lue en Belgique.

D. de LAET
Anvers

***

Ce n'est pas souvent que j'écris à la rédaction de **Fiction.** Cette lettre a plusieurs objets.

Tout d'abord, vous avez encore fait plusieurs omissions dans votre liste d'études concernant la S.F. (**En bref** du numéro 170). Témoins les ouvrages suivants :

— Jacques Sternberg : **Une succursale du fantastique nommée science-fiction** (Le Terrain Vague, 1958).

— Jean-Jacques Bridenne : **La littérature française d'imagination scientifique** (Ed. Dassonville, 1958).

— Gérard Diffloth : **La science-fiction** (Ed. Gamma-Presse, collection Promo, 1964).

Et en langue étrangère :

— Lino Aldani : **La fantascienza** (Ed. La Tribuna, 1962).

— Martin Schwonke : **Von Staatsroman zur Science-Fiction** (Ed. Ferdinand Enke, Stuttgart 1957).

— Pablo Capanna : **El sentido de la ciencia ficcion** (Ed. Columba, Nuevos Esquems 1967).

Enfin, je possède la traduction espagnole d'une étude de l'Anglais Patrick Moore, intitulée **Ciencia y ficcion** (Ed.

Taurus, 1963) dont l'ignore le titre original.

Ceci pour vous prouver que les Anglo-Saxons ne sont pas les seuls à avoir écrit quelque chose sur la science-fiction. Des ouvrages sus-nommés, certains sont très intéressants tel celui de J.J. Bridenne qui est cité par Reginald Bretnor dans l'**Encyclopedia Britannica,** ou celui de Pablo Capanna, qui est un jeune philosophe et qui aborde la question d'un point de vue très intéressant, sans oublier évidemment celle de Martin Schwonke.

Le second objet de ma lettre concerne l'avertissement lancé par van Herp dans le courrier des lecteurs de **Fiction.** A première vue, van Herp semble un peu dramatiser. Je ne prétends pas personnellement embrasser le problème d'un seul coup ; aussi me bornerai-je à quelques constatations. Dans les pays de l'Est (en U.R.S.S. et en Tchécoslovaquie, du moins) les étudiants dévorent les ouvrages de S.F. Je suis moi-même étudiant à Nice et j'ai pu constater que, parmi les étudiants niçois de la Faculté de Droit et de Lettres, sur une classe de vingt-cinq à trente élèves, il n'y en a pas plus de deux ou trois, parfois trois ou quatre, qui ont des clartés valables sur le genre et peuvent être considérés comme des amateurs. Mais le pire est que l'amateur français est un complexé, une sorte de lémure qui, une fois sorti de sa bibliothèque, a honte d'avouer ses hideuses lectures. Ce qui rend extrêmement difficile le dépistage desdits amateurs. Ce qui explique aussi que des tentatives de création de clubs aient avorté. Comment voulez-vous que dans ces conditions, les jeunes amateurs entrent en contact les uns avec les autres et puissent profiter des enrichissements que peut leur apporter le fait de se connaître ? Comment voulez-vous que, étant isolés dans une classe, avec une réputation de « toqué », ils donnent envie à leurs camarades de lire des ouvrages que tout le monde condamne ? J'ai fait l'expérience pendant quatre ans ; si vous saviez ce que cette position a d'ingrat et d'humiliant, vous comprendriez que les jeunes amateurs de S.F. ne fassent guère école et ne songent qu'à se dissimuler derrière la pratique moutonnière. Pour résumer, donc, le mal principal dont souffre la S.F. chez les jeunes de quatorze à vingt ans est de ne pas être suffisamment divulguée et décantée de tous les préjugés qui la flétrissent. Moralité : lecteur, il est peut-être difficile d'être un amateur de S.F., mais pensez qu'il est souvent héroïque d'être un jeune amateur de S.F.

Jean-Pierre MOUMON
La Valette (Var)

⁂

Dans le numéro 170 de **Fiction,** vous donnez une liste d'essais sur la S.F. Je me permettrai d'ajouter trois titres : **A requiem for Astounding** par Alva Rogers : l'histoire d'**Astounding** depuis sa conception jusqu'à son changement de nom en **Analog** ; illustré de vieilles couvertures et dessins intérieurs. **The issue at hand** par W. Atheling Jr (James Blish) : une série d'essais critiques dans la lignée de Damon Knight quoique trop systématiquement destructifs. (Ces deux livres sont publiés par Advent Publishers, P.O. Box 9228, Chicago, Illinois 60690.) Enfin **A check-list of science-fiction anthologies** par W. Cole, 1171 East 8th St., Brooklyn, N.Y. 11230, avec une introduction de Theodore Sturgeon.

Quelques remarques sur ce numéro : Philippe Druillet sombre dans le ridicule ! Son « monstre ornementé et caparaçonné » est une composition d'une rare confusion. Et ces bracelets et ces « têtes cache-sexe » qui reviennent inlassablement dans chaque dessin : assez ! Voilà bien du talent gâché.

Les textes sont bons (sauf celui de Sophie Cathala). Les résultats du référendum sont intéressants en ce sens qu'ils montrent l'éventail effarant des goûts des lecteurs : que M. Logette et un certain lecteur niçois puissent acheter le même mensuel semble proprement incroyable !

La lettre de M. van Herp est une des plus intelligentes publiées depuis longtemps dans le courrier des lecteurs. Je suis d'accord avec tous ses arguments sauf un que je critiquerai un peu plus loin.

Raisons qui amènent à s'inquiéter : quand j'ai commencé à lire de la science-fiction, les marchands de journaux étaient submergés d'illustrés de S.F. pour enfants : **Météor, Aventure Fiction, Sidéral, Monde Futur, Aventure de Demain, Cosmos,** etc. J'avais sept ans et, chaque mois, je me précipitais pour dévaliser l'étalage. Ceci se passait en 1956 ; dix ans plus tard, toutes ces publications avaient disparu ! Elles ont toutes dépéri en l'espace d'un an. Voici donc déjà une source tarie pour éveiller l'intérêt de l'amateur potentiel de S.F. Mais tout ne serait pas perdu s'ils pouvaient être rattrapés par des publications adultes. Il en seraient quittes pour entrer de plain-pied dans la « dynamique science-fictionnesque ».

Retournons à mon cas : j'eus la chance de tomber sur **A travers les âges** de Vargo Statten chez un revendeur et de l'acheter. Le lendemain, j'étais un fanatique. A cette époque (pas très lointaine), les revendeurs avaient des rayons entiers de livres de S.F. : deux rangées pour les « Fleuve Noir », une pour « Le Rayon Fantastique », une demie pour « Présence du Futur » et une grande boîte pleine de **Fiction** plus quelquefois des **Galaxie** et **Satellite.** Tout cela vendu à des prix incroyablement bas ! De nos jours c'est le néant, le vide absolu et définitif ! En deux ans (66 et 67), l'étalage du plus grand revendeur de Nice est resté le même. Le voici à titre d'exemple : un « Rayon Fantastique » : **L'ogive du monde,** deux « Présence du Futur » : **Les confluents** et **Le rasoir d'Occam,** quatorze « Fleuve Noir », zéro **Fiction...** Vous remarquerez aisément que la situation est sans issue. Si le lecteur potentiel dont nous parlions un peu plus haut entrait dans la boutique et se décidait à acheter **L'ogive du monde** (6 F !), il serait dégoûté à jamais de la S.F. De plus les prix sont devenus prohibitifs. Bon, que reste-t-il à faire ? Acheter **Fiction** ou **Galaxie** neufs ? Mais pour cela il faudrait d'abord les trouver ; car si les kiosques sont recouverts de publications du style **France-Dimanche,** les **Fiction** brillent par leur absence ou sont soigneusement enfouis sous deux **Match** et un **Confidences.** Sans l'aide de la chance, j'affirme qu'il est impossible au novice de s'aguerrir. Il semblerait donc que la S.F. soit devenue un milieu fermé aux influences extérieures et donc réservé aux initiés.

Alors quelles sont les **raisons d'espérer** ? Pour que le genre se développe, il lui faut absolument une bonne publicité de bouche à oreille. Ici, à Nice, nous sommes plusieurs à essayer de miner les boucliers de défense que se sont formé les étudiants de la Faculté de Lettres (avec un succès très mitigé, car tout le monde sait que le Français est porté à l'inertie). Ensuite et peut-être paradoxalement, je ne pense pas que l'intérêt pour la conquête de l'espace ait diminué. Bien sûr, que l'URSS lance son « Cosmos 2554 », cela n'intéresse plus personne et c'est normal, mais les « grandes premières spatiales » sont toujours commentées avec passion dans le public ; alors peut-être le premier voyage dans la Lune incitera-t-il les distributeurs et vendeurs à ressortir les magazines de S.F. des profondeurs où ils les avaient enterrés. D'autre part, la S.F. est citée de plus en plus dans les magazines « sérieux » (?). Voyez par exemple les

trois pages sur l'anticipation dans l'encyclopédie **Alpha** et les allusions fréquentes faites dans les livres scientifiques. Aussi n'est-il pas inconcevable qu'un public de gens pouvant assimiler un peu plus que l'anticipation politique à court terme fasse bientôt une entrée bruyante dans le genre que nous aimons.

Marcel THAON
Nice

Nous répondons en bloc aux trois lettres qui précèdent, puisqu'elles recoupent le même problème. Van Herp avait posé celui-ci pour la Belgique, et c'est sous cet angle qu'y répond la première lettre. Nous nous félicitons que l'audience de la SF s'accroisse parmi le public de langue néerlandaise, mais bien sûr ce qui compte le plus pour nous, c'est la situation en France. (Qu'on ne voie là aucun chauvinisme, mais c'est bien évidemment du public de langue française que dépend l'avenir de nos éditions.) Les deux lettres suivantes, qui toutes deux émanent (est-ce une coïncidence ?) de lecteurs niçois et étudiants, aident à préciser un peu cette situation. Quelles indications en retirer ? D'une part que le préjugé parmi les non-initiés reste tenace (mais ne l'a-t-il pas toujours été ?). D'autre part qu'il y a une crise du marché de SF due aux carences de l'édition (car si les rayons des revendeurs sont vides, c'est bien, semble-t-il, parce que plus rien ou presque ne se publie).

Ce qui est à noter, c'est que tous les renseignements qui nous parviennent de divers pays européens (Allemagne, Italie, pays de l'Est) témoignent au contraire d'un essor des publications de science-fiction. Pourquoi alors cette stagnation en France ? Pourquoi cette « peur » des éditeurs (il n'y a pas d'autre mot) ? La collection du Fleuve Noir se porte bien, ce n'est un secret pour personne. Mais elle a *son* public et ce public-là n'est pas forcément celui qui mordra à « toute » la SF. D'autant plus que le Fleuve Noir semble même, depuis quelque temps, dériver du space-opera vers une sorte d' « espionnage galactique » qui est un aspect vraiment bien limité de la science-fiction. Alors, pour créer un renouveau, il faudrait que se lancent plusieurs collections et que se publient des bons livres, beaucoup de bons livres, dans *tous* les domaines : de la science-fiction populaire à la science-fiction littéraire (la première pour convertir les jeunes, la seconde pour convaincre le lecteur dit cultivé).

La science-fiction est en ce moment en France dans une double impasse. D'une part les non-initiés la méprisent en s'imaginant qu'elle n'est que commerciale et infantile. D'autre part, précisément, le marché n'offre *plus assez* de livres « commerciaux » pour permettre de faire leurs premières classes à un grand nombre de jeunes adeptes. Le C.L.A. n'est pas un remède, puisqu'il s'agit de tirages limités. « Galaxie-Bis » n'en est un que partiellement, car ce n'est pas une seule collection qu'il faudrait mais plusieurs, chacune orientée dans un certain sens.

D'autre part, la crise est un peu de nature structurelle. Le meilleur moyen d'amener les jeunes à la SF serait de consacrer systématiquement une collection aux chefs-d'œuvre du space-opera américain. Mais ces chefs-d'œuvre ne sont pas inépuisables, car beaucoup ont vieilli (on ne rencontre pas à tous les tournants *Les rois des étoiles* ou *La légion de l'espace).* Et le space-opera, en tant que genre, est à l'heure actuelle plus ou moins mort — comme nous le disions le mois dernier dans le courrier des lecteurs. Une telle collection serait donc rapidement à court de matière de qualité. Il aurait fallu une relève parmi les auteurs français. Un Stefan Wul aurait pu l'assurer. Le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a pas fait école...

⁂

J'ai longtemps retenu mon irritation et mon insatisfaction : je me disais qu'avec le temps, les choses s'arrangeraient. Mais les mois, les années passent et rien, hélas, ne s'améliore. Votre dernier référendum sur le numéro 167 (donné dans **Fiction** 170) est la goutte qui fait déborder le vase de fiel que j'ai si longtemps accumulé en

silence, et qui me fait prendre aujourd'hui une plume vengeresse. Il s'agit de la couverture de **Fiction** et de son évolution. Il s'agit également d'en dresser un bilan.

En gros, vous nous avez proposé trois genres différents, mais égaux dans l'affreux :

1° les atroces photo-montages, qui me rappellent immanquablement la phrase de Lautréamont : **« Beau comme la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection ».** Mais il est une certaine beauté qui échappe au Philistin que je suis ;

2° les affligeantes compositions abstraites : comme dirait le divin Dali, **« image du futurisme dynamique suivant le coefficient d'incertitude cosmique d'Eisenberg ».** Cela est évident, mais n'est pas le « grand » Salvador qui veut, et malgré ces explications rationnelles, j'ai quelques difficultés à comprendre les œuvres de votre équipe surréaliste ;

3° les dessins voulant représenter un sujet (rarement, d'ailleurs, celui concernant une nouvelle proposée au sommaire). C'est, en principe, une catastrophe !

Et c'est là que j'en reviens aux résultats du référendum concernant le numéro 167 de **Fiction.** Que 18 % des lecteurs accordent la mention « très bon » aux fatigants dessins de Philippe Druillet, avec ses personnages déguisés en guerriers chinois de l'époque Ming, me semble ahurissant. Amis lecteurs, n'avez-vous jamais vu une composition d'un Foster, d'un Raymond ou d'un Hogarth à qui, sacrilège suprême, un lecteur trouve même une ressemblance de style avec le pauvre Druillet ?

Allons, soyons sérieux !

J'en profite d'ailleurs, puisque j'y suis, pour envoyer encore un coup de griffe à la rubrique **Livres en marge,** dans le même numéro. La critique de **Et on tuera tous les affreux,** mis en image par Alain Tercinet, est un exemple parfait de jésuitisme. Il est dit du dessin de Tercinet que son style est « injugeable ». Pourtant, il n'y a aucun doute, Tercinet ne sait pas composer un sujet et encore moins le dessiner. C'est aussi simple que cela et il n'était pas possible de mieux faire pour desservir l'œuvre de Boris Vian.

Maintenant, ayant dégorgé ma bile, et de ce fait devenant plus aimable, je puis tout de même ajouter qu'une belle étiquette sur une bouteille ne fait pas forcément un bon vin. Et s'il n'y a vraiment pas moyen de trouver un dessinateur de talent en France, eh bien, tant pis ! Continuez à nous servir des récits de qualité, et pour la page de couverture, je continuerai tranquillement à grincer des dents.

Georges VINCENT
Marseille

Un courrier des lecteurs ne serait pas complet sans la lettre type du lecteur-qui-n'est-pas-content-et-qui-tient-à-ce-qu'on-le-sache. C'est pourquoi nous avons choisi celle-ci pour figurer ce mois-ci. Cela dit, il y a dix ans que dure la querelle des couvertures et il est évident qu'elle n'aboutira jamais à rien. Il n'y a jamais d'unanimité possible, sinon parmi ceux qui s'accordent — comme le fait ici notre lecteur — à tout trouver mauvais. Nous en attendons une fois de plus l'éternelle confirmation avec la couverture de ce mois-ci, que nous avons sciemment choisie en étant persuadés que son côté « SF des années trente » plairait à toute une catégorie de lecteurs, mais en sachant d'avance qu'elle susciterait les protestations de ceux qui vont s'élever contre ce « bariolage vulgaire ».

C'est pourquoi tout ce que nous pouvons faire est d'alterner. Des bariolages sarchielliens pour les amateurs de Sarchielli, des monstres encornés druilletesques pour les amateurs de Druillet, etc. Et pour les amateurs de rien du tout ? Eh bien, peut-être un jour une édition spéciale à couverture toute blanche...

Revue des arts

par Anne Tronche

Depuis que l'abstraction connaît une nette perte de vitesse, on a vu fleurir de nombreux styles de figuration, souvent influencés par la peinture nord-américaine et symbolisés par un mimétisme à l'égard de la publicité et de l'affiche. Notre époque, cultivant le goût de l'étiquette, qui classe sans définir, a dénommé « Nouvelle Figuration » toute tentative se libérant des seuls dogmes d'un esthétisme-roi pour établir un dialogue direct entre la vie, le rêve et l'histoire.

Comme on le voit, le sujet est vaste : la guerre du Viet-Nam, la conquête de l'espace ont donné naissance à une imagerie agressive, dont la qualité essentielle est le mépris du bon goût. Le pompiérisme, la parodie, la démythification de l'Art ont donné aussi un sens nouveau au baroque et à la figuration exacerbée. Dans cette explosion d'intentions diverses, une constante surgit : la nouvelle peinture exprime une idée ; le peintre n'est plus un artisan plus ou moins habile, il se doit d'être intelligent, car il nous propose sa réflexion ou son constat du monde actuel.

Le Salon de la Jeune Peinture a montré en 1967 que, parallèlement à ces reflets agressifs et vengeurs de notre paysage urbain, de jeunes peintres édifient leur univers personnel. S'ils font appel à des formes familières, elles apparaissent transfigurées par un climat particulier, où le rêve et l'insolite brouillent les pistes du « normal ».

Trois peintres poursuivent des entreprises très différentes, mais aux motivations littéraires, ceci n'étant pas péjoratif bien au contraire. La maîtrise de leur art assure à leurs toiles une saveur précieuse qui contribue à l'idéification de notre rêverie.

Eduardo Luiz est Portugais et vit en France. Il cultive avec humour l'art de la parodie. Mêlant le rêve ou la réalité à des formules de mathématiques fantasques, il simule l'explication logique du monde et de ses créatures. Celles-ci, enfermées dans un réseau de parallèles, de perpendiculaires qui sont les lignes-forces de leur équilibre, s'ébattent sous des cieux de logarithmes. L'explication devient un paysage poétique puisque inutile et sans raison. Luiz utilise le trompe-l'œil pour créer de fausses ardoises d'écolier, plus vraies que nature, sur lesquelles des paysages savamment peints côtoient des gribouillis enfantins mal effacés.

L'irrespect de l'œuvre d'art ou la complication déroutante de l'inefficace ne sont pas les seules motivations du peintre. Il s'oppose aux lois de la logique et démontre le relativisme des certitudes par des annotations subtiles qui nécessitent parfois une longue fréquentation de la toile. Par exemple, dans **L'image persistante,** un ciel opaque et noir opprime un petit paysage d'un pur classicisme sur lequel se détache une femme nue, aux longs che-

yeux ; la ligne sur laquelle ses pas la portent borde une pièce d'eau, son image s'y reflète vivement colorée, tandis qu'elle-même apparaît blafarde, ses contours manquant d'intensité.

Est-ce là la naissance d'un monde nouveau où seules les images continueraient à vivre ? Les images sont-elles une autre réalité ou la seule réalité ? Autant de questions auxquelles il nous appartient de répondre selon notre personnalité. Sur un mode traditionaliste, où les formes et les couleurs composent un ensemble harmonieux, Luiz ne s'engage pas dans l'aventure de la panique ou de la révolte ; il se contente de fissurer un certain confort moral, en affirmant comme possible une mathématique et une physique oniriques, qui sont d'une logique perverse. Son mode est celui de l'humour, il s'adresse à ceux qui sauront en sourire, qui pourront y rêver.

Si dans cette œuvre une botte de radis ou une pomme étonne, capte l'attention, ce n'est pas, comme dans la tradition de la nature morte, par l'exactitude de sa représentation, mais parce que, placée dans le climat particulier de la toile, elle se charge d'une intention qui nous la rend insolite ; c'est là une nature vivante qui cristallise une idée qu'il nous appartient de déchiffrer.

L'univers pictural de Michel Parre est bien différent. S'il fait appel à l'humour, c'est à l'humour noir qui s'harmonise heureusement avec l'efficace théâtralité de ses toiles. Le corps humain devient ici une matière magique, tout à la fois bouffonne, tragique, perverse et apathique. La face humaine, brutalement mise en place, devient fortement éloquente. Parre traduit par le moyen de la peinture toutes les angoisses, les turpitudes, les rires fous qui traînent au fond de toute conscience de notre époque.

Si le réalisme du trait s'apparente à une tradition qui fit les beaux jours du début du siècle, le découpage des visages, les premiers plans et la mise en place des corps restituent l'éclairage violent auquel le cinéma nous a habitués. Parre joue parfois sur divers plans, comme dans ces transparences où l'on peut lire plusieurs scènes ou visages liés par des traits qui les superposent ; il y a parfois, sous-jacents au récit le plus anodin, des symboles érotiques qui pourraient passer inaperçus à une « lecture » rapide. La plante grasse à la découpe puissamment phallique, qui orne le triste guéridon sur lequel s'appuie une petite fille en costume de mi-carême, peut témoigner à première vue d'un ornement triste qui accentue l'atmosphère pesante de la scène.

Michel Parre, qui affirme un esprit incisif et lucide, s'essaie à différents jeux parodiques. Revu et corrigé, Richelieu dans sa trop célèbre robe rouge est doté de seins très suggestifs ; ou bien les lois de l'anamorphose nous font recourir à certains angles de vision pour découvrir la réalité des formes et des corps. Si nous avons parlé d'une vision cinématographique à propos de la mise en place particulièrement expressive, Parre emprunte également à cet art dans ses récits-pellicule. La toile, fractionnée en scènes-temps, propose un récit rapide où l'anecdote joue un rôle essentiel : la première image, **Félicité maternelle,** s'ouvre sur la sérénité d'un enfant se nourrissant au sein maternel ; l'image de la mère va peu à peu se diluer pour parvenir à l'état de cadavre, tandis que le nourrisson conservera jusqu'à la fin ses formes particulièrement touchantes. Parre connaît l'efficacité du corps nu qui, tour à tour humilié, grotesque ou ignoble, est un ressort dramatique puissant, devant lequel le spectateur se sent concerné jusqu'au malaise. Aussi le provoque-t-il en créant un cérémonial sacrilège et érotique qui

force le regard à accommoder l'imaginaire.

Dans **L'abri anti-atomique,** un homme nu se recroqueville sous un plafond bas qui le voue à l'accroupissement, l'œil hagard, la bouche entrouverte, sous la lumière crue d'une lampe unique qui pend devant son visage ; au premier plan le dos dénudé d'un poste de radio, seul lien avec le « dehors », seul témoignage d'une civilisation. Chaque élément baigne dans un climat de tension extrême, car il joue le rôle d'un élément-force : le rose acide du corps, la prise et le fil électriques, la lampe trop blafarde, le montage complexe et réaliste de l'intérieur du poste. Parre a traduit dans cette toile une terrifiante solitude et la dérision de la vie préservée sans son contexte existentiel.

Chaque toile édifie son ossature autour d'une idée et organise son univers particulier. En témoignant d'une vision neuve et réfléchie du monde et des êtres, Parre nous révèle les nouvelles perspectives de l'aventure picturale qui ne suffit plus au plaisir sensuel de la vision, mais qui devient parole. Et si l'on peut parler de révolution visuelle à propos de cette directive, c'est qu'elle traduit une forme de sensibilité moderne où baroque, cruauté, érotisme et imaginaire amorcent une nouvelle interprétation humaniste et lyrique de l'univers.

La tradition littéraire, poétique et picturale anglo-saxonne a toujours semblé étrangère à tout dogmatisme rationaliste ; le nouvel essor que connaît la peinture britannique n'est pas étranger au retour d'un langage figuratif. Cette figuration nouvelle traduit parfois dans le domaine visuel les qualités de la poésie anglaise. La démarche de Peter Unsworth est particulièrement intéressante car elle ne cède à aucune mode, à aucun courant formaliste.

Dans cette œuvre, nous suivons un itinéraire onirique très personnel qui a ses propres lois et une signification toute intérieure. Le tableau est un lieu et un moment imaginaires. L'argument en est généralement simple : personnages devant un paysage, enfermés dans une pièce, parfois même dans une voiture. Unsworth utilise jusqu'à l'artifice la fraîcheur de couleurs très claires, qui dissolvent les personnages en des silhouettes anonymes. Les visages sont à peine indiqués en une ombre rose pâle ; les corps parfois saisis dans un geste non terminé, parfois figés dans une pose d'apparat.

Pourtant ces êtres qui semblent dissous dans le temps ont l'étrange présence de vieilles photos retrouvées. L'effet sensible réside dans la dissociation des personnages et de l'espace extérieur, étonnamment frais et précis. Les fonds sont voluptueux, animés de lumières vives et délicates ; ils sont à la fois intimistes et vivaces. Ainsi, lorsque les personnages sont à l'abri d'une chambre, la vie réside à l'extérieur des fenêtres et des portes, là où le paysage se montre ; la pièce est le théâtre du silence, du figé.

Unsworth affirme l'existence d'espaces parallèles. L'homme, confiné dans une dimension qui lui est propre, a peu de chance de communiquer avec le végétal et avec toutes les manifestations vivantes du cosmos qui lui sont étrangers. Le don de poésie qu'exprime le peintre a de forts accents romanesques. A l'arrière-plan de chaque toile, on sent confusément une histoire stratifiée mais qui se prolonge dans un temps extérieur à la toile. Il règne autour du couple enlacé près d'une fenêtre, de l'homme prêt à saisir un journal tombé au sol et de l'apparition presque photographique de trois jeunes filles qui posent désuètement en robe longue, une mélancolie paresseuse de fin d'après-midi ; on retrouve ici le ton des sou-

venirs comme ravivés par une délicate musique.

Toujours soucieux de traduire un événement saisi à travers deux espaces concomitants et parallèles, Unsworth témoigne dans ses dernières toiles de la réalité métamorphique d'une vision moderne, née de la publicité et du cinéma. Le peintre choisit la voiture comme champ de tension. Dans cet univers clos, dont les lignes essentielles sont fortement découpées sur la toile, silhouettes et visages se brouillent, happés par le rêve, jusqu'à devenir leurs propres empreintes. Protégé dans sa nouvelle matrice, l'homme traverse toujours des paysages frais et romantiques que le temps ne peut altérer, la vie s'y écoulant immuable. Le premier plan des vitres, largement découpées, organisent un espace-fiction, qui nous est particulièrement sensible et que l'imagination démultiplie avec joie. Nous retrouvons dans ces toiles les traces de notre univers contemporain.

Bien que résolument différentes dans leurs essences, ces trois démarches répondent, par leur langage nouveau et personnel des formes, aux exigences actuelles de l'esprit humain. De ce bouleversement spirituel en gestation, il ressort déjà que l'insolite, l'absurde, l'imaginaire, l'érotisme et l'onirisme sous toutes ses formes en sont les nerfs vitaux. C'est là le signe d'un regain de sensibilité au niveau de la vie quotidienne. L'art se veut libéré de toutes contingences, violent et humoristique ; il doit en fait être subversif. Ces trois œuvres révèlent trois interprétations du monde, du réel et de l'imaginaire, et s'engagent ainsi dans trois réponses ambiguës à un certain mal de vivre.

REFERENDUM SUR LE N° 171

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**

....

....

....

2 — **Citez dans l'ordre vos trois récits préférés et précisez votre opinion sur chacun d'eux :**

1 —

....

....

....

....

2 —

....

....

....

....

3 —

....

....

....

....

3 — **Qu'avez-vous pensé du dessin de couverture-?**

....

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS au plus offrant collection complète *Fleuve Noir* « Anticipation », excellent état. Alain VIDAL, 3 rue du Châtelet, 77 MONTEREAU.

VENDS état neuf : *Rayon Fantastique* nos 51, 53, 57, 59, 64 à 82, 88, 93 à 99, 103 à 124. 4 F 50 le volume simple, 8 F le double *(La plaie* de N. Henneberg). Envoi contre remboursement + frais. Ecrire à M. KRAJEWSKI, 123 rue de Clignancourt, PARIS 18e. Liste complète des titres et auteurs contre timbre.

VENDS au plus offrant *Fleuve Noir* « Anticipation » nos 1 à 7, 23, 27, 30, 32, 36, 41, 43, 44, 48, 49, 66, 68, 70, 71, 72, 81, 82, 89, 91, 101, 119, 120, 127, 160, *Fiction* nos 43, 45, 52, 58, 59, 89, *Galaxie* nos 43, 44, 45, 52, 57, 58 (ancienne série). Ecrire à C. MISMAQUE, 1 rue Gaston Philippe, 93 SAINT-DENIS.

VENDS *Rayon Fantastique, Fleuve Noir, Métal, Visions Futures, Planète* (nos 1 à 36), *Plexus* (nos 1 à 10), *Giff Wiff,* livres rares et bandes dessinées *(Tarzan*-Hachette no 3 et *Mickey)*. Liste sur demande à Michel GAUDO, 44 bd Victor Hugo, 06 NICE.

VENDS *Fiction* nos 2, 14, 16, 17, 21, 25, 28 (2 ex.), 29, 38, 40 (2 ex.), 41 à 44, 46, 48, 52, 105, 127, 141. Ou échange contre numéros manquants 3, 4, 7, 9, 23, 54, 57, 58, 59, 62, 71, 72, 83, 86, 88, 91, 92 et spécial 1 ; ou contre *Galaxie* nos 2 à 10, 13 à 25, 27, 35, 54 et suivants (ancienne série). Albums *Félix* (Hachette, nos 1, 3, 6, 7), *Mickey* (Hachette, nos 2, 3, 4, 5, 9, 12, 14), 12 F le volume. Faire offre à Paul DUMONT, 54 rue Prinses, ANVERS (Belgique).

VENDS au plus offrant collection complète de *Fiction, Galaxie* (ancienne série) sauf nos 1, 2, 5, 6. Recherche albums *Cricri, Petit Illustré* 1930 et 1934. Ecrire Guy ESBENS, 18 place Henri Sellier, 33 PESSAC.

VENDS au plus offrant *Planète* nos 1 à 38 inclus, état neuf. Faire offre à J.-P. PLANCHE, 91 rue Ampère, 38 GRENOBLE.

RECHERCHE (état correct) *Quinzinzinzili* et *La cité des asphyxiés* de Régis Messac, *Les aventuriers du ciel* de R. M. de Nizerolles, *Les milliards d'Arsène Lupin* de Maurice Leblanc (édition 1939-40), + nombreux romans d'anticipation anciens. Liste sur demande à B. PEYROTTE, 9 rue Parrot, PARIS-12e. Tél. DOR 86-75 (après 20 h).

RECHERCHE C.L.A. no 1 *Fondation.* Faire offre à M. Daniel LE COMTE, 5 rue Cretet, PARIS-9e.

RECHERCHE trilogie *Fondation* d'Asimov, C.L.A., état neuf. Faire offre à M. BOURDON, 21 rue Gazan, PARIS-14e.

RECHERCHE *Les cavernes d'acier* (Asimov), *Chaîne autour du soleil* (Simak), *L'aventurier de l'espace* (Moore), *Guerre aux invisibles* (Russell), *Les navigateurs de l'infini* (Rosny) : collection « Rayon Fantastique ». Faire offre à M. Dominique GRATESAC, rue Max-Weyer, 44 CHATEAUBRIANT.

RECHERCHE Anticipation *Fleuve Noir* nos 5, 10, 11, 13, 36, 37, 42, 48, 87, 146, 150, 181. CHAGOT, Avenue et Cité des Prés d'Arènes, Bloc D. 1, 34 MONTPELLIER.

En bref

Une mise au point de Thomas Disch

A la suite de la présentation que nous avions faite de lui dans notre numéro 169, nous avons reçu de Thomas Disch une lettre protestant vigoureusement contre l'image que nous donnions de sa personne.

« *J'ai été,* » écrit-il, « *choqué, peiné et outragé de découvrir dans vos pages une description entièrement falsifiée et diffamatoire de quelqu'un que vous avez choisi d'appeler « Thomas M. Disch ».*

» *Je ne prendrai pas la peine de vous exposer en détail mes opinions politiques. Les faits parlent d'eux-mêmes. Qu'il me suffise de dire, comme pourra le corroborer Michael Moorcock, rédacteur en chef de* New Worlds, *que je n'ai jamais quitté les Etats-Unis d'Amérique pour des « raisons politiques ». Je supposais que ma position vis-à-vis du Vietnam était suffisamment nette pour éviter toute erreur d'interprétation. Quant à ma nouvelle* La mort de Socrate, *ne se révèle-t-elle pas comme une attaque aussi bien du socialisme que de la société capitaliste ? C'est en tout cas ainsi que l'aura jugée tout Américain aux idées claires.*

» *Je n'ai pas brûlé ma feuille de mobilisation ou mon passeport, ni en Angleterre ni ailleurs, à aucun moment de mon existence. Et je n'ai pas la moindre intention de le faire, tant que l'Amérique restera une terre libre qui ne tombera pas aux mains de dégénérés. Prétendre le contraire est une calomnie aussi absurde que si l'on traitait Hitler de juif ou le pape de communiste.* »

Nous adressons à Thomas Disch nos excuses et tenons à ajouter la précision suivante :

Cette information fantaisiste émanait d'un ex-collaborateur de *Fiction*, soi-disant spécialiste de la S.F. en Angleterre (il signa il y a quelques années dans la revue plusieurs articles à ce sujet). Elle avait été présentée par lui comme étant sérieuse et digne de foi. Il est vrai que c'est à ce même collaborateur que nous avions dû d'annoncer par erreur, dans notre Spécial 8, la mort de Murray Leinster. De telles bourdes suffiraient à justifier le fait que nous ne fassions plus appel à ses services.

Une pièce de SF à Paris

A Paris, le Théâtre de l'Athénée présente, depuis le 3 février, *Après la pluie*, pièce adaptée par John Bowen de son roman *After the rain*, dont le thème central est une fausse fin du monde vécue sous hypnose par des prisonniers, au XXI[e] siècle. La mise en scène est de René Dupuy et la distribution comprend Bernard Noël, Judith Magre et Michel de Ré.

Un peintre de la femme et de l'ailleurs

Michel Desimon, dont nos lecteurs ont pu apprécier deux illustrations de couverture *(Fiction* n[os] 161 et 171) et qui est l'auteur des gardes du prochain C.L.A. groupant deux romans de Philip José Farmer, a exposé à Paris, à la galerie 3 + 2, 31 œuvres érotico-fantastiques qui témoignent de son talent de visionnaire sensuel.

Dépôt légal : 1er trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan